

*Olivier ROBIN*

# **Mes paroles ne passeront pas**

Une lecture sémiotique et existentielle de Mt 24-25

## **I. Le Temple de l'Inattendu**

Ce livre est diffusé par l'association *Réseau Bible & Lecture*, via son site web : [www.bible-lecture.org](http://www.bible-lecture.org).

ISBN : 979-10-985173-0-3.

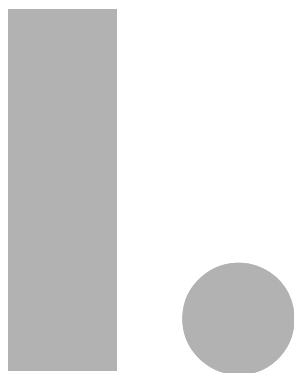
© Olivier Robin.

Version 1.01 du 3 septembre 2026.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Photo de couverture : Ferenc Horvath pour Unsplash.



# **Le Temple de l'Inattendu**

*Paroles et surprises sur le Mont des Oliviers*

*Enjeux d'une lecture. Approche globale du texte*

# ***Chapitre 0***

## **Les meilleures histoires n'ont pas de fin**

*Le texte et quelques balises*

Matthieu 24-25

Le texte : proposition de traduction

# 1. Avant de démarrer

## *Liminaire*

Les pages que vous avez entre les mains sont le fruit d'un travail de recherche, mené au départ en lien avec l'activité du Centre de Recherche du CADIR. Elles sont plus spécialement destinées aux membres du Réseau *Bible et Lecture*, dont l'objectif est de lire la Bible en recourant à la sémiotique greimassienne, affinée au long des années par les chercheurs du CADIR. Parler de recherche laisse deviner un certain niveau d'élaboration dans la rédaction qui en rend nécessairement l'accès un peu plus compliqué à ceux qui seraient moins familiers du monde de la lecture sémiotique. Mais il a paru important de ne pas lésiner sur la qualité du produit final, comptant sur l'intuition biblique et l'intelligence humaine des lecteurs. Cela n'empêche pas le présent ouvrage de rechercher une écriture suffisamment simple pour que les nouveaux arrivés dans le champ de la sémiotique biblique, s'ils le souhaitent, puissent en goûter au moins les pages les plus concrètement en lien avec la vie. De plus, des articles eux-mêmes simplifiés sont publiés parallèlement dans la revue *Sémiotique et Bible* pour permettre un accès le plus large possible. Des mises à jour régulières s'efforceront d'apporter de continuelles améliorations. Enfin, il est prévu ultérieurement de décliner ce travail dans des versions grand public pour faire en sorte que le plus grand nombre puisse également en profiter. Raison de plus de ne pas craindre de publier ce texte un peu plus exigeant.

Aux lecteurs et lectrices intrépides qui auront décidé, en toute conscience (ou en parfaite inconscience), de se lancer dans la lecture des pages qui suivent, il a semblé prudent d'adresser deux recommandations. Non pas pour les décourager au moment de se lancer dans cette vaste traversée, mais pour leur permettre de la vivre dans les conditions les plus confortables (ou les moins inconfortables) possible. Car le voyage s'annonce long et engageant. Lire Mt 24-25 dans le détail n'est déjà pas une mince affaire. Ajouter à la lecture les multiples reprises anthropologiques et théologiques qui vont l'émailler rend la traversée encore plus héroïque.

Mais il a semblé que le jeu en valait la chandelle. Un groupe de lecteurs passionnés s'y risque depuis déjà plusieurs années. La présente recherche rassemble les découvertes qu'ils ont accumulées et prend plaisir à les partager. Cependant, ce groupe chemine encore, la lecture de ces deux chapitres reste en cours au moment où la première partie de cet énorme travail arrive à publication : la toute fin de l'histoire n'est pas encore connue. De sorte que lorsque l'ensemble de la lecture parviendra à son accomplissement, une réécriture des premiers chapitres s'avèrera très probablement nécessaire pour en tenir compte... impliquant donc une nouvelle lecture. D'où cette première recommandation importante : ne surtout pas lire ces pages comme si elles étaient gravées dans le silicium. Cependant, pour rassurer le lecteur, que l'horizon de la recherche demeure encore ouvert ne les rend pas caduques d'avance : elles pourront se trouver, à terme, profondément remaniées, mais la visée finale n'en sera pas changée pour autant. D'ailleurs, est-ce si grave qu'un tel travail ne s'achève jamais ? Les vraies bonnes histoires – surtout les histoires d'amour – ont-elles forcément une fin ? Ne continuent-elles pas à s'écrire indéfiniment ? Et cela même n'en est-il pas d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit de la Parole ?

La seconde recommandation découle de l'ampleur du projet : bien s'aviser que même s'il s'agit d'une « vraie bonne histoire », elle ne se dévore pas à la manière d'un conte de fées. Ou encore, ce n'est pas parce qu'il s'agit d'une histoire d'amour qu'elle devra être avalée à la manière d'un roman de la collection *Arlequin* : ce serait la meilleure manière de se trouver victime d'un violent effet de saturation, voire d'une indigestion carabinée. Il vaut mieux parcourir ces pages en prenant le temps de les laisser percoler, de les savourer : une page ou un paragraphe après l'autre, régulièrement, à la manière d'un goutte à goutte. Ne surtout pas hésiter à revenir en arrière, sauter un passage et y venir plus tard, relire tel autre plusieurs fois et à tête reposée... L'amour, à ce titre, imite les meilleurs vins : il ne fait que se bonifier avec le temps... et se déguste dans la durée longue ! D'ailleurs, les deux premiers chapitres, qui n'entrent pas de suite dans le concret de la lecture, peuvent allègrement être laissés de côté, si le lecteur ne souhaite pas s'y attarder, afin de plonger directement et sans retenue dans le grand bleu de la lecture dès le chapitre 3.

Bonne lecture à chacune et chacun.

## 2. Et sortant Jésus hors/loin du Temple...

### Le texte

La traduction proposée revient principalement à Jean Radermakers (Rad.). Des variantes intéressantes proposées par Osty-Trinquet sont parfois mentionnées (Ost.). Certains termes pourront paraître curieux, inhabituels, peu élégants (comme le verbe « router » pour « marcher », ou le substantif « apprenants » pour parler des disciples). Que le lecteur accepte de patienter, les choix de traduction seront explicités au fur et à mesure de l'avancée de la lecture.

Le texte ainsi traduit est présenté d'emblée sous la forme d'un « relief ». D'une part, toutes les scènes déjà repérables ont été délimitées, distinguées et placées successivement les unes sous les autres. Les différents débrayages énonciatifs, y compris lorsqu'ils se trouvent emboîtés, ont également été représentés par des retraits successifs du texte. D'autre part, de multiples indicateurs d'énonciation et de forme du texte ont été déjà placés : en **gras et noir**, les figures d'énonciation verbale avec, en caractères droits celles qui concernent le « **dire** » et, en italiques, celles qui concernent l'« **entendre** » ; en **gras et gris**, les figures de débrayage concernant toutes les figures d'« énonciation mentale » si l'on peut dire (voir, montrer, connaître, penser, désirer, consentir, vouloir...) avec, en italiques, celles qui relèvent de l' **accueil ou la réception** et, en caractères droits, celles qui relèvent de l'**expression, de la monstration ou de l'exposition** ; enfin, en **gras et contour/ombré** les figures qui contribuent à la **forme du texte** (connecteurs logiques, figures de la parole...). Chaque élément textuel du relief est suivi du texte grec pour laisser au lecteur le loisir d'en revoir lui-même la traduction. Voici donc le « relief » ainsi obtenu :

**24<sup>1a</sup> Et** sortant Jésus hors/loin du Temple (*Καὶ ἐξελθὼν ὁ Ἰησοῦς ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ*),

<sup>b</sup> il routait, (*ἐπορεύετο*.)

<sup>c</sup> **et** vinrent-auprès ses apprenants (*καὶ προσῆλθον οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ*)

<sup>d</sup> **pour** lui **montrer** (*ἐπιδείξει αὐτῷ*)

<sup>e</sup> les bâtiments (Ost.)/constructions (Rad.) du Temple : (*τὰς οἰκοδομὰς τοῦ ἱεροῦ*)

<sup>2a</sup> or lui, **répondant**, (*ὁ δὲ ἀποκριθεὶς*)

<sup>b</sup> leur **dit**, (*εἶπεν αὐτοῖς*)

<sup>c</sup> « Ne **regardez**-vous pas (*Οὐ βλέπετε*)

<sup>d</sup> tout cela ? (*ταῦτα πάντα*.)

<sup>e</sup> **Amen** je vous **dis**, (*ἀμὴν λέγω ὑμῖν*.)

<sup>f</sup> il ne sera pas laissé ici pierre sur pierre qui ne sera pas détruite. » (*οὐ μὴ ἀφεθῇ ὧδε λίθος ἐπὶ λίθον ὃς οὐ καταλυθήσεται*)

<sup>3a</sup> **Or, comme** il était-assis sur le Mont des Oliviers (*Καθήμενου δὲ αὐτοῦ ἐπὶ τοῦ Ὀρους τῶν Ἐλαιῶν*)

<sup>b</sup> les apprenants vinrent-auprès-de lui, à l'écart (en propre, en particulier), (*προσῆλθον αὐτῷ οἱ μαθηταὶ κατ' ἰδίαν*)

<sup>c</sup> **disant** : (*λέγοντες*.)

<sup>d</sup> « **Dis**-nous (*Εἰπὲ ἡμῖν*)

<sup>e</sup> quand cela sera, (*πότε ταῦτα ἔσται*)

<sup>f</sup> **et** quel (est) le signe de ta parousie (*καὶ τί τὸ σημεῖον τῆς σῆς παρουσίας*)

<sup>g</sup> **et** de la fin (consommation, Rad.) du monde (des âges) ? » (*καὶ συντελείας τοῦ αἰῶνος*)

<sup>4a</sup> **Et répondant** Jésus (*καὶ ἀποκριθεὶς ὁ Ἰησοῦς*)

<sup>b</sup> il leur **dit** : (*εἶπεν αὐτοῖς*.)

<sup>c</sup> **Regardez** (*Βλέπετε*)

<sup>d</sup> que nul ne vous égare. (*μή τις ὑμᾶς πλανήσῃ*.)

<sup>5a</sup> **Car** beaucoup viendront en (sur) mon nom, (*πολλοὶ γὰρ ἐλεύσονται ἐπὶ τῷ ὀνόματί μου*)

**b** **disant** : (λέγοντες)

**c** JE SUIS le Christ ; (Ἐγώ εἰμι ὁ Χριστός)

**d** **et** ils (en) égareront beaucoup. (καὶ πολλοὺς πλανήσουσιν.)

**6a** Or, vous allez **entendre** (μελλήσετε δὲ ἀκοῦειν)

**b** des guerres et des bruits/rumeurs de guerre : (πολέμους καὶ ἀκοὰς πολέμων·)

**c** voyez : ne soyez-pas-effrayés ; (ὁράτε, μὴ θροεῖσθε·)

**d** **car** il faut que [cela] arrive, (δεῖ γὰρ γενέσθαι.)

**e** **mais** ce n'est pas encore la fin. (ἀλλὶ οὕτω ἐστὶν τὸ τέλος.)

**7a** **Car** se ré-veillera nation contre (sur) nation (ἐγερθήσεται γὰρ ἔθνος ἐπὶ ἔθνος)

**b** et royaume contre (sur) royaume, (καὶ βασιλεία ἐπὶ βασιλείαν.)

**c** **Et** famines et secousses/tremblements seront selon les lieux : (καὶ ἔσονται λιμοὶ καὶ σεισμοὶ κατὰ τόπους·)

**8** Or tout cela est commencement de douleurs-d'enfantement. (πάντα δὲ ταῦτα ἀρχὴ ὠδίνων.)

**9a** **Alors** on vous livrera à l'affliction (Rad. = vers une tribulation) (τότε παραδώσουσιν ὑμᾶς εἰς θλίψιν)

**b** **et** on vous tuera, (καὶ ἀποκτενοῦσιν ὑμᾶς.)

**c** **et** vous serez haïs par toutes les nations (καὶ ἔσεσθε μισούμενοι ὑπὸ πάντων τῶν ἐθνῶν)

**d** à cause (Rad. = en raison) de mon Nom ; (διὰ τὸ ὄνομά μου.)

**10a** **et** alors beaucoup seront scandalisés, (καὶ τότε σκανδαλισθήσονται πολλοί)

**b** **et** les-uns-les-autres ils se livreront (καὶ ἀλλήλους παραδώσουσιν)

**c** **et** se haïront les-uns-les-autres ; (καὶ μισήσουσιν ἀλλήλους·)

**11a** **Et** beaucoup de faux-prophètes se-réveilleront (καὶ πολλοὶ ψευδοπροφῆται ἐγερθήσονται)

**b** **et** (en) égareront beaucoup, (καὶ πλανήσουσιν πολλούς·)

**12a** **et** en raison du comble de l'iniquité, (καὶ διὰ τὸ πληθυνθῆναι τὴν ἀνομίαν)

**b** se-refroidira l'amour de beaucoup. (ψυγίσεται ἡ ἀγάπη τῶν πολλῶν.)

**13a** **Or** qui est resté-ferme vers une fin, (ὁ δὲ ὑπομένων εἰς τέλος)

**b** celui-là sera sauvé. (οὗτος σωθήσεται.)

**14a** **Et** cet Évangile du Royaume sera **proclamé** dans l'univers tout-entier, (καὶ κηρυχθήσεται τοῦτο τὸ εὐαγγέλιον τῆς βασιλείας ἐν ὅλῃ τῇ οἰκουμένῃ)

**b** vers un témoignage à toutes les nations, (εἰς μαρτύριον πᾶσιν τοῖς ἔθνεσιν.)

**c** **et** alors surviendra la fin. (καὶ τότε ἥξει τὸ τέλος.)

**15a** **Quand donc** vous **verrez** ("Όταν οὖν ἴδητε)

**b** l'abomination de la désolation (τὸ βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως)

**c** la (τὸ)

**d** dite par Daniel le prophète (ῥηθὲν διὰ Δανιὴλ τοῦ προφήτου)

**e** se-tenant dans le lieu saint (ἐστὸς ἐν τόπῳ ἁγίῳ)

**f** – que le lecteur comprenne – (ὁ ἀναγινώσκων νοεῖτω.)

**16a** **alors** les dans la Judée (οἱ ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ)

**b** qu'ils prennent-la-fuite vers les montagnes, (φευγέτωσαν εἰς τὰ ὄρη.)

**17a** le sur la terrasse (ὁ ἐπὶ τοῦ δώματος)

**b** qu'il ne descende pas (μὴ καταβάτω)

**c** (en)lever les (choses) hors de sa maison (ἄραι τὰ ἐκ τῆς οἰκίας αὐτοῦ),

**18a** et le dans le champ (ὁ ἐν τῷ ἀγρῷ)

**b** qu'il ne se-retourne pas derrière (lui) (μὴ ἐπιστρεψάτω ὀπίσω)

**c** (en)lever son manteau (ἄραι τὸ ἱμάτιον αὐτοῦ).

**19a** **Or hélas** pour celles qui sont enceintes (οὐαὶ δὲ)

**b** et pour celles qui sont allaitantes en ces jours-là. (ταῖς ἐν γαστρὶ ἐχούσαις)

**20a** **Priez** (προσεύχεσθε)

**b** **afin que** n'advienne pas votre fuite [en hiver, Osty]/[par temps d'orage, Radermakers] ou en sabbat. (δὲ ἵνα μὴ γένηται ἡ φυγὴ ὑμῶν χειμῶνος μηδὲ σαββάτῳ·)

**21a** **Car alors** sera une grande tribulation (affliction, Osty) (ἔσται γὰρ τότε θλίψις μεγάλη)

**b** telle qu'il n'(en) est pas advenu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant (οἷα οὐ γέγονεν ἀπὸ ἀρχῆς κόσμου ἕως τοῦ νῦν)

c et n'en adviendra plus. (οὐδὲ οὐ μὴ γένηται.)

22a **Et si** n'étaient pas abrégés ces jours-là, (καὶ εἰ μὴ ἐκολοβώθησαν αἱ ἡμέραι ἐκεῖναι,)

b ne serait pas sauvée toute chair : (οὐκ ἂν ἐσώθη πᾶσα σὰρξ)

c **or en raison** des élus seront abrégés ces jours-là. (διὰ δὲ τούτων ἐκλεκτούς κολοβωθήσονται αἱ ἡμέραι ἐκεῖναι)

23a **Alors, si** quelqu'un vous **dit** : (τότε ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ,)

b **Voici** : (ἰδοὺ)

c ici le Christ, ou ici, (ᾧδε ὁ Χριστός, ἢ, ᾧδε,)

d n'ayez-pas-foi (en lui). (μὴ πιστεύσητε·)

24a **Car** se-réveilleront de faux-christs et de faux-prophètes (ἐγερθήσονται γὰρ ψευδόχριστοι καὶ ψευδοπροφῆται, καὶ)

b **et** ils donneront grands signes et prodiges, (καὶ δώσουσιν σημεῖα μεγάλα καὶ τέρατα)

c **en sorte que s'égarent**, si possible, aussi les élus. (ὥστε πλανῆσαι, εἰ δυνατόν, καὶ τοὺς ἐκλεκτούς·)

25a **Voici** : (ἰδοὺ)

b je vous l'ai **pré-dit**. (προεῖρηκα ὑμῖν.)

c [!]

26a **Si donc** ils vous **disent** (formule impersonnelle en grec) : (ἐάν οὖν εἴπωσιν ὑμῖν,)

b **Voici** (ἰδοὺ)

c il est dans le désert, (ἐν τῇ ἐρήμῳ ἐστίν, μὴ)

d n'(y) sortez pas. (μὴ ἐξέλθητε·)

e **Voici** (ἰδοὺ)

f (il est) dans les chambres, (ἐν τοῖς ταμίαις,)

g n'ayez-pas-foi. (μὴ πιστεύσητε·)

27a **Car comme** l'éclair sort depuis le levant (ὥσπερ γὰρ ἡ ἀστραπή ἐξέρχεται ἀπὸ ἀνατολῶν)

b et apparaît jusqu'au couchant, (καὶ φαίνεται ἕως δυσμῶν,)

c **ainsi** sera la parousie du fils de l'humain. (οὕτως ἔσται ἡ παρουσία τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου.)

28a Où que soit le cadavre, (ὅπου ἐάν ᾦ τὸ πῶμα,)

b là s'assembleront les vautours (aigles, Bailly, Osty). (ἐκεῖ συναχθήσονται οἱ ἀετοί.)

29a **Or aussitôt** après l'affliction de ces jours-là (Εὐθέως δὲ μετὰ τὴν θλίψιν τῶν ἡμερῶν ἐκείνων,)

b le soleil s'obscurcira (ὁ ἥλιος σκοτισθήσεται,)

c **et** la lune ne donnera plus son éclat (Ἐκαὶ ἡ σελήνη οὐ δώσει τὸ φέγγος αὐτῆς,)

d **et** les astres tomberont du ciel (καὶ οἱ ἀστέρες πεσοῦνται ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ,)

e **et** les puissances des cieux seront agitées (ébranlées, Osty). (καὶ αἱ δυνάμεις τῶν οὐρανῶν σαλευθήσονται.)

30a **Et alors** apparaîtra (καὶ τότε φανήσεται)

b le signe du fils de l'humain au ciel, (τὸ σημεῖον τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου ἐν οὐρανῷ,)

c **et alors** toutes les tribus (nations, Osty) de la terre se frapperont-la-poitrine (καὶ τότε κόψονται πᾶσαι αἱ φυλαὶ τῆς γῆς)

d **et verront** (καὶ ὁψονται)

e le fils de l'humain venant sur les nuées du ciel avec puissance et gloire nombreuse (τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ἐρχόμενον ἐπὶ τῶν νεφελῶν τοῦ οὐρανοῦ μετὰ δυνάμεως καὶ δόξης πολλῆς·)

31a **et** il enverra ses anges avec un grand (son) de trompette (καὶ ἀποστελεῖ τοὺς ἀγγέλους αὐτοῦ μετὰ σάλπιγγος μεγάλης,)

b **et** ils rassembleront ses élus des quatre vents, (καὶ ἐπισυνάξουσιν τοὺς ἐκλεκτοὺς αὐτοῦ ἐκ τῶν τεσσάρων ἀνέμων)

c des extrémités des cieux à leur extrémités. (ἀπ' ἄκρων οὐρανῶν ἕως ἄκρων αὐτῶν.)

32a Du figuier **apprenez** (Ἀπὸ δὲ τῆς συκῆς μάθετε)

b la parabole. (τὴν παραβολὴν·)

c Dès que sa branche devient tendre (ὅταν ᾗδῃ ὁ κλάδος αὐτῆς γένηται ἀπαλός)

d et poussent les feuilles, (καὶ τὰ φύλλα ἐκφύῃ,)

e vous **comprenez** (γινώσκετε)

f que l'été est proche. (ὅτι ἐγγύς τὸ θέρος·)

33a **Ainsi** de vous : (οὕτως καὶ ὑμεῖς)

b lorsque vous **verrez** (ὅταν ἴδῃτε)  
c tout cela, (ταῦτα πάντα)  
d **comprenez** qu' (γινώσκετε ὅτι)  
e Il est proche (ἐγγύς ἐστίν)  
f aux (sur les) portes. (ἐπὶ θύραις)  
34a En vérité (amen), (ἀμήν)  
b je vous **dis** que (λέγω ὑμῖν ὅτι)  
c cette génération ne passera pas (οὐ μὴ παρέλθῃ ἡ γενεὰ αὕτη)  
d (jusqu'à ce) que tout cela ne soit advenu. (ἕως ἂν πάντα ταῦτα γένηται.)  
35a Le ciel et la terre passeront, (ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ παρελεύσεται,)  
b **mais** mes paroles ne sauraient passer. (οἱ δὲ λόγοι μου οὐ μὴ παρέλθωσιν.)  
36a **Or**, au sujet de ce jour-là et [de l'] heure, (Περὶ δὲ τῆς ἡμέρας ἐκείνης καὶ ὥρας)  
b personne ne **sait**, (οὐδεὶς οἶδεν)  
c ni les anges des cieux, ni le fils, (οὐδὲ οἱ ἄγγελοι τῶν οὐρανῶν οὐδὲ ὁ υἱός)  
d sinon le Père seul (εἰ μὴ ὁ πατὴρ μόνος.)  
37a **Or**, tout-comme les jours de Noé, (ὥσπερ δὲ αἱ ἡμέραι τοῦ Νῶε.)  
b ainsi sera la parousie du fils de l'humain. (οὕτως ἔσται ἡ παρουσία τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου.)  
38a **Car comme** dans les jours avant le déluge, (ὥς γὰρ ἦσαν ἐν ταῖς ἡμέραις ταῖς πρὸ τοῦ κατακλυσμοῦ)  
b ils étaient se-régalant et buvant, (τρώγοντες καὶ πίνοντες.)  
c épousant et donnant-comme-épouse, (γαμοῦντες καὶ γαμίζοντες.)  
d jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; (ἄχρι ἧς ἡμέρας εἰσήλθεν Νῶε εἰς τὴν κιβωτόν.)  
39a **et** ils ne **connurent** (καὶ οὐκ ἐγνώσαν)  
b [rien] (-)  
c jusqu'à ce que vint le déluge, (ὡς ἦλθεν ὁ κατακλυσμὸς)  
d **et** il [les en]leva tous, (καὶ ἤρεν ἅπαντας.)  
e **ainsi** sera [aussi] la parousie du fils de l'humain. (οὕτως ἔσται [καὶ] ἡ παρουσία τοῦ υἱοῦ τοῦ ἀνθρώπου.)  
40a **Alors** deux seront dans le champ, (τότε δύο ἔσονται ἐν τῷ ἀγρῷ.)  
b un-seul est pris-auprès, (εἷς παραλαμβάνεται)  
c et un-seul est laissé ; (καὶ εἷς ἀφίεται.)  
41a deux (seront) broyant à la meule, (δύο ἀλήθουσai ἐν τῷ μύλῳ.)  
b une-seule est prise-auprès, (μία παραλαμβάνεται)  
c et une-seule est laissée. (καὶ μία ἀφίεται.)  
42a Veuillez **donc** (γρηγορεῖτε οὖν.)  
b parce que nous ne **savez** pas (ὅτι οὐκ οἴδατε)  
c quel jour votre seigneur vient. (ποῖα ἡμέρα ὁ κύριος ὑμῶν ἔρχεται.)  
43a **Or** vous connaissez cela / connaissez cela (ἐκεῖνο δὲ γινώσκετε)  
b que **si** le maître-de-maison **savait** (ὅτι εἰ ᾔδει ὁ οἰκοδεσπότης)  
c à quelle veille [= prison] le voleur vient, (ποῖα φυλακὴ ὁ κλέπτης ἔρχεται.)  
d il aurait veillé (ἐγρηγόρησεν ἂν)  
e et n'aurait pas permis que fût percée sa maison. (καὶ οὐκ ἂν εἴασεν διορυχθῆναι τὴν οἰκίαν αὐτοῦ.)  
44a **En raison de ceci**, vous aussi, arrivez prêts, (διὰ τοῦτο καὶ ὑμεῖς γίνεσθε ἑτοιμοί.)  
b **parce que**, à l'heure que vous ne pensez pas (ὅτι ἢ οὐ δοκεῖτε ὥρα)  
c [à l'heure], (ὥρα)  
d le fils de l'homme vient. (ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἔρχεται.)  
45a Qui, **de fait**, est le serviteur fidèle et avisé (Τίς ἄρα ἐστὶν ὁ πιστὸς δοῦλος καὶ φρόνιμος)  
b que le seigneur a établi sur sa maisonnée, (ὃν κατέστησεν ὁ κύριος ἐπὶ τῆς οἰκετείας αὐτοῦ)  
c pour leur donner la nourriture au moment (voulu) ? (τοῦ δοῦναι αὐτοῖς τὴν τροφήν ἐν καιρῷ.)  
46a Heureux ce serviteur-là (μακάριος ὁ δοῦλος ἐκεῖνος)  
b que, venant, (ὃν ἐλθὼν)  
c son seigneur trouvera (κύριος αὐτοῦ εὕρησει)

d faisant ainsi. (οὕτως ποιοῦντα·)

47a **En vérité** je vous **dis** que (ἀμὴν λέγω ὑμῖν ὅτι)

b sur tout ce qui lui appartient, il l'établira. (ἐπὶ πᾶσιν τοῖς ὑπάρχουσιν αὐτοῦ καταστήσει αὐτόν.)

48a **Ou** si ce mauvais serviteur-là dit dans son cœur : (ἐὰν δὲ εἴπῃ ὁ κακὸς δούλος ἐκεῖνος ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ,)

b Mon seigneur prend-du-temps (Χρονίζει μου ὁ κύριος,)

49a **et** commence à battre ses co-serviteurs, (καὶ ἄρξεται τύπειν τοὺς συνδούλους αὐτοῦ,)

b – **or** il mange et boit avec les ivrognes –, (ἐσθίῃ δὲ καὶ πίνη μετὰ τῶν μεθυόντων,)

50a surviendra le seigneur de ce serviteur-là (ἥξει ὁ κύριος τοῦ δούλου ἐκείνου)

b au jour qu'il n'attend pas (ἐν ἡμέρᾳ ᾗ οὐ προσδοκᾷ)

c **et** à l'heure qu'il ne connaît pas, (καὶ ἐν ᾧρᾳ ᾗ οὐ γινώσκει,)

51a **et** il l'écartèlera (καὶ διχοτομήσει αὐτόν)

b **et** mettra sa part avec les hypocrites ; (καὶ τὸ μέρος αὐτοῦ μετὰ τῶν ὑποκριτῶν θήσεται·)

c là sera le pleur et le grincement de dents. (ἐκεῖ ἔσται ὁ κλαυθμὸς καὶ ὁ βρυγμὸς τῶν ὀδόντων.)

25<sup>01a</sup> **Alors** le Royaume des cieux sera assimilé à dix vierges (Τότε ὁμοιωθήσεται ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν δέκα παρθένοις,)

b lesquelles, prenant leurs lampes, (αἵτινες λαβοῦσαι τὰς λαμπάδας ἑαυτῶν)

c sortirent vers une rencontre de l'époux. (ἐξῆλθον εἰς ὑπάντησιν τοῦ νυμφίου.)

02 **Or** cinq d'entre elles étaient insensées (πέντε δὲ ἐξ αὐτῶν ἦσαν μωραὶ καὶ)

et cinq avisées. (καὶ πέντε φρόνιμοι.)

03a **Car** les insensées, prenant leurs lampes, (αἱ γὰρ μωραὶ λαβοῦσαι τὰς λαμπάδας αὐτῶν)

b ne prirent pas d'huile-d'olive avec elles ; (οὐκ ἔλαβον μεθ' ἑαυτῶν ἔλαιον·)

04a **or** les avisées prirent de l'huile-d'olive dans les fioles, (αἱ δὲ φρόνιμοι ἔλαβον ἔλαιον ἐν τοῖς ἀγγείοις)

b avec leurs lampes. (μετὰ τῶν λαμπάδων ἑαυτῶν.)

05a **Or**, comme l'époux prenait du temps, (χρονίζοντος δὲ τοῦ νυμφίου)

b elles s'assoupirent toutes (ἐνύσταξαν πᾶσαι)

c **et** dormaient. (καὶ ἐκάθευδον.)

06a **Or**, au milieu de la nuit, un **cri** est arrivé : (μέσης δὲ νυκτὸς κραυγὴ γέγονεν,)

b « Voici (ἰδοὺ)

c l'époux, (ὁ νυμφίος,)

d Sortez vers sa rencontre. » (ἐξέρχεσθε εἰς ἀπάντησιν αὐτοῦ.)

07a **Alors** se-réveillèrent toutes ces vierges-là, (τότε ἡγέρθησαν πᾶσαι αἱ παρθένοι ἐκεῖναι)

b **et** elles arrangèrent leurs lampes. (καὶ ἐκόσμησαν τὰς λαμπάδας ἑαυτῶν.)

08a **Or** les insensées **dirent** aux avisées : (αἱ δὲ μωραὶ ταῖς φρονίμοις εἶπαν,)

b « Donnez-nous de votre huile-d'olive, (Δότε ἡμῖν ἐκ τοῦ ἐλαίου ὑμῶν,)

c parce que nos lampes s'éteignent. » (ὅτι αἱ λαμπάδες ἡμῶν σβέννυνται.)

09a **Or** les avisées leur **répondirent** (ἀπεκρίθησαν δὲ αἱ φρόνιμοι)

b en **disant** : (λέγουσαι)

c De peur qu'il n'y (en) ait-pas-assez pour nous et pour vous, (Μήποτε οὐκ ἀρκέσῃ ἡμῖν καὶ ὑμῖν·)

d allez plutôt vers les vendeurs (πορεύεσθε μᾶλλον πρὸς τοὺς πωλοῦντας)

e et achetez (-en) pour vous-mêmes. (καὶ ἀγοράσατε ἑαυταῖς.)

10a **Or** comme elles s'éloignaient (pour en) acheter, (ἀπερχομένων δὲ αὐτῶν ἀγοράσαι)

b vint l'époux, (ἦλθεν ὁ νυμφίος,)

c **et** les prêtes entrèrent avec lui vers les noces, (καὶ αἱ ἔτοιμοι εἰσῆλθον μετ' αὐτοῦ εἰς τοὺς γάμους,)

d **et** la porte fut fermée. (καὶ ἐκλείσθη ἡ θύρα.)

11a **Or**, plus tard, viennent aussi le reste des vierges, (ὑστερον δὲ ἔρχονται καὶ αἱ λοιπαὶ παρθένοι)

b en **disant** : (λέγουσαι)

c « Seigneur, Seigneur, (Κύριε κύριε,)

d ouvre-nous. » (ἄνοιξον ἡμῖν.)

12a **Or, répondant**, (ὁ δὲ ἀποκριθεὶς)

b il **dit** : (εἶπεν,)

c En vérité je vous **dis** : (Ἀμὴν λέγω ὑμῖν,)

|     |                                                                                                                                                   |
|-----|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| d   | Je ne [vous] <b>vois'-sais</b> pas. (οὐκ οἶδα ὑμᾶς.)                                                                                              |
| e   | vous (ὕμᾶς)                                                                                                                                       |
| 13a | Veillez <b>donc</b> , (Γρηγορεῖτε οὖν.)                                                                                                           |
| b   | <b>parce que</b> vous ne <b>voyez-savez</b> pas (ὅτι οὐκ οἶδατε)                                                                                  |
| c   | le jour ni l'heure. (τὴν ἡμέραν οὐδὲ τὴν ὥραν.)                                                                                                   |
| 14a | <b>Car</b> tout-comme un homme, en partant-en-voyage, (Ὡςπερ γὰρ ἄνθρωπος ἀποδημῶν)                                                               |
| b   | <b>appela</b> ses propres serviteurs (ἐκάλεσεν τοὺς ἰδίους δούλους)                                                                               |
| c   | <b>et</b> leur livra ce qui lui appartenait, (καὶ παρέδωκεν αὐτοῖς τὰ ὑπάρχοντα αὐτοῦ.)                                                           |
| 15a | <b>et</b> à l'(un) il donna cinq talents (καὶ ᾧ μὲν ἔδωκεν πέντε τάλαντα.)                                                                        |
| b   | à l'(autre) deux, (ᾧ δὲ δύο.)                                                                                                                     |
| c   | à l'(autre) un-seul, (ᾧ δὲ ἓν.)                                                                                                                   |
| d   | à chacun selon la propre puissance, (ἐκάστῳ κατὰ τὴν ἰδίαν δύναμιν.)                                                                              |
| e   | <b>et</b> il partit-en-voyage. (καὶ ἀπεδήμησεν.)                                                                                                  |
| 16a | Aussitôt, allant, celui qui avait reçu [ = pris ] les cinq talents, (εὐθέως πορευθεὶς ὁ τὰ πέντε τάλαντα λαβὼν)                                   |
| b   | œuvra avec eux et (en) gagna cinq autres ; (ἡργάσατο ἐν αὐτοῖς καὶ ἐκέρδησεν ἄλλα πέντε.)                                                         |
| 17a | tout-de-même, qui (avait reçu) les deux (talents), (ὡσαύτως ὁ τὰ δύο)                                                                             |
| b   | (en) gagna deux autres. (ἐκέρδησεν ἄλλα δύο.)                                                                                                     |
| 18a | <b>Or</b> qui (avait reçu) l'un-seul (talent), (ὁ δὲ τὸ ἓν λαβὼν)                                                                                 |
| b   | s'éloignant, (ἀπελθὼν)                                                                                                                            |
| c   | creusa la terre (ὥρυξεν γῆν)                                                                                                                      |
| d   | <b>et</b> cacha l'argent de son seigneur. (καὶ ἔκρυψεν τὸ ἀργύριον τοῦ κυρίου αὐτοῦ.)                                                             |
| 19a | <b>Or</b> , après un long [ = nombreux ] temps, vient le seigneur de ces serviteurs-là (μετὰ δὲ πολὺν χρόνον ἔρχεται ὁ κύριος τῶν δούλων ἐκείνων) |
| b   | <b>et</b> il <b>règle</b> (son) compte [ = <b>parole</b> ] avec eux. (καὶ συναίρει λόγον μετὰ αὐτῶν.)                                             |
| 20a | <b>Et</b> venant-auprès (de lui), (καὶ προσελθὼν)                                                                                                 |
| b   | qui reçut [ prit ] les cinq talents, (ὁ τὰ πέντε τάλαντα λαβὼν)                                                                                   |
| c   | porta-auprès (de lui) cinq autres talents, (προσῆνεγκεν ἄλλα πέντε τάλαντα)                                                                       |
| d   | en <b>disant</b> : (λέγων.)                                                                                                                       |
| e   | « Seigneur, tu m'as livré cinq talents ; (Κύριε, πέντε τάλαντά μοι παρέδωκας.)                                                                    |
| f   | voilà : j'ai gagné cinq autres talents. » (ἴδε ἄλλα πέντε τάλαντα ἐκέρδησα.)                                                                      |
| 21a | Son seigneur lui <b>déclara</b> : (ἔφη αὐτῷ ὁ κύριος αὐτοῦ.)                                                                                      |
| b   | « Bien, serviteur bon et fidèle, (Εὖ, δοῦλε ἀγαθὲ καὶ πιστέ.)                                                                                     |
| c   | sur peu tu as été fidèle, (ἐπὶ ὀλίγα ἤς πιστός.)                                                                                                  |
| d   | sur beaucoup je t'établirai ; (ἐπὶ πολλῶν σε καταστήσω.)                                                                                          |
| e   | entre dans la joie de ton seigneur. » (εἰσελθε εἰς τὴν χαρὰν τοῦ κυρίου σου.)                                                                     |
| 22a | <b>Or</b> , venant-auprès (de lui), (προσελθὼν)                                                                                                   |
| b   | <b>aussi</b> qui (reçut) les deux talents <b>dit</b> : (καὶ ὁ τὰ δύο τάλαντα εἶπεν.)                                                              |
| c   | « Seigneur, tu m'as livré deux talents ; (Κύριε, δύο τάλαντά μοι παρέδωκας.)                                                                      |
| d   | voilà, j'ai gagné deux autres talents. » (ἴδε ἄλλα δύο τάλαντα ἐκέρδησα.)                                                                         |
| 23a | Son seigneur lui <b>déclara</b> : (ἔφη αὐτῷ ὁ κύριος αὐτοῦ.)                                                                                      |
| b   | « Bien, serviteur bon et fidèle, (Εὖ, δοῦλε ἀγαθὲ καὶ πιστέ.)                                                                                     |
| c   | sur peu tu as été fidèle, (ἐπὶ ὀλίγα ἤς πιστός.)                                                                                                  |
| d   | sur beaucoup je t'établirai ; (ἐπὶ πολλῶν σε καταστήσω.)                                                                                          |
| e   | entre dans la joie de ton seigneur. » (εἰσελθε εἰς τὴν χαρὰν τοῦ κυρίου σου.)                                                                     |
| 24a | <b>Or</b> , venant-auprès (de lui), (προσελθὼν δὲ)                                                                                                |
| b   | <b>aussi</b> qui avait reçu [ = pris ] l'un-seul talent <b>dit</b> : (καὶ ὁ τὸ ἓν τάλαντον εἰληφώς εἶπεν.)                                        |
| c   | « Seigneur, (Κύριε.)                                                                                                                              |
| d   | je t'ai <b>connu</b> , (ἔγνων σε)                                                                                                                 |
| e   | que tu es un homme dur, (ὅτι σκληρὸς εἶ ἄνθρωπος.)                                                                                                |



d **et** vous m'avez visité, (καὶ ἐπεσκέψασθέ με,)  
e j'étais en prison, (ἐν φυλακῇ ἤμην)  
f **et** vous êtes venus auprès-de moi. » (καὶ ἦλθατε πρὸς με.)  
37a **Alors** les justes lui **répondront** (τότε ἀποκριθήσονται αὐτῷ οἱ δίκαιοι)  
b en **disant** : (λέγοντες,)  
c « Seigneur, (Κύριε,)  
d quand t'avons-nous **vu** (πότε σε εἶδομεν)  
e ayant-faim (πεινῶντα)  
f **et** t'avons-nous nourri, (καὶ ἐθρέψαμεν,)  
g ou ayant-soif (ἢ διψῶντα)  
h **et** t'avons-nous donné-à-boire ? (καὶ ἐποτίσαμεν,)  
38a **Or** quand t'avons-nous **vu** (πότε δέ σε εἶδομεν)  
b étranger (ξένον)  
c **et** t'avons-nous assemblé, (καὶ συνηγάγομεν,)  
d ou nu (ἢ γυμνόν)  
e **et** t'avons-nous revêtu ? (καὶ περιεβάλομεν,)  
39a **Or** quand t'avons-nous **vu** (πότε δέ σε εἶδομεν)  
b étant-faible (ἀσθενοῦντα)  
c ou en prison (ἢ ἐν φυλακῇ)  
d **et** sommes-nous venus auprès-de toi ? » (καὶ ἦλθομεν πρὸς σε;)  
40a **Et répondant**, (καὶ ἀποκριθεὶς)  
b le roi leur **dira** : (ὁ βασιλεὺς ἐρεῖ αὐτοῖς,)  
c « En vérité je vous **dis** : (Ἀμὴν λέγω ὑμῖν,)  
d dans-la-mesure-où vous (l')avez fait à un-seul des moindres de ces miens  
frères-ci, (ἐφ' ὅσον ἐποιήσατε ἐνὶ τούτων τῶν ἀδελφῶν μου τῶν ἐλαχίστων,)  
e à moi vous (l')avez fait. » (ἐμοὶ ἐποιήσατε.)  
41a **Alors** il **dira aussi** à ceux de gauche : (Τότε ἐρεῖ καὶ τοῖς ἐξ εὐωνύμων,)  
b « Allez(-vous-en) de moi, (les) maudits, (Πορεύεσθε ἀπὸ ἐμοῦ [οἱ] κατηραμένοι)  
c vers le feu éternel apprêté pour le diable et ses anges, (εἰς τὸ πῦρ τὸ αἰώνιον τὸ ἡτοιμασμένον  
τῷ διαβόλῳ καὶ τοῖς ἀγγέλοις αὐτοῦ.)  
42a **car** j'ai eu-faim, (ἐπείνασα γάρ)  
b **et** vous ne m'avez pas donné à manger, (καὶ οὐκ ἐδώκατέ μοι φαγεῖν,)  
c j'ai eu-soif, (ἐδίψησα)  
d **et** vous ne m'avez pas donné-à-boire, (οὐκ ἐποτίσατέ με,)  
43a j'étais étranger (ξένος ἤμην)  
b **et** vous ne m'avez pas assemblé, (καὶ οὐ συνηγάγετέ με,)  
c nu, (γυμνός)  
d **et** vous ne m'avez pas revêtu, (καὶ οὐ περιεβάλετέ με,)  
e faible et en prison (ἀσθενὴς καὶ ἐν φυλακῇ)  
f **et** vous ne m'avez pas visité. » (καὶ οὐκ ἐπεσκέψασθέ με.)  
44a **Alors répondront**, eux aussi, (τότε ἀποκριθήσονται καὶ αὐτοὶ)  
b en **disant** : (λέγοντες,)  
c Seigneur, (Κύριε,)  
d quand t'avons-nous **vu** (πότε σε εἶδομεν)  
e ayant-faim ou soif, (πεινῶντα ἢ διψῶντα)  
f ou étranger ou nu, (ἢ ξένον ἢ γυμνόν)  
g ou faible ou en prison, (τῇ ἀσθενῇ ἢ ἐν φυλακῇ)  
h **et** ne t'avons-nous pas servi ? » (καὶ οὐ διηκονήσαμεν σοι;)  
45a **Alors** il leur **répondra** (τότε ἀποκριθήσεται αὐτοῖς,)  
b en **disant** : (λέγων,)  
c En vérité je vous **dis** : (Ἀμὴν λέγω ὑμῖν)

d dans-la-mesure où vous ne (!)avez pas fait à un-seul des moindres de ceux-ci,  
 (ἐφ' ὅσον οὐκ ἐποιήσατε ἐνὶ τούτων τῶν ἐλαχίστων.)  
 e à moi non plus vous ne (!)avez pas fait. » (οὐδὲ ἐμοὶ ἐποιήσατε.)  
 46a **Et** ils s'éloigneront, (καὶ ἀπελεύσονται)  
 b ceux-ci vers un châtement éternel, (οὗτοι εἰς κόλασιν αἰώνιον.)  
 c **or** les justes, vers une vie éternelle. (οἱ δὲ δίκαιοι εἰς ζωὴν αἰώνιον.)  
 26<sup>01a</sup> **Et** il arriva, (καὶ ἐγένετο)  
 b quand Jésus eut fini toutes ces paroles-ci... (ὅτε ἐτέλεσεν ὁ Ἰησοῦς πάντας τοὺς λόγους τούτους.)

### 3. Autour de l'emploi du mot « parole » dans cette recherche

#### *Glossaire*

L'emploi fréquent du mot « parole » dans les pages qui suivent, mot qui recouvre des acceptions diverses et riches, exige quelques mots d'éclaircissement, afin de ne pas y perdre son latin. Il ne s'agit pas ici de rapporter les définitions qu'en donnent dictionnaires et encyclopédies, mais plutôt de dire ce que « parole » désigne, *dans cette recherche*, de façon plus ciblée et orientée.

#### ***La richesse de la parole***

En premier lieu, la parole avec un p minuscule désignera, de façon assez spontanée, ce que les humains échangent lorsqu'ils se parlent. Une définition comme celle-ci ne s'embarrasse pas d'éléments théoriques poussés, mais en laisse déjà paraître l'enjeu *relationnel* : parler n'est pas tout à fait réductible à communiquer et renvoie à quelque chose qui se joue *entre* les personnes qui se parlent. La parole, vue sous cet angle, représente davantage que les mots qui la permettent. Elle se trouve enrichie, rendue même unique, par la relation instaurée. Dans ce sens, on comprend la distinction que Jean Delorme aimait rappeler entre langage et parole. Le langage comprendrait plutôt les mots d'une langue donnée, savamment arrangés grâce à des règles de grammaire et de syntaxe. Le langage, pour faire simple, représente plutôt l'outil grâce auquel chacun peut composer, à sa guise, des propos originaux caractéristiques d'une situation donnée. La parole est alors, de son côté, la mise en application du langage, de façon créative et *a priori* toujours neuve, grâce à laquelle s'invente à tout moment une relation entre deux ou plusieurs personnes.

#### ***Le mystère de la Parole***

Employé avec un P majuscule, la Parole devient tout de suite beaucoup plus difficile à définir. Peut-être même est-il impossible de le faire, du moins dans l'acception retenue dans le présent ouvrage. Il est, en revanche, très facile d'en dire la filiation directe : le prologue de l'Évangile selon Jean. Littéralement, celui-ci pose que, « au commencement était la Parole, que la Parole était auprès de Dieu et qu'elle était Dieu ». Parole traduit alors le terme « logos » employé en grec, lequel n'a rien à voir avec le *logos* rationnel de la philosophie. Dans ces premiers versets de Jn 1, on sent de suite que l'on entre dans un autre univers, très difficile à déterminer, mais dont une des propriétés essentielles est, précisément, de ne pas pouvoir être défini. Elle est « la vie des humains » et son lien étroit avec Dieu lui donne la force d'un fondement. C'est parce qu'il y a la Parole qu'il y a la vie pour les humains. Sorte de principe, c'est d'elle que provient la créativité que l'on trouve secondairement dans toutes les paroles ordinaires. Elle ne se saisit pas par des mots, mais elle se glisse entre les mots et leur donne cette fabuleuse propriété de signifier un sujet humain unique parlant à un autre sujet humain unique. Le mot Parole, dans la présente recherche, sera donc employé chaque fois qu'il s'agira de désigner cette source ultime de la vie pour les humains, sans davantage de définition.

#### ***La Parole de Dieu***

La Parole parvient donc à se faire entendre à travers les multiples paroles qu'échangent les humains. À plus forte raison, pour le croyant, mais aussi pour qui fréquente la Bible de façon un peu assidue, croyant ou non, est-il possible de dire qu'il y a de la Parole dans ces textes au fond assez étonnants. Désigner alors la Bible en tant que « Parole de Dieu » envisage le texte biblique sous l'angle assez particulier de cette Parole qui l'irrigue en profondeur. Un clin d'œil très clair est alors adressé au prologue de Jean. C'est pourquoi une distinction sera opérée entre ce qui sera parfois désigné comme « Parole de Dieu » et ce qui sera parfois plus simplement appelé « le texte biblique » ou « la Bible ». Ces deux dernières expressions évoqueront plutôt le texte écrit, tel qu'il apparaît aux yeux de ses lecteurs, tandis que « Parole de Dieu » renverra, certes, à ce même

texte, mais *déjà envisagé comme soutenu et irrigué par la Parole*. Un acte de foi, en somme, en remarquant aussitôt qu'un tel acte de foi est d'abord de nature anthropologique avant d'être religieux. Dire de la Parole qu'elle est « de Dieu », en dehors de toute idée religieuse, revient à en dire la grandeur.

# ***Chapitre I***

## **Un défi pour irréductibles amoureux de la Parole**

*Genèse d'un projet*

|                          |
|--------------------------|
| Pourquoi lire Mt 24-25 ? |
|--------------------------|

# 1. Lire Mt 24-25. Une décision...

*Au commencement*

Est-il défi plus redoutable, est-il projet plus présomptueux, que de se lancer dans la lecture intégrale et détaillée d'un monument tel que Mt 24-25 ? Mais les histoires d'amour sont-elles autre chose que celles de ces défis insensés que des hommes et des femmes ont relevé sans trop se soucier de rester dans la mesure ? Et lorsqu'il s'agit de lire la Parole de Dieu, surtout après avoir goûté avec délice à l'abondance de ses dons, peut-on craindre d'affronter la démesure et longtemps hésiter à la perspective d'un tel projet ? Cependant, même l'amour peut parfois nécessiter de prendre le temps d'y réfléchir à deux fois. Parce qu'on ne sait jamais où l'amour conduit et parce qu'il est possible de se laisser égarer par des paroles trompeuses...

Cette longue séquence du premier des quatre évangiles rassemble, de fait, des textes assez effrayants<sup>2</sup> pour faire le plus souvent se dresser les cheveux sur la tête des lecteurs, et rebuter les plus courageux d'entre eux. Ou, ce qui revient au même, elle contient de quoi leur faire éprouver « le pleur et le grincement de dents » qui reviennent à la manière d'un refrain au long de ces deux chapitres, au point de les faire fuir en courant. Nombre de ces lecteurs ne se privent d'ailleurs pas de qualifier ces textes – ou certaines des expressions particulièrement violentes qu'ils contiennent – de « carrément imbuables »<sup>3</sup>. Le sémioticien parlerait plutôt, à leur propos, de textes « inaudibles » ; pas seulement pour rester dans le politiquement correct (ça ne se fait pas trop de dire tout le mal qu'on pense de certains passages des évangiles, surtout si l'on se dit chrétien !), mais également et surtout pour faire porter l'accent sur les intenses résistances que les lecteurs leur opposent si souvent<sup>4</sup>.

Pourtant, un petit groupe d'irréductibles lecteurs, amoureux de la Parole, a décidé, pour occuper ses vacances de l'été 2021, de relever ce défi impressionnant. Comme, à la fin d'une semaine entière de lecture, le chantier était bien loin d'avoir été achevé, il a été convenu de remettre le couvert l'année suivante, et encore celles d'après. L'amour ne compte pas. On s'en doute, une telle décision n'était, à cause de la nature même de ces deux chapitres de l'Évangile selon Matthieu et du temps nécessaire pour les lire, pas si évidente à prendre. En réalité, elle avait sagement été assumée dès le début de la première semaine de lecture, en toute lucidité. Devant l'ampleur de la tâche, le groupe s'était en effet donné un temps de vrai discernement, à la fois personnel et collectif, afin d'y réfléchir en profondeur avant de se lancer dans pareille aventure. Le discernement a ainsi avancé, sur une durée d'environ vingt-quatre heures, en alternant temps personnel et échange en groupe, en écoutant attentivement le point de vue de chacun, en pesant méticuleusement le pour et le contre, en écartant une à une, au passage, les paroles trompeuses et inutiles du genre « C'est trop difficile... », « Personne n'a jamais fait un truc pareil... », « On n'y arrivera jamais... », « On n'est pas compétents... » et tant d'autres<sup>5</sup>... Et le groupe a dit « OK », convaincu que l'enjeu en valait la peine. Sans forcément en mesurer les conséquences. Cela s'appelle aimer. Or les conséquences s'avèreront... démesurées !

2 La lecture de la première moitié du chapitre 24 permet de s'en donner une bonne idée.

3 Comme on qualifie parfois celui ou celle avec qui l'on partage sa vie, à force d'être dérangé.e par son irréductible altérité. Mais cette altérité ne représente-t-elle pas ce qui, précisément, alimente l'amour et l'incite à relever toujours et encore le défi de la rencontre ? Et n'en est-il pas ainsi de la lecture de la Parole de Dieu ?

4 C'est à tel point que la liturgie de l'Église Catholique a renoncé à inclure toute une partie du chapitre 24 de Matthieu dans les lectures du temps ordinaire. Le rédacteur de ces pages connaît par ailleurs un lecteur, tout ce qu'il y a de plus croyant et pratiquant, qui, systématiquement, à l'écoute des textes de ce genre, réagit avec une véhémence qui confine à la (sainte ?) colère. À notre avis, celle-ci témoigne surtout du trouble qui est le sien à l'écoute de ces textes et, en cela, il nous représente tous. Or ses résistances ressurgissent, explosent presque, à chaque nouvelle écoute, au point que, à la manière d'un refrain, il ne peut s'empêcher de clamer, dès qu'il tombe sur des passages comme ceux de Mt 24, qu'il faudrait les retirer (voire en arracher les pages) ou les modifier, les amputer ou carrément les réécrire afin qu'ils soient enfin acceptables. C'est-à-dire : afin que lui-même puisse les accepter. Mais peut-être y a-t-il une alternative à l'amputation ou la réécriture : et s'il suffisait de les lire vraiment pour s'apercevoir à quel point ils sont... buvables et même plus délicieux que toutes les meilleures liqueurs du monde ?

5 Qui ne sont rien d'autre que des paroles de « faux-christs et de faux-prophètes », comme la lecture le montrera plus loin !

## 2. ...lourde de conséquences

*Ondes de choc*

### ***Une lecture nécessitant un engagement***

Il faut dire qu'aimer, à la fois bonifie et déborde les meilleurs discernements ; il emmène, sans en avoir l'air, plus loin que prévu et conduit à relever des défis que l'on n'aurait même pas imaginé être en capacité de réaliser. Pas moins de six peuvent être ici identifiés.

Premier défi, lire l'Évangile *pendant les vacances* ne signifiait pas nécessairement que la lecture serait *une partie de vacances*, comme il y a des *parties* de campagne, des *parties* de cartes, des *parties* de plaisir ou des *garden parties*. Il convenait en effet de vérifier que le groupe était prêt à s'engager dans une lecture qui s'annonçait intense, avec toute la patience que réclamait une si grande traversée<sup>6</sup>. Or il s'agissait de s'engager avec persévérance dans cette lecture bousculante, en restant focalisé sur le même texte une demi-journée chaque jour pendant, on l'aura compris, une semaine complète. Pas si simple.

Deuxième défi, comme évoqué plus haut, parcourir Mt 24-25 ne se limiterait pas à un été mais en prendrait plusieurs. Cela impliquait, par contre-coup, de ne plus lire pendant le reste de l'année et attendre avec impatience, pendant près de douze mois, la suite de l'histoire. Comment garder le fil sur une telle durée ?

Troisième défi, plus aléatoire encore, choisir d'entamer la lecture de Mt 24-25 représentait non seulement un défi en soi, mais également un gros pari sur l'avenir : les lecteurs qui se seront lancés dans l'aventure en cet été 2021 seraient-ils les mêmes qui se retrouveraient pour la poursuivre à l'été 2022, voire aux suivants ? Rien n'était moins sûr, mais il a été estimé que cette incertitude ne constituerait pas un frein pour le groupe ni la lecture. La présente rédaction<sup>7</sup> de ces lignes avait précisément pour objectif, au départ, de faire la soudure d'une année à la suivante et de permettre aux futurs lecteurs d'embrayer plus facilement : les nouveaux y trouveraient le moyen d'entrer dans un parcours commencé sans eux, les anciens pourraient se replonger dans la lecture qu'ils auraient vécue et s'en remémorer les points forts. Grâce à cette fidélité, assumée collectivement et au-delà des individus, le projet a pu s'installer dans la durée et prendre son envol. Il nécessitait, certes, un engagement ferme et solide de la part des lecteurs, mais non pas dans le sens d'une présence obligatoire de chacun et de tous pendant toutes les années que durerait la lecture. Chacune et chacun s'engageait plutôt, lorsqu'il lui était possible d'être présent.e, de donner le meilleur pour que le projet aboutisse, et de continuer envers et contre tout à croire jusqu'au bout que ce texte « imbuvable » valait la peine d'être lu. Encore une fois, cela s'appelle aimer la Parole et œuvrer à ce qu'elle puisse se faire entendre du plus grand nombre possible.

### ***L'impact sur le groupe et un projet de recherche***

Or le groupe s'est rapidement aperçu, dès les toutes premières séances – c'est le quatrième défi –, que donner le meilleur supposait de la part de chacune et chacun non seulement de se sentir bien dans la lecture mais également dans l'organisation de la vie quotidienne du groupe qu'impliquait la logistique d'une telle semaine. Pour ce qui est de la lecture, tout un contexte méthodologique s'est peu à peu construit, que le chapitre suivant va détailler. Pour ce qui est de la vie commune, défi de taille, le groupe a découvert que, grâce à la lecture, un maillage relationnel complexe et riche se tissait entre les personnes, impliquant des échanges

6 Le terme n'est pas anodin. En effet, partir pour une telle aventure ressemblait, à certains égards, aux voyages dans lesquels des explorateurs fameux se sont embarqués au XV<sup>e</sup> siècle à la découverte du monde : sans vraiment savoir quand ni comment ils reviendraient, ni même s'ils reviendraient ! Surtout, le terme reviendra lors du chapitre 4, l'on verra dans quel contexte...

7 Le travail rédactionnel qui s'est engagé depuis poursuit un objectif plus lointain : en envisager la publication, notamment dans les colonnes de *Sémiotique & Bible*, en tant que revue de sémiotique biblique du Réseau Bible & Lecture. D'où une rédaction un peu plus formelle et moins drôle à lire, réclamant pas mal de courage de la part des destinataires initiaux !

de parole nourris. Or les tensions naissent très vite lorsque la parole n'est pas suffisamment soignée. Le groupe a appris, et même appris à apprendre<sup>8</sup> de ses expériences et s'est peu à peu doté d'espaces pour réguler celle-ci.

Un cap important a été franchi lorsqu'une distinction en même temps qu'un parallèle étroit ont été établis entre trois registres de parole, ordinairement très entremêlés, qui alimentaient la vie du groupe : la parole échangée dans la gestion de la vie quotidienne ; la parole partagée lors des temps de lecture ; ce qu'il en est de la Parole dans les textes, ainsi que la lecture permettait de le découvrir. Maintenir la plus grande cohérence possible entre ces trois registres, puis essayer de comprendre comment fonctionne la parole pour parvenir à une telle cohérence, est alors devenu la ligne de conduite, l'horizon de l'ensemble du projet, transformant carrément celui-ci en un véritable projet de recherche. Bien loin de ce que, il faut bien le reconnaître, le groupe imaginait vivre en se proposant, un beau jour, de lire Mt 24-25. L'amour est décidément déraisonnablement intrépide, plus encore que les lecteurs de ces présentes pages. Et « déborde » effectivement « les meilleurs discernements ».

### ***Un projet de lire la Bible, que la Parole elle-même déborde***

Or, lors de l'avancée de la lecture et de sa mise en forme écrite, les fruits produits par l'articulation fine de ces trois registres se sont révélés à ce point inspirants qu'il est devenu possible d'y trouver matière à réflexion à une échelle plus vaste encore. Il ne s'agissait plus seulement de se régaler de quelques belles trouvailles dans l'approche du texte, pas seulement non plus de se contenter d'alimenter le chemin personnel de chaque lectrice et de chaque lecteur, voire celui du groupe. Il s'agissait désormais – voici le cinquième défi – d'étendre le champ des préoccupations et d'échafauder rien de moins qu'un regard neuf sur la réalité humaine jusque dans sa dimension sociétale, regard se révélant dès lors d'une brûlante actualité. Autrement dit, retrouver et ré-expérimenter cette intuition profonde et ancienne faisant de l'Évangile une ressource majeure pour construire un « vivre-et-agir-ensemble » à la hauteur des grands rêves de l'humanité. Rien que ça.

C'est ainsi que le projet initial, qui avait défié ce groupe d'« irréductibles amoureux de la Parole », a progressivement pris cette ampleur inattendue. Il ne s'agissait plus de partager cet amour de la Parole dans un entre-soi limité, mais de faire en sorte qu'il puisse être donné à goûter plus largement et qu'il puisse irriguer une multitude d'autres lieux d'engagements pastoraux, professionnels, associatifs, communautaires,... c'est-à-dire tout simplement humains. Les présentes pages sont ainsi devenues le condensé de cette exploration tous azimuts, se construisant à mesure d'un aller-retour entre leur rédacteur et le groupe, celui-ci apportant tout son soutien critique autant que complice à son élaboration. Avec pour conviction commune implicite : l'amour, c'est fait pour circuler, pour s'ancrer dans toutes les dimensions du monde et pour viser aussi large que possible. Il convenait donc de construire un texte susceptible d'entrer en dialogue bien au-delà du cercle restreint des premiers lecteurs, quelle que soit leur rapport au texte évangélique<sup>9</sup>. À vrai dire, cet ultime et sixième défi n'était pas moins effrayant que les cinq précédents réunis.

\*\*\*

Que les intrépides lectrices et lecteurs<sup>10</sup> ayant pris part à cet immense chemin de lecture, depuis ce fameux été 2021, et qui y prendront encore part, soient gratifiés d'un immense sentiment de reconnaissance pour l'incroyable parcours humain, spirituel, ainsi que sémiotique et anthropologique réalisé, en espérant que ce

---

8 Le plus difficile n'est en effet pas d'apprendre, mais d'apprendre à apprendre : constante posture d'humilité devant le réel.

9 Que ce soit ou non dans le cadre de l'appartenance à une confession religieuse n'est pas ici de grande importance.

10 En mode d'hommage à tous ceux qui auront, de près ou de loin, traversé cette aventure de la lecture de Mt 24-25, nous aimerions les citer : Anahi, Anne, Chantal, François, Françoise, Françoise-Marie, Géraldine, Isabelle, Isabelle, Marie-Annick, Maud, Philippe, Véronique, Virginie. Nous aurons également un coup de cœur spécial pour Claire-Marie et Amandine dont l'intuition de départ a tout déclenché, ainsi qu'à leur famille ainsi que toutes les familles amies qui ont très vite rejoint l'aventure : un spécial merci pour les inoubliables moments vécus ensemble à la lecture.

chemin de lecture, qui les aura eux-mêmes travaillés dans les grandes profondeurs, encourage d'autres lecteurs à se (re)lancer à leur tour dans l'aventure de l'écoute de la Parole.

### 3. Un projet à longue portée

*Les contours d'une recherche*

#### ***Un projet d'une ampleur inattendue***

Voici alors que le projet entre désormais dans une tout autre dimension et se voit doté d'un enjeu considérable : rendre raison à tous les humains de cet amour de la Parole <sup>11</sup> qui a saisi ceux qui, souvent par le plus grand des hasards, se sont mis à l'écouter à temps et à contretemps.

Précisément, au moment de mettre en forme le fruit de tout ce cheminement, dans l'optique de le porter à la lecture d'un public qui dépasse les membres du groupe de lecture initial, une question redoutable surgit, difficile à éviter ou contourner : est-il légitime de tirer parti de la lecture de l'Évangile pour viser si large, c'est-à-dire l'humanité entière ? Comment justifier que l'expérience vécue entre quelques lecteurs se révèle à ce point généralisable, y compris au-delà des cercles de ceux que l'on appelle communément les « croyants » <sup>12</sup> ? Toute une part de la philosophie et de la pensée contemporaine n'a-t-elle pas battu en brèche cette indécente prétention à vouloir dicter à tous une « vérité » somme toute très relative ? Un tel questionnement, qui a traversé et traverse encore la lecture et la réflexion du groupe, est peu à peu devenu le fil conducteur des pages qui commençaient à s'écrire jusqu'à faire de celles-ci infiniment plus que le simple compte-rendu de lecture initial, bien davantage aussi qu'un projet de recherche : une tentative de dire comment l'on peut, à ce point, se retrouver émerveillés de la puissance de la Parole de Dieu lue à plusieurs, et comment on peut l'avoir reconnue comme le fondement de l'existence humaine en général et de toute existence humaine en particulier, jusque dans leurs dimensions collectives et citoyennes. Difficile d'y aller plus fort.

#### ***L'Évangile comme ressource***

Pour appui à la mise en œuvre d'un projet aussi ambitieux, l'on n'hésitera pas à invoquer, non sans surprise d'ailleurs, l'innombrable nuée d'auteurs, croyants ou non, de culture chrétienne ou appartenant à d'autres traditions religieuses, agnostiques ou athées, qui ont cru possible de s'inspirer de la lecture de l'Évangile voire de la Bible pour échafauder une pensée originale et pertinente et nourrir ainsi la vie des humains. Loin d'être tous théologiens, et même en ne considérant l'Évangile que comme un texte parmi d'autres, ils ont jugé l'arbre à ses fruits : des fruits suffisamment inspirants pour mériter d'être transposés au sein d'une vision du monde proposée à leurs lecteurs.

Parmi eux, quelques-uns alimenteront plus spécialement le présent travail. François Jullien, par exemple, retiendra l'attention, ne serait-ce que pour avoir écrit, en tant qu'athée assumé, ce merveilleux petit ouvrage intitulé *Ressources du christianisme*. La justification de sa démarche philosophique, sa manière de s'écarter volontairement et explicitement de toute acception croyante, dans les premières pages de son ouvrage <sup>13</sup>, est d'ailleurs très belle à lire. La présente recherche lui emboîtera le pas jusqu'à un certain point, en prenant au passage un malin plaisir à lire cet Évangile selon Matthieu que ce même auteur disqualifie pourtant allègrement <sup>14</sup>, au motif qu'il le trouve trop moralisateur, et par conséquent non pertinent, pour penser philosophiquement. Nous suggérerons que, sur ce point-là, il se pourrait qu'il se soit assez largement trompé, peut-être saisi par les mêmes résistances que celles qui ont conduit tant d'autres à estimer Mt 24-25 comme « imbuvable ».

---

11 Pour paraphraser 1P 3,15.

12 L'on verra que la lecture de Mt 24-25 conduira à revisiter considérablement ce terme et ses acceptions ordinaires.

13 François Jullien, *Ressources du christianisme, mais sans y entrer par la foi*, L'Herne, 2018.

14 Ainsi d'ailleurs que les autres évangiles synoptiques, au regard de l'Évangile selon Jean qui, seul, trouve grâce à ses yeux.

## La religion comme ressource

Mais ce n'est pas tout. Un plus récent ouvrage de Jean-Marie Donegani (2025), *Les origines religieuses de la psychanalyse*<sup>15</sup>, confirme largement cette intuition selon laquelle le christianisme dispose d'une grande puissance d'inspiration. L'étude, brillante, aborde, comme la présente lecture, les rivages de la parole. L'auteur s'intéresse notamment à Lacan et montre combien celui-ci s'est inspiré de la tradition chrétienne pour revisiter l'anthropologie psychanalytique et lui donner la forme d'une véritable anthropologie de la parole. À notre grande surprise, nombreux et significatifs sont les points de connivence avec l'approche de la Parole et de la parole que la lecture de Mt 24-25 permet de dégager. Ils lui donnent une assise d'autant plus solide, à l'impact social considérable.

Comme avec François Jullien, la présente recherche accompagnera Jean-Marie Donegani jusqu'à un certain point, à partir duquel elle prendra ses distances. Elle énoncera des conclusions différentes de celles de l'auteur, mais pas nécessairement contradictoires pour autant : conclusions destinées à donner davantage de poids encore, s'il est possible, à cette richissime notion de « parole » et à en déployer toutes les potentialités pour bâtir ce « vivre-et-agir-ensemble » rêvé.

## La Parole de Dieu à partir d'elle-même

Fréquenter tous ces auteurs apporte une aide précieuse pour oser sortir du giron de la religion et pour rejoindre nombre de nos contemporains qui en sont sortis. Cependant, même si une telle volonté d'ouverture et de dialogue ne peut être qu'infiniment noble, faut-il pour autant renoncer à toute dimension théologique de la pensée ? Sinon, en tenant compte d'un tel contexte, en quoi développer une réflexion théologique peut-il avoir encore un sens ? La lecture d'Adolphe Gesché, théologien belge, apportera de magnifiques ressources pour donner à la présente recherche une perspective théologique que nous ne voulons surtout pas perdre. Sa pensée reconnue et appréciée a nourri le tournant du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècles, notamment par le biais de son ouvrage majeur en plusieurs volumes *Dieu pour penser*. Son approche très anthropologique de la théologie, qui ne fait d'ailleurs que rendre celle-ci encore plus lumineuse, rend pleinement justice au christianisme en tant que ressource pour construire un « vivre-et-agir-ensemble » aussi large que possible. Il n'échafaude pas, quant à lui, d'anthropologie de la parole, mais les passerelles apparaîtront néanmoins nombreuses entre sa démarche et la nôtre : non seulement entre les fruits de sa réflexion et ceux récoltés au fil de la lecture de Mt 24-25, mais également dans une certaine *manière* d'aborder, de lire et d'interpréter tout ce qui fait l'existence humaine. Nous le considérons assurément comme un théologien de la lecture, c'est-à-dire un théologien sachant *lire* le monde, et d'ailleurs abondamment nourri lui-même de la lecture d'une multitude d'auteurs aussi variés que divers.

Dans son introduction au volume III. *Dieu*<sup>16</sup>, il n'hésite pas à se recommander d'auteurs aussi différents que Husserl, Prigogine et Stengers, Levinas, pour revendiquer la possibilité de chercher à « saisir une chose à partir d'elle-même ». Ce que précisément nous aimons, quant à nous sémioticiens, désigner par le terme de « lire ». Si, grâce au travail d'Adolphe Gesché, de tels auteurs apparaissent comme d'audacieux lecteurs du monde, pourquoi alors ne nous situerions-nous pas comme des lecteurs de ce même monde, en recourant à la même méthodologique que celle mise en œuvre pour aborder ce que les croyants nomment la « Parole de Dieu » ? Or, une intuition sous-jacente à la présente recherche consiste à envisager le monde de la parole et de la Parole, y compris dans sa dimension la plus profane – autrement dit humaine, existentielle –, comme un lieu majeur de la rencontre du Dieu de la Bible. Que l'on y croie ou pas, que l'on estime la question de son existence pertinente ou pas, l'enjeu majeur de ces pages pourrait résider dans la possibilité de revisiter en profondeur, à partir de l'expérience de la lecture et de l'écoute de la Parole, ce qu'il en est de Dieu pour *construire* le corps d'une humanité renouvelée.

Il se trouve qu'Adolphe Gesché, en tant que théologien, navigue à son aise dans les Écritures. Bien que son approche du texte biblique soit très différente de la nôtre, la théologie que sa lecture lui permet d'élaborer se révèle être très en phase, ici aussi, avec l'enjeu qui vient d'être formulé. S'inspirant largement de sa démarche,

15 Aux Éditions du Seuil, 2025. À noter que certains des premiers chercheurs du CADIR avaient déjà repéré ces connivences en faisant de Jacques Lacan, à son tour, une ressource, une source d'inspiration pour leur réflexion. Étonnant retour de l'Histoire.

16 Cerf, Paris, 1994.

au lieu de *parler* directement de *Dieu*, fut-ce pour questionner le bien-fondé de croire en son existence, l'on partira plutôt des *expériences de lecture* permises par le parcours du texte de Mt 24-25. L'on se demandera en particulier en quoi elles conduisent à construire une certaine anthropologie – que l'on aimerait donc désigner comme une « anthropologie de la Parole et de la parole » –. Pour répondre à ce questionnement, l'on proposerait, avec ceux qui le voudront bien, d'y reconnaître plutôt un *parler Dieu*, ou encore un *parler en Dieu*, plus à même de rendre compte de la manière dont l'être humain pourrait accomplir sa vocation la plus élevée dans le lieu même de la Parole et de la parole. Il s'agira alors moins de *penser* Dieu que de *l'écouter* et de le *goûter*, dans un jeu relationnel et dans un incessant exercice de lecture, avec pour seul critère la joie de se sentir vivant du fait d'être écoutant et parlant. Encore une question d'amour.

### *À l'épreuve d'un certain relativisme*

Un tel défi théologique est déjà de taille. Mais il y a plus « challengeant » encore. En effet, si l'enjeu consiste à creuser toujours davantage un dialogue honnête et fécond avec tous ceux qui cherchent eux aussi à bâtir un « vivre-ensemble » le plus large possible, alors ce dialogue rencontrera inévitablement toute une série de penseurs qui estiment que si, comme dit plus haut, le christianisme recèle des ressources bienvenues pour un tel projet, il n'a néanmoins plus aucune pertinence en tant que foi vivante ou, du moins, peut être largement relativisé vis-à-vis de multiples autres façons d'aborder et de penser le monde. Au mieux, il ne vaudrait pas davantage que n'importe laquelle d'entre elles. Au pire, cette tradition n'est désormais plus utile car dépassée par des approches de la vie plus pertinentes et utiles pour l'humain.

Ainsi, pour revenir à Jean-Marie Donegani évoqué à l'instant, celui-ci termine sa recherche en proposant une vision du vivre en société résolument ouverte, irriguée par un relativisme assumé, adossée à une anthropologie de la parole et de la vérité censée favoriser un vivre-ensemble paisible. Cette anthropologie, fortement inspirée par les travaux de Lacan, place en exergue un sujet qui se révèle dans le moment même de se poser dans un « Je » purement énonciatif<sup>17</sup>. Penser ainsi dissout automatiquement, selon l'auteur, tout assujettissement à quelque donné dogmatique universel qui s'imposerait à tous : chacun parle à partir de soi et non pas à partir d'une vérité importée de l'extérieur. Dans cette perspective, exit toute vision universelle, *a fortiori* si elle se revendique de l'Évangile : plus personne, plus aucune instance et plus aucun texte n'est en mesure d'imposer à tous une vérité forcément subjective. Ceci, pour la plus grande chance de l'humanité, défend l'auteur, car alors les humains n'éprouveraient plus aucun besoin de se faire la guerre pour défendre à tout prix son point de vue contre celui des autres. L'accueil fraternel de tous dans un vivre-ensemble harmonieux en serait rendu immensément plus facile. Ses réflexions, comme on le voit, écornent très sérieusement certaines des positions jugées réactionnaires défendues, dit-il, par la religion, y compris le christianisme.

De fait, à suivre l'auteur, à la fois dans sa passionnante exploration autour de la question de la vérité, dans sa façon de tirer très honnêtement parti de la tradition chrétienne, et dans sa démonstration de la portée sociétale de l'anthropologie de Jacques Lacan, l'on se prend à adhérer pleinement à cette ouverture permise par l'attitude franchement relativiste qu'il décrit et à la justification qu'il en donne. La réflexion reflue alors sur le christianisme lui-même, en tant que religion, le frappant de plein fouet par l'exercice d'un regard critique remettant radicalement en cause sa vocation, pour ne pas dire sa prétention, à l'universel. En soi, à n'en pas douter, une telle approche mérite vraiment qu'on s'y intéresse ; elle le mérite d'autant plus s'il s'agit de mener en parallèle une lecture de l'Évangile. Elle entre d'ailleurs en résonance avec celles de nombreux autres auteurs contemporains, parmi lesquels plus spécialement François Jullien déjà cité ou d'autres comme Abdennour Bidar<sup>18</sup> dans un registre fort différent, témoignant d'un puissant et convergent courant de pensée. Leur *credo* commun, pour l'exprimer à la grosse louche, consiste à revendiquer la possibilité de construire une anthropologie, un peu à la manière du christianisme à ses débuts, qui soit capable de fonder un véritable vivre-ensemble dans un temps d'appartenances incroyablement plurielles. Et pour cela, disent-ils, il n'est nul besoin de recourir à une quelconque transcendance. Un christianisme sans Dieu, en quelque sorte<sup>19</sup>. Une vision

17 L'on reviendra en son temps sur cette approche.

18 On pourra lire notamment *Les tisserands. Réparer ensemble le tissu déchiré du monde*, 2016, Éditions Les liens qui libèrent.

19 Dans la ligne, comme on le verra plus loin, de ce qu'une certaine théologie, notamment dans les milieux protestants du début du XX<sup>e</sup> siècle, a cherché à développer pour permettre au christianisme d'entrer plus sereinement – ou moins défensivement – dans la

d'autant plus indispensable à prendre en compte qu'elle trouve une oreille favorable dans de nombreux milieux.

### *Partir de l'expérience de lecture*

On voit la remise en question pour le christianisme lui-même et, par suite, pour la lecture de l'Évangile telle que nous imaginions la mener. Or les arguments utilisés, les observations apportées, les hypothèses formulées méritent assurément attention et respect. Non seulement elles s'avèrent suffisamment solides et fines pour devoir être prises vraiment au sérieux, mais elles apportent de surcroît des ressources de grande qualité pour réfléchir à nouveaux frais à ce que le christianisme peut encore apporter (s'il le peut) aux humains de notre temps. D'ailleurs, il ne sera aucunement cherché, dans ces pages, à les réfuter pied à pied. Au contraire, l'on prendra grand soin de tirer parti de l'immense richesse de leurs apports. En parallèle, il sera plutôt choisi de partir de la Parole et de la lire. Et l'*expérience* de lecture elle-même apportera une lumière qui ne cherchera pas à leur opposer des arguments irréfutables, mais qui en *révélera* à la fois la grande force et à la fois les points de fragilité voire les contradictions internes. Par suite et par effet boomerang, voici que l'anthropologie relativiste développée par Jean-Marie Donegani s'en trouvera à son tour sérieusement relativisée et l'on verra alors que, loin de se trouver dénigrée, elle n'en sera que davantage mise en valeur, mais en se situant à une place précise et très qualitative, mais néanmoins relative, au sein d'un « faire la vérité » plus vaste qu'elle ne l'imaginait elle-même<sup>20</sup>.

De tout cela émergeront alors un autre regard à portée sociétale ainsi que des accents anthropologiques originaux qui constitueront la pointe de cette présente recherche<sup>21</sup>. Qui sait ? Peut-être même une nouvelle vision de Dieu et de la religion s'esquisseront que pourront entendre ceux qui ne voulaient pas en entendre parler ? Peut-être le christianisme n'a-t-il pas encore dit son dernier mot ? Peut-être n'en est-il encore qu'à ses premiers pas, comme le laisse entendre Dominique Collin<sup>22</sup>, et peut-il apporter valablement sa contribution dans cette construction universellement désirée d'un « vivre-ensemble » apaisé ? Peut-être faut-il oser y reconnaître un enjeu de civilisation, pour aller dans le sens d'Adolphe Gesché ?<sup>23</sup> Pour cela, un fil conducteur guidera nos pas : l'être humain est radicalement fait pour vivre la joie de la rencontre – à quoi se reconnaît l'amour –, une joie<sup>24</sup> à ce point inattendue qu'elle ne peut qu'avoir, à nos yeux, quelque chose de divin.

Mais un long chemin nous attend avant de parvenir à cet horizon, encore bien lointain, et dont le prochain chapitre va maintenant s'efforcer de décrire la démarche.

---

modernité.

- 20 Pour l'annoncer en quelques mots, de façon à offrir dès le départ un fil conducteur à ce travail, nous proposerons de reconnaître un « universel » dans le « faire la vérité » tel que l'évangéliste Jean en parle, ou tel que la lecture sémiotique, travaillée au corps par la lecture de la Bible, le permet. Un tel « faire la vérité » sait prendre en compte l'infinité de tous les points de vue possibles sans néanmoins se dissoudre dans un immense marché aux valeurs...
- 21 Dont il nous semble trouver des échos dans le récent et très intéressant document sur la synodalité, rassemblant les fruits du Synode sur la synodalité voulu par le pape François. Il y sera fait allusion à plusieurs moments de la présente recherche, comme véritable source d'inspiration pour un « vivre ensemble »... à condition de bien le lire, c'est-à-dire en écho constant avec la Parole.
- 22 Dominique Collin, *Le christianisme n'existe pas encore*, 2018, Salvator.
- 23 Adolphe Gesché, *Dieu pour penser. VI. Le Christ*, Cerf, Paris, 2001, p. 10.
- 24 La manière dont François de Sales parle de la joie offrira une piste pour rendre compte de ce qui se joue là. C'est au point que l'on parle très volontiers de la « joie salésienne » comme un art de vivre fécond, notamment dans les milieux où l'on a fait le choix de travailler auprès de la jeunesse, et plus particulièrement la jeunesse en difficulté.

# ***Chapitre 2***

## **Une méthodologie à la hauteur de l'enjeu**

*Le choix d'une approche sémiotique*

|                                                                                    |
|------------------------------------------------------------------------------------|
| Mettre en œuvre le système des focales.<br>Appliquer le principe d'intransitivité. |
|------------------------------------------------------------------------------------|

## 0. Se donner une méthode

### *Introduction*

Tout groupe qui se constitue autour d'un projet, particulièrement lorsqu'il s'agit d'un projet de lecture, permet à son identité de commencer à émerger. Même si sa composition fluctue avec le temps, son sentiment d'exister durablement n'en sera pas altéré pour autant. Le voici donc déjà en bonne partie armé pour se projeter dans un avenir plus ou moins lointain. Un élément indispensable manque cependant encore à sa panoplie : une méthodologie de travail – et donc, ici, une méthodologie de lecture – capable de l'accompagner avec sécurité jusque dans des passages dont le franchissement s'avère parfois périlleux. Or les méthodologies abondent, toutes plus pertinentes les unes que les autres. Pourquoi choisir celle-ci plutôt que celle-là ? Et, surtout, quels critères retenir pour opérer un choix aussi crucial et déterminant ? Le groupe qui a choisi de se lancer, été après été, dans la lecture de Mt 24-25<sup>25</sup>, a dû également discerner sur cette question cruciale.

Une part d'arbitraire a joué au moment de prendre position face à une telle préoccupation. La réponse ne pouvait en effet qu'être en partie liée aux compétences et à l'histoire propre des personnes qui se sont engagées dans le projet. Comme la sémiotique pratiquée au CADIR<sup>26</sup>, à Lyon, était déjà familière de plusieurs membres du groupe et de l'animateur qui avait été sollicité pour l'accompagner, elle s'est naturellement imposée comme une méthodologie possible. Cependant, ce critère de familiarité n'aurait pas suffi à lui tout seul. Comme cela sera dit dans le présent chapitre, le projet comportait un volet proprement « existentiel », si l'on peut l'appeler ainsi : rendre la lecture, ainsi que l'expérience d'échanges en groupe qu'elle occasionnait, les plus connivents possible avec la vie du groupe elle-même, avec le cheminement personnel de chacun de ses membres, avec les activités diverses, y compris professionnelles, vécues par les uns et par les autres... et jusqu'avec les multiples événements qui tissent le vivre-ensemble à toutes les échelles, y compris sociales voire sociétales. À la connaissance des personnes impliquées, seule la sémiotique énonciative<sup>27</sup> disposait des ressources méthodologiques suffisantes pour relever un tel défi.

L'objet du présent chapitre consiste « tout simplement » à expliquer en quoi le choix de cette méthodologie-ci pouvait se montrer pertinent, ainsi qu'à déployer toute la complexité que, ainsi présenté, le projet laissait miroiter. Ainsi que déjà évoqué précédemment, le lecteur a tout loisir de « sauter » le présent chapitre, sans doute un peu plus indigeste que les autres, pour se rendre directement au chapitre 3.

---

25 Voir le chapitre précédent.

26 Le CADIR, ou Centre Analyse du Discours Religieux, est né en 1979 au sein de l'Université Catholique de Lyon, à l'initiative de plusieurs exégètes reconnus qui s'étaient intéressés à la sémiotique développée par Greimas. En tant que Centre de Recherche, il a cessé d'exister en 2025, après près de 50 ans d'existence. Ses activités, y compris les activités de recherche et de publication de la revue *Sémiotique & Bible*, ont été reprises par le Réseau Bible & Lecture qui fédère plusieurs associations de lecteurs et d'animateurs de groupes de lecture sémiotique en France et en Suisse.

27 La « sémiotique énonciative » est la dénomination qu'Anne Pénicaud a proposé de donner à la sémiotique, telle que pratiquée les dernières années au CADIR Centre de Recherche. Issue de Greimas, cette sémiotique s'est laissée buriner à ce point en profondeur par la lecture des textes bibliques qu'elle s'est dotée d'outils d'exploration très originaux, fortement inspirés par l'anthropologie de la Parole que ces textes véhiculent.

# 1. Le sens, entre ressemblance, différence et écart

## *Un point théorique*

### *Un tableau peint avec de l'énonciation*

Une des raisons qui a poussé le groupe à se lancer dans une telle aventure, il faut le reconnaître, motivait au départ surtout son animateur, devenu entretemps rédacteur de ces lignes. Dans la tête forcément un peu déjantée d'un lecteur à la fois sémioticien et chercheur, la curiosité l'emporte souvent sur la prudence. Or, un monument tel que l'ensemble constitué par Mt 24-25 fournissait l'occasion rêvée de mettre en œuvre ce que la sémiotique énonciative a nommé l'approche par les « focales »<sup>28</sup>, à une échelle et avec une ampleur encore jamais testée. De fait, celle-ci sera déployée et mise à l'épreuve sous toutes ses coutures : en long, en large et en travers comme on dit volontiers. Pourquoi une telle motivation ? Certainement pas pour « faire sérieux » ni pour épater les lecteurs du groupe par un savoir sémiotique aussi académique qu'impressionnant. Bien plus essentiellement, il s'agit de se donner les meilleurs moyens de profiter de l'inépuisable richesse et de l'indépassable beauté de ce grand texte. De plus, dans l'esprit d'une recherche autour de la Parole, il convient de ne rien négliger pour donner à celle-ci la chance d'être accueillie le plus largement possible, bien au-delà du cercle des « initiés ». À cause de sa puissance d'investigation, de sa portée anthropologique et de sa capacité à parler à tout lecteur simplement désireux de lire, l'approche par la sémiotique énonciative constituera donc la toile de fond méthodologique de tout le parcours, à la fois pour accompagner la lecture du groupe et pour soutenir la rédaction des présentes pages. Il devient alors logique de commencer ce chapitre méthodologique par en décrire quelques-uns des ressorts.

Dans cette approche, il s'agit de délimiter, à différentes échelles du texte, comme on le ferait pour une pièce de théâtre ou pour un film, toutes les scènes que l'on peut y déceler, quelle que soit leur ampleur, de la plus vaste à la plus minuscule. Chaque scène ou micro-scène est reconnue à sa « couleur » particulière ou, comme la sémiotique énonciative l'enseigne, par sa configuration et son organisation particulières d'acteurs, d'espaces, de temps et d'énonciations<sup>29</sup>. Ainsi que le suggère Anne Pénicaud, comme cela se passe dans un film, les scènes se repèrent notamment à des changements de plans<sup>30</sup> et à des ruptures dans la continuité des images. C'est la distinction claire entre ces scènes, puis leur mise en contact et en contraste, qui produira des effets signifiants que le lecteur pourra alors « lire ».

Cette approche s'appuie sur le principe sémiotique selon lequel « le sens vient de la différence ». Ainsi, au sein d'un texte, ce sont de multiples effets de contrastes signifiants qui se tissent à des échelles fort différentes ; ils s'inter-répondent et s'inter-signifient, donnant à ce même texte la valeur d'un « tableau peint avec des mots »<sup>31</sup> ou, plus suggestivement encore, d'un tableau peint avec de l'énonciation. Contempler un texte de cette manière, il est vrai très surprenante, déroute ordinairement le lecteur et le décale de toutes les habitudes patiemment acquises à l'école. Cela permet pourtant de toucher du doigt, parfois de façon quasiment sensible, ce que les sémioticiens du CADIR ont appelé la « forme » du texte. Anne Pénicaud parle volontiers de sa « force énonciative » et la présente recherche associera tout aussi volontiers cette « forme » à l'« effet de

---

28 Mise au point au CADIR au début des années 2010 et formalisée par Anne Pénicaud, par exemple dans son ouvrage maître *La lecture, chemin d'alliance. Des Philippiens d'hier à ceux d'aujourd'hui*, Les Éditions du Cerf, Coll. Lectio Divina n° 272, Paris, 2018. Voir également d'une part son article « Envoyé pour être reçu : L'avènement de l'heureuse-annonce. Une lecture énonciative de Lc 4,16-18 », *Sémiotique et Bible*, n° 186, mars 2023, ainsi que « Quand les textes bibliques parlent d'eux-mêmes. Pour une lecture à l'oreille ouverte », *Sémiotique et Bible*, n° 190, mai 2025.

29 Le terme est utilisé ici au pluriel pour signifier les différentes formes que prendra l'énonciation dans le texte et qui seront explicitées à mesure.

30 Chaque plan peut alors être assimilé à un angle de vue différent porté sur une situation donnée. Chaque scène représente, de même, un angle de vue original sur ce dont parle le texte, porté par une énonciation souvent très spécifique. Derrière cette remarque de bon sens se cache un enjeu philosophique et sociétal majeur, qui sera examiné plus tard.

31 Nous empruntons cette magnifique expression à Anne Pénicaud.

sens » produit sur le lecteur. La lecture éclairera à mesure cette notion pas si simple à appréhender. Ce point est capital : l'enjeu n'est rien de moins que celui de montrer combien nombreux sont les textes, à commencer par les textes évangéliques, susceptibles de faire advenir chez chaque lecteur un sujet humain libre et heureux de vivre<sup>32</sup>. Au point de penser qu'ils sont même écrits pour cela.

### *Le sens naît de la différence*

Le principe qui veut que « le sens vienne de la différence » est suffisamment fondateur, en sémiotique, pour mériter d'être davantage détaillé. Il invite à entrer dans une tournure d'esprit qui n'est pas si évidente à acquérir au départ et déconcerte nombre de lecteurs encore novices. Pourtant, elle rejoint une caractéristique de l'esprit humain que même un enfant de cinq ans possède déjà pleinement. En témoigne le fameux jeu des sept différences auquel les enfants aiment jouer très tôt et même encore au-delà de l'âge de raison. Appliqué à la sémiotique, il consiste à placer en regard deux ou plusieurs scènes et à rechercher comment leur contact crée de la signification ou du « faire sens ». Pour cela, il s'agit de repérer ce qui fait entre elles ressemblance, différence et/ou écart.

En premier lieu, entre deux scènes de même rang<sup>33</sup>, il est possible de tracer un axe de ressemblance ou, peut-être plus juste, un axe de « connivence »<sup>34</sup>. Par exemple, entre Mt 24,4-14, que nous pourrions appeler le « discours sur 'avant la fin' », et Mt 25,1-13, qui pourrait être appelé la « parabole des vierges sages et des vierges folles », un fil conducteur se dessine autour de la figure thématique de la vigilance. En effet, Mt 24,4-14 commence par cette alerte de Jésus : « Prenez garde », tandis que Mt 25,1-13 s'achève sur cette autre interpellation de sa part : « Veillez donc... ». Ces deux paroles fortes entrent incontestablement en résonance et incitent auditeurs et lecteurs de ces paroles à établir des liens entre les deux textes, liens qui ne sont pas souvent perçus tant ces deux textes paraissent distants et différents dans leur teneur. Pourtant, ils font bel et bien partie du même discours de Jésus ! Auditeurs et lecteurs y reconnaîtront alors, grâce à cet effet de connivence, un appel important, utile à méditer pour leur existence, bien loin de la simple morale un peu naïve d'une histoire pour enfants.

Sur cet axe de ressemblance ou de connivence, il est possible, en second lieu, de déterminer un jeu de différences. Pas n'importe quelles différences cependant car, pour reprendre l'exemple des deux textes évoqués à l'instant, ceux-ci en présentent un tellement grand nombre que toutes ne sont pas identiquement pertinentes, selon l'échelle de séquençage auquel se situe la lecture. Il s'agit de privilégier les différences plus directement en rapport avec les axes de connivence trouvés auparavant. Entre le texte « Avant la fin » et la « Parabole des dix vierges », alors que le premier construit un appel à la vigilance à la manière d'une alerte directement adressée par Jésus à ses disciples, le second le met plutôt en scène sur le mode d'une parabole, relevée ensuite d'une parole d'alerte. Pourquoi cette différence ? On ne peut peut-être pas répondre pour le moment à cette question mais, en tout cas, elle « fait sens » et accorde au mode parabolique une pertinence particulière pour ancrer une telle alerte dans l'esprit des lecteurs. De même, alors que, dans le premier passage, Jésus *commence* par une mise en garde, dans la parabole, il *conclut* par l'appel à la vigilance. Pourquoi ? On ne le sait pas encore non plus, mais la différence dans cette façon de parler percute le lecteur qui en cherchera alors la signification. Ce type d'observations permettra d'entendre quelque chose de neuf autour de cette figure de la vigilance et, par suite, autour d'un tas d'autres figures importantes que le texte dévoilera au fur et à mesure de l'avancée de la lecture.

L'on recherche donc un ou plusieurs axes de connivence sur le fond desquels des différences peuvent ensuite être identifiées. En réalité, les deux recherches se font plutôt de façon parallèles, connivences comme

32 Voir notre thèse *La Parole et ses chemins* dont divers extraits sont parus dans *Sémiotique & Bible* ces dernières années.

33 C'est-à-dire de même niveau dans le séquençage en focales ; mais le principe peut s'appliquer ensuite à n'importe quel ensemble de scènes, situé à n'importe quel niveau du « vitrail », dans un infini et kaléidoscopique jeu de miroirs. Ce jeu s'apparente au repérage de ce que les sémioticiens du CADIR ont nommé les « parcours figuratifs » et ouvre la porte aux multiples renvois et tissages qui font la richesse d'une lecture et son effet de « vie » pour les lecteurs. Pour davantage de précisions autour des notions de focale et de vitrail, voir l'ouvrage d'Anne Pénicaud mentionné à la note 27 ci-dessus.

34 Nous préférons ce terme pour exprimer le lien que l'on pourrait établir avec ce qui est appelé « parcours figuratif » en sémiotique, lequel ne se détermine pas ou pas seulement sur la base de vagues ressemblances figuratives, mais également et peut-être surtout sur la base de liens sémiotiques, donc « infra-figuratifs », si l'on peut dire. On doit à Greimas d'avoir formalisé les notions de sème, de sémème, de parcours figuratif. Des exemples apparaîtront au cours de la lecture.

différences se révélant mutuellement. On perçoit en effet d'autant mieux les différences que l'on a bien identifié les ressemblances, et réciproquement. La recherche s'effectue ainsi sur un mode d'aller-retour, jusqu'à obtenir les effets de contraste les plus nets possible entre les scènes délimitées et mises en regard : plus les contrastes sont marqués et plus de la clarté est donnée au texte, et plus les césures opérées à une focale donnée sont validées. Les chapitres qui suivront, en mettant en œuvre cette approche de façon assez systématique, permettront aux lecteurs de ces pages de s'approprier progressivement ces éléments méthodologiques.

Cette articulation entre ressemblance et différence possède, en outre, la propriété de rendre le lecteur plus sensible aux effets de décalages et d'étrangeté qui se glissent dans le texte. En s'inspirant de la terminologie proposée par François Jullien<sup>35</sup>, l'on propose d'ajouter que le sens vient aussi, et peut-être surtout, de l'« écart ». L'écart représente précisément, pour François Jullien, autre chose qu'un simple principe de différence sur un fond de ressemblance. Il s'agit plutôt d'une sorte d'émergence ou d'advenue d'altérité dans le texte. Autrement dit, est soudainement mis au jour un élément textuel qui déroge à toutes les tentatives de classement et de rangement, qui décontenance le lecteur en le rendant incapable d'en faire quoi que ce soit sur le moment, au point de devoir accomplir un surcroît de chemin de lecture pour y parvenir. « En faire quelque chose » ne consistera alors pas à intégrer à tout prix cet élément dans des représentations déjà existantes, mais à élargir les potentialités de pensée du lecteur, voire ses modèles de lecture du texte. La fécondité pour toutes les lectures ultérieures qu'il aura à conduire n'en sera que plus grande. C'est ainsi que les chercheurs du CADIR ont opéré depuis la nuit des temps et, au final, l'on recherchera, pour chaque focale et chaque contraste entre scènes, l'articulation entre ressemblance/connivence et différence/écart qui les construit. Dans ce sens, parler de connivence plutôt que de simple ressemblance aidera à se rendre sensible aux écarts qui se glissent soigneusement au sein des différences qui à la fois les révèlent et les cachent.

### *Un exemple. Vers un « basculement énonciatif »*

Pour revenir au lien qui peut se tisser entre Mt 24,4-14 et 25,1-13, émerge dans le temps de l'« avant la fin » la figure du « nom », que Jésus emploie en évoquant ceux qui viendront « sur mon nom » (24,5). Elle apparaît deux fois et semble charpenter le premier passage, alors qu'elle est totalement absente, même par simple allusion, du second. La figure du nom aurait-elle un rapport avec celle de la vigilance, laquelle constituait un lien clair et net entre les deux scènes ? Et, si oui, pourquoi n'apparaîtrait-elle pas dans la parabole des dix jeunes filles ? Et que vient faire la figure du nom à cet endroit-là précisément ? Il se pourrait qu'un écart apparaisse là, sous la forme d'un de ces éléments dont on ne voit pas comment ils s'inscrivent dans le texte et contribuent à sa signification.

Lorsque la lecture naviguera dans les parages de ces textes, l'on verra alors comment du sens pourra être donné à cette figure étrange. Pour proposer rapidement une piste, reprise le moment venu, l'on remarquera que la figure du « nom » est liée à celle du jugement, figure forte et prégnante dans l'ensemble Mt 24-25. Est-ce que le nom composerait l'instance de jugement du « temps de la fin » ? L'hypothèse pourrait s'avérer géniale à explorer. Mais il faut se méfier de la manière dont celle-ci serait entendue : est-ce que Jésus sera constitué en juge suprême et arbitraire, terrifiant et redoutable (comme l'est d'ailleurs la lecture de ces textes) ? Au contraire de cette vision sans aucun fondement, sera en réalité découverte une modalité de jugement très spéciale, plutôt étrange et inhabituelle dans laquelle chaque sujet sera jugé en fonction du jugement qu'il portera sur lui-même. Il est trop tôt pour en dire davantage, mais l'on perçoit déjà que ce type de découverte provoquera de véritables basculements dans le cours de la lecture. Un renversement complet des figures mettra le lecteur en position de se regarder lui-même en train d'être « jugé » par le texte (c'est-à-dire révélé en sa vérité profonde) en fonction du regard qu'il porte lui-même sur celui-ci. Et cela même pourrait avoir un lien avec le nom.

Ce phénomène, décrit avec précision plus tard, qui pourrait être nommé le « basculement énonciatif » de la Parole, fait « pivoter le texte sur lui-même », l'invite à basculer en direction d'une « reconfiguration énonciative » qui conduit à voir sa forme quasiment en direct. Les figures en sont lues alors tout aussi directement du côté de l'énonciation. Le lecteur comprendra à mesure, sur des exemples, ce que ces remarques étranges signifient. Dans l'exemple pris ici, cela pourrait conduire à comprendre qu'il n'est pas de jugement possible s'il ne s'opère sous le nom, qui est avant tout un nom de miséricorde et non pas de

35 Voir de cet auteur *Si près tout autre*, Grasset, Paris, 2018, notamment le chapitre IV.

condamnation et qui invite chacun à se « juger », c'est-à-dire à se regarder ou s'évaluer soi-même avec miséricorde plutôt que de juger les autres avec sévérité ou de se sentir jugé soi-même de la même façon. L'ensemble du texte de Mt 24-25 pourrait ainsi constituer la toile de fond d'un méta-jugement, évaluation portée sur toute instance humaine de jugement, un jugement s'effectuant dans l'instant même de la lecture et permettant au lecteur d'évaluer pour lui-même s'il se trouve lisant « sur le nom » ou non.

Ce type de retournement conduit souvent à de belles surprises figuratives et d'importantes découvertes sur le « faire sens » du texte. En sont attendues de nouvelles clés de lecture pour aborder autrement cet ensemble impressionnant que constituent ces chapitres 24 et 25 de Matthieu. À longue échéance et à force de patience, grâce à ce travail méticuleux autour des focales, un regard nouveau sera porté sur ces textes et en montrera l'actualité brûlante, susceptible d'éclairer de multiples situations humaines comme les missions, les réalités professionnelles, ou les engagements sociaux de chacun, etc.

## 2. Le repérage précis des focales

### *Pratique du séquençage*

L'ensemble textuel qui va être parcouru, complexe à souhait, nécessitera, comme il vient d'être dit, une lecture à la fois systématique et méthodique ; le concept de « focale » apportera pour cela une aide précieuse. Il permettra au lecteur de s'y retrouver en guidant sa lecture et en organisant les différentes scènes figuratives progressivement délimitées : il faut reconnaître que celles-ci, particulièrement foisonnantes et diverses, risquent de l'égarer rapidement s'il a omis d'emporter avec lui plans et boussole. Autrement dit, suffisamment d'huile pour sa lampe<sup>36</sup> (cf Mt 25,1-13). Ce même concept de « focale » fonctionne également comme un formidable révélateur des multiples « éléments de sens » qui alimentent la lecture et produisent, pour le lecteur, les « effets de sens » évoqués plus haut. Grâce à quoi la lecture sémiotique ne peut être réduite à une approche purement technique des textes : ceux-ci se goûtent d'abord comme du bon pain et irriguent avec bonheur toutes les dimensions de la vie humaine. Des synthèses régulières ainsi que des allers-retours entre les différentes focales, et notamment en direction des plus globales d'entre elles, alterneront avec des observations plus méthodiques, afin d'allier rigueur et saveur, démonstration et dégustation, expertise et gourmandise.

Plus concrètement, les différentes scènes figuratives que la lecture discernera seront repérées par leur niveau de focale, et ce niveau de focale lui-même sera identifié par la lettre « f » suivie d'un nombre qui déterminera le degré de globalité ou de détail de la lecture. Pour ce qui est de la lettre « f », elle sera écrite en minuscule pour désigner l'échelle des textes dont la taille est de l'ordre des ensembles signifiants limités (comme le sont les paraboles, par exemple) qui sont lus le plus souvent. Ainsi, par exemple, la « parabole des talents », en Mt 25,14-30, ou celle des « dix jeunes filles » que nous avons évoquée juste au-dessus, en Mt 25,1-13, sont-elles ordinairement lues pour elles-mêmes, de façon autonome, sans être d'abord ou immédiatement reliées à d'autres passages. Le degré de globalité le plus élevé qui les concerne recouvre alors chaque texte en soi-même pris dans sa cohérence interne bien délimitée, sans aller au-delà. Ils constituent ce que l'exégèse classique nomme justement, pour cela, des « péri-copes »<sup>37</sup>. À ce niveau de globalité, on écrira « f0 » pour en désigner la focale complètement dézoomée, si l'on peut dire, c'est-à-dire à l'échelle globale de telle ou telle d'entre elles. Puis les focales « f1 », « f2 » etc. désigneront les niveaux de séquençage successifs qui seront progressivement dégagés.

Mais il est possible d'envisager des échelles de lecture plus larges, qui s'ouvrent au-delà des péri-copes et réunissent parfois plusieurs d'entre elles dans des ensembles signifiants plus vastes<sup>38</sup>. La lettre « F » deviendra alors majuscule pour signifier que la lecture se situera à une échelle supérieure à celle des péri-copes. L'expression « F0 » désignera l'ensemble du texte parcouru, dans le cas présent l'intégralité de Mt 24-25. Comme pour les focales à l'échelle des péri-copes, « F1 » désignera alors le premier niveau de division, « F2 » le deuxième et ainsi de suite.

Ainsi, dans un premier temps de lecture, l'ensemble des deux chapitres 24-25 sera considéré comme un texte global, avec sa cohérence propre, envisagé donc à une focale F0, et dont la lecture constitue le corps du présent projet. C'est cet ensemble, inhabituellement vaste lorsqu'il s'agit de mener une lecture minutieuse, qui sera progressivement déplié en différentes focales de rang « F » puis de rang « f ». Dans cette approche, les

36 Le clin d'œil proposé ici en direction de la parabole des dix jeunes filles trouvera toute sa clarté lorsque cette parabole sera abordée en détail.

37 Terme dont l'étymologie exprime précisément le soin apporté à convenablement « découper », circonscrire un espace textuel faisant sens par soi-même.

38 C'est ce qu'ont fait, de façon assez informelle, des auteurs comme Jean Delorme en lisant l'intégralité de l'Évangile selon Marc, ou encore Jean Calloud et François Genuyt en lisant par exemple l'Évangile selon Matthieu, travail auquel nous nous référerons au cours de notre propre recherche. Anne Pénicaut a été la première à systématiser ce qui était ainsi intuitivement pressenti ; elle a inauguré cette rigueur méthodologique dans la délimitation des focales, à l'échelle d'un livre biblique, dans ses lectures des livres de Jonas et de Ruth notamment, mais sans aller jusqu'à identifier l'intégralité de toutes les focales présentes.

textes habituellement lus en tant que tels, autrement dit telle ou telle péricope, seront vus comme des scènes délimitées, le plus souvent, à l'échelle de focale F4, F5 ou F6. Ces textes seront repris ensuite pour eux-mêmes, en plaçant le curseur, cette fois, au niveau d'une focale f0 et en en dépliant l'étude de façon classique. En parvenant à faire dialoguer ainsi les niveaux macro et les niveaux micro, l'échelle globale et l'échelle locale des textes, de belles découvertes apparaîtront. En particulier, de ces textes ordinairement lus de façon indépendante émergera une profonde et surprenante cohérence, une capacité à se renvoyer la balle mutuellement, dans un « faire sens » souterrain apte à réjouir le cœur de bien des lecteurs : ainsi la lecture de Mt 24-25 deviendra-t-elle un peu plus « buvable » voire carrément savoureuse.

### 3. L'avantage d'une approche qui tient compte de la globalité

#### *La profondeur des fractales*

Par la prise en compte de cette dimension plus globale des textes, en alternance avec leur dimension plus locale, la lecture d'une péricope de taille plus habituelle comme la parabole des talents, ou comme celle dite du « jugement dernier », prendra un relief nouveau et offrira des richesses de signification inédites. Cela sera montré à mesure. Surtout, une telle approche aidera à mieux saisir à quel point ces textes sont d'une profondeur insondable et mettent en lumière les réalités les plus fondamentales de la vie humaine. Ils le font cependant avec une concision telle et une telle économie de moyens qu'ils mettent les lecteurs en demeure de faire un travail intérieur de grande ampleur, souvent onéreux et particulièrement décapant. C'est d'ailleurs probablement cette concision d'écriture extrême qui les rend, aux yeux de ceux qu'un tel travail intérieur rebute, « carrément imbuables », comme exprimé dans le chapitre introductif. En cela, ces textes se révèlent être infiniment plus que des documents du passé : ils se font les compagnons de route de chaque lecteur comme de l'humanité entière. Relais puissants de la Parole, ils accompagnent la lente ouverture de leurs yeux sur ces réalités plus fondamentales de l'existence de façon à ce que soit « proclamé cet évangile du royaume dans le monde entier en témoignage pour toutes les nations » (Mt 24,14).

Le présent parcours articulera donc *et* des éléments de lecture observés dans la plus grande largeur de Mt 24-25 *et* d'autres tirés des focales les plus fines, c'est-à-dire des scènes figuratives les plus minimales. C'est dire la « vastitude » du projet et son côté inédit. Pour parvenir à mettre au jour une telle architecture tri-dimensionnelle, il sera procédé, de façon systématique dans le cours de la lecture, à une exploration des différentes focales et des « effets de sens » qu'elles mettront chacune en lumière. En découlera, certes, un aspect plutôt « maniaque » dans la lecture, risquant de rendre celle-ci redondante et fastidieuse. Cependant, une telle systématique sera le gage d'une analyse suffisamment solide et les multiples échos en forme de fractale<sup>39</sup> entre les différents niveaux de lecture en accréditeront la justesse. Le repérage des focales, effectué au cours de la lecture en groupe – le groupe évoqué dans le précédent chapitre –, demeurera bien sûr toujours sujet à questionnement et révision, cela fait partie du jeu. L'objectif consistera, finalement, moins à avancer dans la théorie sémiotique et encore moins à parvenir à un résultat parfait que, surtout, à ouvrir de nouvelles perspectives de lecture à Mt 24-25, en montrant la puissance interprétative pour les multiples situations incroyablement complexes et déroutantes que notre humanité est amenée à vivre.

Précisément, une des découvertes fondamentales que cette lecture systématique apportera touchera cette complexité fascinante du texte permettant de le comparer avec justesse à la complexité inimaginable de l'existence humaine. Avec un étonnement constamment renouvelé sera remarqué, dans le fil de la lecture, à quel point celle-ci offre au lecteur un mélange explosif de complexité infinité et de simplicité confinant à l'épure. Voilà pourquoi le terme de « fractale » a été employé à l'instant, comme le plus apte à rendre compte à la fois d'un foisonnement organisé et d'une organisation foisonnante, d'une simplicité multiple qui échappe toujours et d'une multiplicité pourtant simple qui n'égare ni ne disperse pas. L'impression d'une redondance qui, cependant, n'est jamais répétition provient précisément de cette dimension fractale. Parvenir à faire toucher du doigt cette « fractalité » du texte représenterait ainsi un des multiples défis du présent projet.

---

39 L'article « Fractale » dans l'encyclopédie ouverte Wikipédia donne une première idée de ce que recouvre cette notion : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Fractale>.

## 4. Reconfiguration énonciative

### *Rapide point théorique autour de l'intransitivité*

#### ***En vue d'une lecture savoureuse***

Dans un paragraphe un peu plus haut, lorsqu'ont été tricotées les notions de ressemblance et de connivence, de différence et d'écart, il a été question de « reconfiguration énonciative ». Celle-ci consiste, comme cela a commencé à être dit, en un basculement, un renversement de l'ordre des choses, dans le point de vue d'un lecteur, lequel voit son monde de représentations entièrement déconstruit et reconfiguré autrement<sup>40</sup>. Une telle expérience de basculement provient de l'altérité que comporte l'idée d'« écart » et se goûte dans tous les grands textes de la littérature universelle. De là provient précisément la raison pour laquelle des lecteurs passent leur vie à lire encore et toujours, et plus spécialement à lire la Bible, et plus spécialement encore à lire en sémiotique. Avec, par-dessus tout, une mention particulière lorsqu'il s'agit de lire *en groupe*. Si une telle expérience se recherche sans cesse, se poursuit voire se pourchasse, se reproduit et se renouvelle continuellement, c'est qu'elle a probablement maille à partir avec ces « réalités les plus fondamentales de la vie humaine », ou encore ces « choses cachées depuis la fondation du monde », annoncées par « le prophète », et dont Jésus accomplit la « proclamation » par son langage en paraboles, selon Mt 13,35. Quel humain ne serait pas attiré par la perspective d'une telle compréhension de soi-même, surtout si elle s'opère sous le « nom » d'un Autre ?

Pour un certain nombre de focales, et donc de chapitres de cette étude, un temps sera consacré à mettre en lumière cette aptitude du texte à provoquer une « reconfiguration énonciative » pour ses lecteurs. De là proviendra également que la présente lecture de Mt 24-25 ne sera pas seulement « experte » mais « gourmande », comme suggéré plus haut. C'est pourquoi le présent projet ne se limitera pas à une analyse de texte. Il s'appuiera en effet sur l'intime conviction qui semble avoir animé et animer encore tous les chercheurs du CADIR, tous les animateurs et participants des groupes de lecture qui lisent en sémiotique (et en particulier tous ceux du réseau *Bible et Lecture*) : les textes bibliques qu'ils lisent et que tant d'autres lisent également ne sont pas faits pour rester captifs d'un cercle d'initiés. Ils visent, bien au contraire, à irriguer largement et à éclairer l'intégralité de la vie humaine et l'ensemble des humains que cette Parole peut interpeller d'une manière ou d'une autre.

#### ***Intransitivité et existence humaine***

Un principe, celui d'intransitivité<sup>41</sup>, étroitement lié à la capacité de « basculement » du texte dont il vient d'être question, permet de construire cette passerelle entre ce qui sera lu et ce qui sera relu sur le terrain de différentes pratiques relationnelles, sociales, et sur différents champs plus théoriques. Grâce à ce principe, des « structures »<sup>42</sup>, telles que celles que les textes déploient, présentent la particularité de pouvoir se reconnaître

---

40 La notion de « conversion », chère à la tradition chrétienne, mais qu'un auteur comme François Jullien a tendance à fortement critiquer, trouve pourtant dans une telle expérience sa racine : rien de magique, donc, dans cette expérience à caractère universel et anthropologique. La Partie II de la présente recherche, et notamment les chapitres 10 et 11, mettront en lumière ce phénomène et en montreront toute la valeur et la portée anthropologiques.

41 Concept repris au sémioticien suisse Jacques Geninasca. Selon ce principe, un texte qui comporte une dimension intransitive (comme c'est le cas pour tous les grands textes de la littérature universelle) présente la particularité de figurer sa propre énonciation. Exprimé ainsi, le principe paraît obscur aux non initiés, mais il s'éclairera à mesure. Notre apport propre a consisté à reconnaître dans les structures énonciatives propres aux textes les plus intransitifs les « structures fondamentales de la vie humaine » et, ainsi, de les déployer dans diverses procédures de relecture. Les notions d'intransitivité et de transitivité des textes sont développées notamment dans « Transitivité et intransitivité dans la parole littéraire », publié dans la revue *Langage et société*, numéro 70, 1994. Un ouvrage reprend et approfondit ces notions : *La parole littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

42 Qui se révèlent être essentiellement des structures énonciatives, justement. En cela même des passerelles pourront être bâties en

dans de multiples situations de la vie et dans différents champs de pensée. Et réciproquement, d'ailleurs, ces différents lieux de l'existence humaine, ainsi abordés, ont la propriété d'apporter en retour un éclairage puissant sur la Parole. Ce principe d'intransitivité se révèle ainsi suffisamment porteur pour servir d'opérateur de lecture à double sens et, partant, de relecture de diverses situations de la vie. Il a été montré <sup>43</sup> combien ce principe pouvait fonctionner grâce à la force affective avec laquelle la forme du texte peut produire un impact chez un lecteur et le conduire à des décisions profondes. La lecture prendra donc régulièrement le temps de proposer des passerelles et de tels éclairages à double sens. L'objectif ne sera pas de constituer un traité à propos de tel ou tel sujet qui s'en trouvera éclairé, mais bien plus modestement de montrer comment cette opération peut être réalisée et comment elle est ainsi susceptible d'alimenter les échanges qui se vivent au sein des groupes de « relecture de vie » ou d'« analyse de pratiques » qui se fondent sur la Parole. Grâce à un tel ressort, la Parole s'incarne, depuis la nuit des temps, dans des sujets humains capables de prendre des décisions qui changent et bonifient le monde.

À partir de là, le travail du sémioticien voudrait se faire militant, non au sens revendicatif du terme, mais dans un sens plus ouvertement « défensif », comme lorsque l'on parle de « défendre une cause ». Cette « cause » est celle de l'humain vu comme intrinsèquement appelé à entrer dans un « vivre-ensemble » dont ne nous cessons de voir pourtant les pièges, les détours voire les détournements, les dérives, les blessures et, dans bien des cas, l'attaque et la destruction en règle. Il s'agirait aussi, comme le langage commun l'exprime, de « défendre une idée », de venir au secours d'une certaine lecture et donc d'une certaine conception de la Bible, dont nous pensons qu'elle est la source, ou du moins une « ressource » essentielle, pour parler comme François Jullien, de la vie humaine. Et donc, pour nous, une ressource indispensable pour soutenir toutes les initiatives et opportunités en vue de la construction d'un « vivre-et-agir-ensemble ». Qu'elle soit lue par des croyants ou des athées<sup>44</sup>, qu'elle suscite une adhésion à Jésus ainsi qu'à l'Église qui revendique être née de lui, ou qu'elle n'en suscite aucune, ne change rien à l'affaire. Selon le point de vue « militant » qui sera « défendu » ici, ces catégories de croyance ou d'incroyance religieuse, d'adhésion ou non, ne seront pas d'un très grand secours. Seul sera considéré comme pertinent ce que la Parole, entendue à partir de ces textes, peut apporter en vue de construire une « maison commune » dans laquelle chacun, quel qu'il soit, trouve sa place.

---

direction de l'ouvrage de Jean-Marie Donegani évoqué au premier chapitre, et spécialement dans ses réflexions autour de l'anthropologie de la parole développée par Jacques Lacan.

- 43 C'était un des aspects de notre thèse dont le titre était *La Parole et ses chemins*. La lecture de certains textes de l'Évangile et celle de certains passages de François de Sales a montré le rapport étroit qui pouvait exister entre « forme du texte » (les « structures énonciatives » des textes intransitifs), d'une part, et mise en œuvre de puissants mouvements affectifs chez les lecteurs de sorte qu'ils peuvent en être conduits à prendre des décisions importantes pour leur propre vie, d'autre part. C'est à partir de la lecture des textes à ce niveau de profondeur que la Parole de Dieu s'incarne et crée le monde.
- 44 C'est ainsi que François Jullien se positionne en tant que lecteur de l'Évangile selon Jean. Il faut ajouter qu'il arrive régulièrement que des athées se joignent à des groupes de lecture sémiotique de la Bible pour le plus grand bénéfice de tous et sans que cela ne les fasse pour autant changer de position. Et cela est très bien ainsi !

## 5. Retour sur la sémiotique

### *Travaux pratiques*

#### ***La sémiotique comme travail intérieur du lecteur***

À partir de cette position militante, le premier objet du présent travail consistera à revisiter la sémiotique à partir de la lecture de Mt 24-25. Il ne s'agira pas de revisiter les élaborations théoriques fines, patiemment bâties par tous nos prédécesseurs, et sur lesquelles le présent travail s'appuiera. L'objectif consistera plutôt à observer leur fonctionnement dans la pratique concrète de la lecture, étudier la manière dont elles impactent son déroulement, ou encore reconnaître ce en quoi elles peuvent être vues comme de véritables postures spirituelles adoptées par le lecteur. Par exemple, lorsqu'il était question de « reconfiguration énonciative » dans le paragraphe précédent, cela signifiait, d'une part, observer la façon dont les figures construisent la possibilité d'une anamorphose<sup>45</sup>, d'autre part, étudier la manière dont cette anamorphose impacte le déroulement d'une lecture en groupe, ou encore, pour une troisième part, reconnaître comment cette anamorphose joue *pour un lecteur* et révèle à celui-ci certains aspects de ce qu'il est en tant que lecteur.

La sémiotique sera alors davantage considérée comme une « méthodologie du travail intérieur du lecteur », une pédagogie de la découverte, par le lecteur, de ses propres structures de lecteur. Pour le dire encore autrement, c'est également à une anamorphose de lui-même que le lecteur est convié à participer, en écho avec l'anamorphose du texte à ses yeux. Réside là une des grandes forces de la sémiotique énonciative, fruit de la recherche du CADIR jusqu'à Anne Pénicaud : elle possède la double particularité d'être à la fois une méthodologie de lecture du *texte* et une méthodologie de lecture du *lecteur* qui se risque à lire le texte. C'est plutôt ce second versant que le présent projet aimerait développer, en s'intéressant non seulement au lecteur qui en fait l'expérience mais également à la sémiotique qui le permet. Sans oublier, plus loin, le groupe qui en est la matrice.

Si le principe d'intransitivité évoqué ci-dessus permet de revisiter l'*acte de lecture* en lui-même à partir du texte, cela revient à dire que le texte donne lui-même à son lecteur la pédagogie nécessaire pour le lire. Exprimée ainsi, une telle affirmation représente bien une signification possible, bien que non exclusive ni radicale, de cette maxime humoristique voire ironique devenue si fameuse parmi les sémioticiens : « Hors du texte, point de salut ». En cela, la présente recherche souhaiterait souligner à quel point la sémiotique est un « art de lire » bien plus qu'une technique et même, au-delà, un « art de vivre ».

#### ***La sémiotique comme art spirituel pour embellir le monde***

Or, en tant qu'art de vivre, la sémiotique propose et encourage un certain regard sur le monde. Pas n'importe quel monde, cependant, ni n'importe quoi dans le monde. Il s'agit principalement du monde de « tout ce qui fait sens » ou, plutôt, du monde vu sous l'angle de « ce qui fait sens » pour des humains. La conviction sous-jacente est que le monde dans sa totalité – en tant qu'il est habité par des humains qui le contemplent, qui y vivent, qui se rencontrent et qui *parlent* entre eux –, peut faire l'objet d'une lecture sémiotique, selon la même approche que celle de la lecture sémiotique des textes. En avançant sur ce terrain, l'objectif un peu fou qui serait visé consisterait à déployer cette forme de regard sur le monde de telle sorte que le monde lui-même puisse en être changé et transformé, non pas par la toute-puissance magique et démiurgique d'une maîtrise discrétionnaire (et technologique), mais *par* le regard et *dans* le regard du lecteur qui saurait y lire la vie en germes plus sûrement que les mouvements et événements plus superficiels de destructivité qui tapissent les unes des journaux à grand tirage. En cela se dessinerait une sorte de chemin spirituel pour notre temps, capable de dialoguer avec d'autres formes de spiritualité et de les aider à se rencontrer.

---

<sup>45</sup> On appelle anamorphose, pour faire très rapide, certaines images dont la signification varie avec l'angle sous lequel on les regarde. Pour s'en faire une idée, l'on pourra rechercher sur Internet le fameux tableau de Holbein *Les Ambassadeurs* ou, beaucoup plus récemment, les œuvres de Julian Beeves.

## 6. Éducation et éducation à la citoyenneté

### *Transposition militante*

#### ***Un merveilleux instrument pour lire le monde***

Sera donc défendue la conviction selon laquelle la sémiotique représente un « art de vivre » qui peut être étendu en direction d'un regard porté sur le monde sur le même modèle qu'un regard porté sur les textes. À partir de cette conviction, le présent travail proposera également d'ouvrir une porte en direction d'une réalité humaine et d'une pratique professionnelle concrètes, afin de tester cette transposition du texte au monde. À première vue, aborder les rivages d'une pratique relationnelle active devrait faire sortir du strict cadre d'une étude sémiotique et de celui d'une revue qui traite de *Bible* et de *Sémiotique*. À nos yeux, le principe même d'intransitivité autorise pourtant ce qui pourrait paraître comme une sortie de route. Une véritable hypothèse de recherche soutient cet audacieux pas en avant : la sémiotique étant une véritable *posture* d'observation du monde des humains, l'on considère ce monde *habité* et *lisible* comme cet ensemble signifiant qui le distingue de la simple collection de choses que représente le monde matériel considéré hyper-objectivement. Dès lors, l'on considère le monde et chacun des sujets humains qui le constituent comme des textes à part entière et l'on se trouve en droit de proposer une « étude » de la manière dont tout texte autre qu'un texte écrit « fait sens » lui aussi, éventuellement en lien avec celui-ci. Dans cette perspective, la sémiotique est également une *méthodologie* d'observation du monde dont il est (plus ou moins) facile de transposer les procédés de lecture.

En cela, ce travail présentera déjà une certaine originalité, surtout en proposant de le faire de façon assez systématique. Mais ce n'est pas encore tout à fait suffisant pour prétendre à une parution dans le cadre d'une revue comme *Sémiotique et Bible*. Un seuil de plus doit être franchi et le voici : il ne s'agira en effet pas de rédiger un « traité » de tel domaine spécifique de la réalité humaine<sup>46</sup> que la présente recherche prétendrait (à tort) éclairer. Il s'agira surtout de proposer des clés de lecture à partir des structures mêmes proposées par la lecture de la Bible. Autrement dit, parvenir à reconnaître, active au sein même de la réalité concrète du monde, la Parole telle qu'entendue par la lecture sémiotique à travers les textes bibliques. Des vignettes régulières seront ainsi proposées, constituant à la longue un corpus substantiel de propositions. Celles-ci ne seront néanmoins pas organisées à la manière d'un traité, comme il a été dit plus haut. En cela, une position épistémologique sera adoptée, qui pourrait être formulée ainsi auprès de chaque lecteur de la Bible : « Il n'existe nulle part de savoir définitif et complet en quelque matière que ce soit ; tu peux t'approprier celui qui existe déjà, mais tu peux aussi bien le construire par toi-même en te mettant à l'écoute de la Parole ».

#### ***Le terrain de l'éducation à la citoyenneté***

Sera ici choisi, parmi de multiples autres terrains pratiques possibles, le terrain éducatif et citoyen pour opérer cette forme de connexion : plus précisément celui de l'éducation citoyenne<sup>47</sup>. Ce travail éducatif se veut d'ailleurs également « spirituel », dans des conditions bien délimitées. En effet, dans l'acception retenue de ce terme, « spirituel » ne signifie pas nécessairement « religieux » même si, pour certains c'est le cas, par

46 Au moment de soutenir notre thèse, nous nous étions heurtés à une difficulté de cette nature. Une personne, qui avait été sollicitée pour lire notre manuscrit, avait exprimé ses réserves sur le fait que notre travail ne constituait pas vraiment une recherche sur l'accompagnement spirituel, qui en constituait néanmoins la porte d'entrée. Or l'objectif n'était précisément pas celui-là, mais de se doter d'un outil, l'intransitivité, qui permettait d'envisager quasiment « en direct » des postures d'accompagnement à partir de la lecture de la Parole de Dieu et de la possibilité de les transposer vers une réalité relationnelle par un travail de transposition.

47 Il s'agit d'un projet dans lequel le rédacteur de ces lignes est engagé depuis plusieurs années, avec toute une équipe de personnels et d'animateurs passionnés, dans un centre d'accueil en Belgique lié au réseau de la famille de Don Bosco. Aux côtés d'une association plus ancienne qui accompagne des séjours selon une dimension spirituelle directement confessionnelle, une autre association s'est fortement développée, ces dernières années, soutenue par le gouvernement de Wallonie-Bruxelles, qui propose des « Séjours Citoyens » dans lesquels est davantage proposée une « spiritualité de l'inter-convictionnel », en vue de préparer les citoyens dont le monde a besoin.

exemple dans le cadre d'une démarche explicite au sein de la tradition chrétienne. « Spirituel » renverra plutôt, dans la présente réflexion, à la manière dont la Parole parvient à se déployer dans la vie humaine, quelles que soient les appartenances et les adhésions de ceux qui veulent bien l'écouter<sup>48</sup>. Les différentes passerelles permises à mesure de l'avancée de la présente recherche le montreront progressivement.

De ce point de vue-là, ces pages voudraient prendre fait et cause (encore une « cause » qui sera « défendue », faisant ainsi un discret clin d'œil à Françoise Dolto) pour tous les adolescents qui sont rencontrés dans le cadre de l'éducation citoyenne évoquée à l'instant. L'expérience accumulée depuis plusieurs années, jour après jour, incite à proposer l'idée, à première vue curieuse, selon laquelle l'enfance et l'adolescence représentent une véritable charnière sémiotique dans la vie d'un sujet, une « blessure sémiotique » aussi bien, ou encore le moment où le rapport à la Vie entretenu par chacun est le plus proche de la *posture* sémiotique. Il semble qu'abordées ainsi, l'enfance et l'adolescence peuvent éclairer de nouvelles lumières le travail éducatif.

---

48 Dans son ouvrage *Aux origines religieuses de la psychanalyse* (Seuil, Paris, 2025), Jean-Marie Donegani évoque le travail de Michel Foucault en ces termes : « C'est avec le cours au Collège de France de 1981-1982, *L'Herméneutique du sujet*, que Foucault, pour la première fois, affirme la place de la spiritualité en face de la philosophie, dans le souci de « faire la vérité », qu'il distingue de l'« accéder à la vérité ». « Je crois qu'on pourrait appeler "spiritualité" la recherche, la pratique, l'expérience par lesquelles le sujet opère sur lui-même les transformations nécessaires pour avoir accès à la vérité », écrit Foucault, qui précise ainsi le dernier terme : « La vérité, c'est ce qui illumine le sujet, la vérité c'est ce qui lui donne la béatitude, la vérité c'est ce qui lui donne la tranquillité de l'âme. » Autrement dit, la vérité est atteinte non pas d'abord, ni seulement par un « acte de connaissance », mais par « une certaine transformation du sujet ». » Le lecteur ne se sent-il justement pas *transformé* par la Parole ?

## 7. Vers l'accompagnement des groupes comme éducation à la citoyenneté

### *Élargissement*

Travailler ainsi à l'éducation des jeunes, dans l'idée de les faire entrer dans le monde de la parole et de la Parole, revient, selon le rêve poursuivi ici, à préparer les « Citoyens, Responsables, Actifs, Critiques et Solidaires » de demain<sup>49</sup>. Se laisse entr'apercevoir comment un fil, certes ténu et difficile à discerner et à imaginer pour qui ne serait jamais entré dans le monde de la sémiotique, peut être tiré entre lecture sémiotique et construction d'un « vivre-et-agir-ensemble ». Ce fil semblera à des sémioticiens, habitués à lire la Bible en groupe, d'autant plus consistant, réel et solide qu'eux-mêmes, rompus à l'écoute et à la mise en lien de la parole de chacun, savent bien à quel point le « vivre-et-agir-ensemble » qui se tisse entre eux provient de la Parole, de la méthodologie et du groupe en tant que tissé par des liens d'écoute. Ces trois éléments<sup>50</sup>, placés au centre de leur communauté de lecture, maintient le groupe à l'abri de toute récupération ou de tout détournement.

L'expérience répétée de l'accompagnement des groupes de jeunes révèle<sup>51</sup> régulièrement les parentés qui existent entre cet accompagnement et celui des groupes de lecture. Tout se passe comme si le groupe, grâce à un « cadre de parole »<sup>52</sup> qui sécurise la prise de parole de chacun en son sein, constituait le texte qu'il fallait apprendre à lire sémiotiquement. Le cadre de parole qui sécurise le groupe est facilement homologable, quant à lui, à la méthodologie permettant de lui faire vivre des moments de lecture féconds et constructifs. Si lire sémiotiquement un texte peut être considéré comme un laboratoire vivant et très actif de construction de la citoyenneté entre les lecteurs, alors pourquoi n'en serait-il pas de même dans le cas de groupes conduits et accompagnés selon l'anthropologie de la parole propre qui se dégage de la lecture sémiotique de la Parole de Dieu ? Et comment cela même ne construirait-il pas de la citoyenneté bien au-delà des cercles de lecture ? Et comment cela n'inciterait-il pas à reconsidérer assez fondamentalement ce en quoi pourrait consister un travail éducatif ?

---

49 Selon une démarche lancée par la Fédération de Wallonie-Bruxelles, en Belgique, cette dénomination « C.R.A.C.S. » est incluse dans le cahier des charges des mouvements de jeunesse et Centres d'Accueil subsidiés (ou subventionnés, comme on dit en France) par l'État. Elle contient en elle-même toute une charte et une vision éducative riche de multiples possibilités qui prennent, pour nous, beaucoup de sens en lien avec le présent projet de recherche.

50 Ceux qui l'ont entendu en parler reconnaîtront immédiatement ici les « trois confiances », formalisées par Anne Fortin : dans le texte, dans la méthode, dans le groupe. Nous ne savons pas déterminer la genèse précise de cette formalisation, qu'elle a souvent communiquée de façon orale, mais elle est étroitement liée aux trois confiances qui, pour elle, structurent la relation de foi : la confiance en Dieu, la confiance dans la parole évangélique et la confiance dans la communauté ecclésiale. Lire par exemple « Parler de Dieu et du Christ, un défi ecclésial pour la dogmatique », 2004, dans la revue "Laval théologique et philosophique", volume 60, numéro 1.

51 Le rédacteur de ces lignes, comme déjà indiqué, fera régulièrement référence aux activités d'éducation à la citoyenneté menées dans le cadre du Centre de Rencontres et d'Hébergement du Domaine de Farnières, en Belgique. Elles sont un lieu d'observation et de recherche passionnant pour tisser des liens avec la lecture sémiotique en groupe, avec pour socle commun le fonctionnement de la Parole dans la parole partagée par chacun.

52 C'est le terme que nous utilisons souvent pour désigner un certain mode de fonctionnement de la parole en groupe et ses effets. Elle sera employée temporairement en attendant de trouver mieux.

## 8. Pour une anthropologie de la Parole

*Vers le cœur de la présente recherche*

Car, au final, une véritable « anthropologie de la parole et de la Parole » se dégage de toutes ces expériences croisées et c'est elle qui pourrait soutenir le jeu constant et militant de transposition du texte à la vie, que cette lecture va stimuler. Cette anthropologie s'appuie, bien sûr, sur les textes bibliques eux-mêmes. S'il est vrai, comme le propose l'évangéliste Jean de façon incroyablement audacieuse, qu'« Au commencement était la Parole », alors tout ce qui est humain ne peut qu'être également marqué par la Parole et, en cela, faire entrer dans un monde de signification. De l'autre côté de la palette, force est de constater que, dans le cadre des activités et séjours citoyens qui se vivent avec les jeunes, la qualité de ce qui se construit est fortement liée à la qualité de la parole échangée avec eux.

De fait, le chemin qu'ils accomplissent ne tient pas seulement ni même principalement à telle ou telle activité qui leur aurait beaucoup plu, mais à la manière dont les animateurs eux-mêmes parviennent ou non à se positionner de façon juste et adaptée dans la parole qu'ils délivrent aux jeunes. Par « parole », on entend spontanément le contenu de ce qui est dit explicitement aux jeunes ou de ce que ceux-ci s'échangent entre eux. Cependant, bien plus profondément, véhiculé et révélé par ce même « contenu », la vraie rencontre avec eux et entre eux se construit grâce à la « forme » de cette parole, c'est-à-dire l'énonciation qui la porte. Justement, cette énonciation peut être à son tour reliée à l'ensemble des mouvements affectifs qui s'expriment par les corps et qui révèlent les sujets chez qui elles émergent à la manière d'un langage<sup>53</sup>. Tel est précisément l'objectif des activités : faire émerger des émotions qui seront ensuite portées à la parole, parole écoutée à partir de son énonciation. Tel est le chemin des prises de décision. Et telles fonctionnent, fondamentalement, une grande partie de ce qu'on appelle les « retraites spirituelles »<sup>54</sup>, où chacun se met à l'écoute de ses mouvements affectifs profonds pour ensuite prendre les décisions vers lesquelles ceux-ci orientent.

En s'appuyant donc sur ces expériences d'accompagnement des groupes, il a semblé que prenait forme de façon plus concrète, active, toute une réflexion, déjà ancienne mais restée théorique et enfouie, autour de la manière dont la parole, inspirée par la Parole, peut contribuer à faire avancer tout type de groupes, d'équipes, de communautés humaines. Cela permettrait de rejoindre une large panoplie d'expériences et de recherches diverses, autour de ce qu'un sociologue comme Philippe Breton nomme lui aussi « anthropologie de la parole », mais dans un sens assez différent de celui envisagé ici<sup>55</sup>. Cela pourrait aussi bien rejoindre d'autres terrains de recherche et d'expérimentation, autour de ce qui est appelé dans d'autres milieux « permaculture humaine », « écologie intégrale », « gouvernance partagée », « intelligence collective » et tant d'autres expressions qui veulent exprimer le désir unanimement partagé d'instaurer une nouvelle manière de « vivre-et-agir-ensemble » entre les humains (même si toutes ne convergent pas entièrement sur la façon de procéder

---

53 Les mouvements affectifs dont il est question ici ne renvoient pas à la manière dont la psychologie contemporaine en parle. Cela nous emmènerait trop loin d'aborder ce domaine pourtant passionnant. Ils renvoient plutôt à une « sémiotique des affections » dont nous avons à peine amorcé l'élaboration à partir des écrits de François de Sales (voir en particulier le *Traité de l'Amour de Dieu*, Livre I, chapitres 3 et 5). Dans notre thèse, nous avons proposé d'établir un lien entre cette approche et ce que la sémiotique nomme la « forme » d'un texte. La présente recherche ne se donne pas pour objet de développer une sémiotique des affections et son rapport à la forme des textes, mais il pourra y être fait allusion de façon ponctuelle et avec des exemples précis.

54 Nous nous référons ici explicitement aux retraites selon les *Exercices* de Saint Ignace, dont Jean-Marie Donegani parle d'ailleurs dans l'ouvrage cité un peu plus haut, ainsi qu'aux « Retraites Salésiennes Accompagnées » qui se réfèrent, elles, aux *Méditations* de François de Sales, et dont la force rejoint celle des retraites ignaciennes. De façon très significative, les « Séjours Citoyens » dont il sera question dans ces pages sont souvent nommées « retraites scolaires » par les enseignants ou établissements.

55 Voir par exemple *Éloge de la parole*, 2003, aux Éditions La Découverte, notamment dans les pages introductives de son ouvrage. Pour l'auteur, la parole déborde largement la simple transmission d'informations : la connivence avec l'approche sémiotique autour de l'énonciation est stimulante. Néanmoins, Philippe Breton approche le phénomène de la parole principalement par le biais et la grille de lecture de la rhétorique, ce qui conduit à la différence d'approche que nous évoquons.

pour y parvenir)<sup>56</sup>. Cela permettrait enfin, comme évoqué dès le chapitre introductif, de dialoguer avec les penseurs de la fin de la religion ou, du moins, de la fin de la transcendance, en proposant une perspective qui à la fois prenne au sérieux leurs préoccupations et à la fois redonne toutes ses lettres de noblesse à une transcendance, dans la ligne des évangiles, qui soit vraiment une lumière pour l'humanité. Si parvenaient à s'opérer ces liens et à se construire ces lieux de dialogue possibles, alors la lecture sémiotique des textes bibliques apporterait une vraie contribution à l'effort commun pour accéder ensemble à une « autre vie » ou à cette « seconde vie » dont parle François Jullien<sup>57</sup>, « seconde vie » qui pourrait s'enrichir de cette dimension communautaire que l'approche de cet auteur n'a quasiment pas prise en compte.

---

56 Au-delà de toutes ces approches diverses, souvent teintées par les conceptions de telle ou telle école, de tel ou tel type d'expérience, et grâce à l'appui sur l'anthropologie de la Parole évoquée à l'instant, il nous semble qu'un concept comme celui de synodalité offre des ressources d'une richesse impressionnante. Les occasions ne manqueront pas d'y revenir.

57 François Jullien, *Une seconde vie. Commencer véritablement d'exister*, Grasset, Paris, 2017.

## 9. Vers une relecture théologique

### *Ouverture*

#### ***Contribuer au service de la théologie***

Une telle anthropologie de la parole et de la Parole apporterait, selon notre perspective, une contribution significative à la théologie contemporaine. L'idée ne serait pas de forger des concepts théologiques nouveaux, ou d'offrir des perspectives théoriques révolutionnaires. Beaucoup plus modestement, mais non moins audacieusement, d'une manière semblable à ce qui vient d'être dit pour la sémiotique, le projet consisterait plutôt à décrire comment la théologie peut se faire lieu de dialogue entre tous les humains. Or la théologie est encore trop souvent perçue comme ce discours suranné qui ne cherche qu'à consolider, défendre, sauvegarder à tout prix une idéologie dépassée, fût-elle chrétienne, et désormais indéfendable<sup>58</sup>. Il s'agirait plutôt de faire de la théologie un espace de réflexion sur les *conditions dans lesquelles* un dialogue honnête peut s'ouvrir entre tous les humains intéressés par la construction d'un vivre-ensemble. Elle pencherait davantage du côté d'une théologie de l'énonciation en ne se limitant pas à n'être qu'une théologie des énoncés<sup>59</sup> : une théologie de l'énonciation regarde de plus près les conditions d'énonciation de ces énoncés et cherche à dire comment ces conditions pourraient être favorables à la construction d'un vivre-ensemble ou non. Le tout, et ce serait le défi lancé ici, en restant bel et bien une théologie inspirée par la tradition chrétienne, enracinée dans la Parole de Dieu et dans la tradition de lecture qui déploie celle-ci au long des siècles.

#### ***Théologie et laïcité***

Il se trouve que le présent projet de recherche suppose, comme cela vient d'être expliqué, un intérêt spécial pour toutes les expériences qui relèvent de l'éducation citoyenne. Or cet intérêt, articulé à l'inflexion théologique telle qu'elle vient d'être énoncée, part du principe selon lequel la Parole mérite d'être entendue de tous. Évidemment, poser une réflexion théologique en appui d'une pratique citoyenne pose une énorme question, bien volontiers soulignée (non sans raison) par les défenseurs d'une laïcité pure et dure : de quel droit une tradition *religieuse*, vue comme la somme des croyances *personnelles* assumées par chacun de ses membres, s'arrogerait-elle la possibilité d'intervenir dans un débat *public* ?

Il convient de ne pas se dérober à cette question et des réponses possibles émergeront à mesure de l'avancée dans la lecture. L'on peut néanmoins déjà formuler trois éléments susceptibles de désamorcer un sérieux malentendu. Le premier répond à une critique sous-jacente légitimement exprimée. La préoccupation du théologien n'est en effet pas de déverser un contenu dogmatique qu'il faudrait coûte que coûte faire accepter de tous, c'est-à-dire par d'autres moyens que ce que l'intelligence humaine, dans toute sa richesse, est en mesure d'entendre et de s'appropriier librement. Elle consiste uniquement à faire découvrir à qui le veut bien, sans « obligation d'achat », des ressources qui paraissent vraiment pertinentes pour la pensée au service d'un vivre-ensemble. Ce n'est pas parce que ces ressources s'inspireraient de la lecture sémiotique des textes bibliques qu'elles auraient moins de valeur et d'intérêt que les autres.

Le deuxième élément vise plutôt la formulation du questionnement : la tradition chrétienne ne se voit pas comme la somme de croyances strictement personnelles, mais comme le partage collectivement assumé de croyances dont la valeur est évaluée à leurs fruits. Or ces fruits concernent précisément la qualité d'un vivre-

---

58 En tout cas, dans maints milieux qui ne sont pas du tout familiarisés avec cette discipline ni avec la réflexion que bien des chrétiens engagent à propos de leur propre foi. Cela ne signifie donc pas qu'elle ne soit que ce discours, tant sont nombreux les auteurs qui cherchent précisément à le dépasser.

59 Ainsi que nous l'avons proposé dans notre thèse *La Parole et ses chemins. L'application du paradigme sémiotique à l'accompagnement spirituel selon François de Sales*. Des extraits de cette thèse ont été publiés dans *Sémiotique et Bible*. De multiples points d'appui à ce point de vue, à notre grande surprise, ont été trouvés dans la lecture de l'ouvrage de Jean-Marie Donegani déjà cité.

ensemble et l'appel à le réaliser dès maintenant. Il serait juste égoïste de ne garder ces fruits qu'uniquement pour soi sous le prétexte de ne rien imposer aux autres. Mais proposer n'est pas imposer. Or les croyants étant des citoyens comme les autres (du moins en principe), il est parfaitement légitime qu'ils désirent apporter leur contribution, au nom de leur expérience propre, à la construction collective<sup>60</sup>.

### ***Questionner l'énonciation d'une certaine position laïque***

Enfin, troisième élément, et plus profondément encore, il est possible de remarquer qu'*une certaine manière* d'énoncer un problème peut biaiser la réponse qui lui est apportée. Au départ, que défend la laïcité ? Elle garantit un espace collectif où les croyances ou convictions religieuses, mais aussi philosophiques ou de toute autre nature, en se confrontant, ne produisent pas une violence sociale qui mettrait le vivre-ensemble en danger. Elle régule l'expression de ces systèmes de croyances ou de convictions de sorte qu'aucun ne s'impose par force et nuise à la liberté des citoyens. Or, pour faire caricatural, deux possibilités s'offrent à la laïcité pour réaliser une telle régulation : renvoyer croyances et convictions (surtout religieuses, tant celles-ci ont été les déclencheurs de violences extrêmes) à la sphère personnelle et exclure leur expression du champ public ; ou bien créer les conditions d'un dialogue fécond entre elles et constructif pour la société entière. Il faut reconnaître que la seconde option s'avère infiniment plus difficile à mettre en place et à maintenir, et l'on comprend que beaucoup soient tentés de se replier vers la première. La difficulté à instaurer un vrai dialogue social dans un pays comme la France et d'autres confirme tristement ce constat.

Précisément, la position théologique défendue ici s'engage résolument dans le sens de la seconde de ces deux options et estime pouvoir apporter une contribution honnête et utile. Au nom de quoi faudrait-il lui refuser d'offrir ses services ? Puisqu'il s'agit de créer les conditions d'un vivre-ensemble où tout le monde trouve sa place, ne convient-il pas *justement* d'associer dans un tel projet toutes les bonnes et honnêtes volontés ? En effet, si une certaine laïcité, au nom d'un ordre social à préserver, excluait telle ou telle composante de la société du fait de son affiliation religieuse, ne ferait-elle pas paradoxalement preuve de son incapacité à remplir son propre projet ? C'est ici que l'énonciation de la question posée au départ révèle un potentiel glissement : n'y a-t-il que la laïcité qui serait en mesure de garantir un tel ordre social ? Ce serait donner à la laïcité une position dominante que, justement, elle réfute chez les autres. Or la théologie ici prônée valorisera, explicitement, l'apport de tous, y compris celui des diverses laïcités qui composent *la* laïcité. Elle veillera à prendre en compte toutes les positions (ce qui ne signifie pas être forcément d'accord, mais estimer qu'elles sont dignes d'entrer dans un dialogue), s'assurera que toutes puissent s'exprimer et s'enrichir mutuellement plutôt que s'exclure, se rejeter mutuellement ou en décrétant diverses formes d'anathèmes. En cela, la réflexion théologique ici conduite semblera pouvoir trouver sa place dans la recherche commune des conditions dans lesquelles un « vivre-et-agir-ensemble » peut se développer<sup>61</sup>.

### ***Une pensée toujours en mouvement***

Pour finir cette introduction méthodologique, et pour bien insister une nouvelle fois sur ce point afin d'éviter autant de malentendus que possible, les « vignettes » ou les « touches » sémiotiques, éducatives, citoyennes, anthropologiques ou théologiques qui parsèmeront la présente recherche ne constitueront pas un traité systématique de tel sujet dans l'un de ces domaines. Le projet est tout autre : montrer comment la pensée humaine, lorsqu'elle est stimulée par l'écoute de la Parole, peut apprivoiser et découvrir jour après jour le monde de façon active, vivante, créative. Autrement dit, comment chacun peut construire le chemin de sa propre pensée à partir de la Parole. Un traité chercherait à partager (et cela serait légitimement sa vocation) un ensemble de données et vérités suffisamment assurées pour être professées, sur un sujet délimité et pointu. Dans le cadre du présent projet, la pensée restera plutôt perpétuellement en suspens et en quête d'un dépassement continu. Ainsi, un simple recueil de vignettes aimerait plus modestement stimuler les lecteurs à se lancer avec audace à construire leur propre pensée en articulation étroite avec ce qui, dans le monde, fait signe *de* et *vers* la Parole.

60 Dans ce sens, nous rejoignons volontiers des positions défendues par Adolphe Gesché, notamment dans son ouvrage *Dieu pour penser*, II. L'homme. Nous aurons l'occasion de le citer.

61 C'est autour de ce point, en son temps, que le dialogue critique avec l'ouvrage de Jean-Marie Donegani, déjà évoqué au chapitre précédent, s'instaurera.

Même si la place manquera pour en approfondir convenablement l'univers de pensée, des auteurs viendront néanmoins régulièrement en appui de celui qui se cherchera dans ces pages. Ils seront peu nombreux, parce qu'un sémioticien ne peut pas se contenter de quelques citations bien senties. Il a besoin d'entrer le plus en avant possible dans le *texte* de la pensée de l'autre. Mais ils accompagneront ce travail sur le long terme. Adolphe Gesché, François de Sales, François Jullien, Philippe Breton, Jean Calloud et François Genuyt, Jean-Marie Donegani, pour ne citer que ceux déjà évoqués, redonnés ici sous la forme d'une liste à la Prévert, seront régulièrement invités à discuter avec la pensée qui se construira à mesure.

Toutes ces bases ayant été posées, il est largement temps de plonger dans le tourbillon de la lecture. C'est ce qui sera fait dès le prochain chapitre *Une destinée qui à la fois se scelle et s'ouvre*.

# ***Chapitre 3***

**Une destinée qui à la fois se scelle et s'ouvre**

*Comment fuyez-vous loin du jugement de la Géhenne ? (Mt 23,33)*

|                                      |
|--------------------------------------|
| Focale 0<br>Regard global sur 24-25. |
|--------------------------------------|

## 0. Destin et destinée

### Introduction

Le chapitre 0 introductif suggérait aux lecteurs plus impatientes d'entrer de plain-pied dans la lecture de sauter les chapitres 1 et 2 et d'atterrir directement au chapitre 3 où s'amorce la lecture proprement dite. Bienvenue donc à ceux qui rejoignent ici l'aventure dans laquelle nous voici embarqués. Pour résumer les épisodes précédents, un groupe d'« irréductibles amoureux de la Parole », comme il y en a tant aux quatre coins de notre planète, s'est lancé le défi de lire Mt 24-25 pendant une semaine durant les vacances d'été. La barre a été placée très haut : ne pas se contenter de lire ce texte impressionnant en diagonale, mais s'inspirer d'une « lecture en focales » qui implique à la fois une observation du texte dans ses grandes largeurs et à la fois une minutieuse attention à chacune de ses scènes et sous-scènes figuratives, voire à chacune des multiples micro-scènes qui les composent. Autant reconnaître la dimension titanesque de l'entreprise. Le groupe s'est progressivement fait à l'idée que la lecture ne se limiterait pas à un seul été, mais s'étalerait sur plusieurs années.

Après une rapide introduction, les deux premiers chapitres d'une série qui s'annonce longue<sup>62</sup> ont proposé une sorte de « discours de la méthode ». Ils ont assigné à cette recherche l'objectif de poursuivre ce projet de grande ampleur et plutôt ambitieux : établir un dialogue<sup>63</sup> le plus étroit possible entre la lecture sémiotique de Mt 24-25 et diverses dimensions de l'existence humaine concrète. Le projet s'est même doté d'une dimension carrément militante et le rédacteur de ces lignes s'y est directement et personnellement engagé : il paraît inconcevable que la Parole de Dieu – et donc la sémiotique énonciative qui s'est donnée pour tâche de la lire –, n'éclaire pas et n'irrigue pas cette même existence humaine dans ses plus grandes profondeurs et jusqu'à ses fondements mêmes et sa vocation : celle d'un « vivre-et-agir-ensemble » renouvelé et apaisé. Le concept sémiotique d'intransitivité<sup>64</sup> constitue le levier de cette lecture multidirectionnelle. Grâce à lui, le fruit de la lecture pourra aisément porter un éclairage sur le monde humain concret, considéré lui-même comme un « texte », c'est-à-dire un espace rempli de signes ou de figures à lire et devenant source d'« événements signifiants »<sup>65</sup> pour tout quêteur de sens. Pour l'exprimer autrement, l'objectif consiste à tenter de répondre à cette question lancinante : comment la lecture de la Bible peut-elle changer le monde aujourd'hui ? Une telle question, effectivement militante, trouve pourtant toute sa place dans le cadre d'un site comme *Bible et Lecture* : et si ce difficile vivre-ensemble entre humains constituait en effet une des facettes du « corps promis » dont parlait naguère Jean Calloud<sup>66</sup> ?

---

62 Il est prévu que l'ensemble de la recherche soit publiée sur le site du Réseau Bible et Lecture : d'une part sous forme d'articles relativement courts, dans le cadre de *Sémiotique et Bible* ; d'autre part sous la forme du texte intégral de la présente recherche, à mesure de sa rédaction. Un ouvrage pourrait en être tiré un jour, publié lui-même éventuellement en plusieurs petits volumes. Les lecteurs de la revue en seraient informés le moment venu. Des podcasts pourraient compléter le tout.

63 On aura compris, à la lecture des deux précédents chapitres, combien créer et défendre des espaces de dialogue nous tient à cœur. Nous aurons l'occasion d'exprimer anthropologiquement et théologiquement l'idée que nous nous en faisons, soit lorsque nous discuterons avec la pensée de Jean-Marie Donegani, soit lorsque sera explorée la notion de synodalité.

64 Des références sont données note 41 au chapitre précédent. La poésie, les contes et les paraboles, bien des textes bibliques, religieux, philosophiques, de sagesse, comportent une importante dimension intransitive qui en fait, précisément, le plus souvent, la grande valeur. Avec certains groupes, il est arrivé que la lecture conduisent à appréhender certains textes bibliques sous un angle purement intransitif. L'expérience est en général très marquante. En s'appuyant sur cette découverte géniale du sémioticien suisse, il est possible d'imaginer combien les structures énonciatives, décelées dans les textes intransitifs, puissent se retrouver telles quelles dans de multiples situations de la vie concrète. Tout cela s'éclairera à mesure de sa mise en œuvre concrète dans la suite de la présente recherche.

65 C'est-à-dire, une opportunité infinie de « faire sens » pour des humains dont l'essence même consiste à être des lecteurs, c'est-à-dire des interprètes de l'innombrable multitude de signes que le monde ne cesse de leur renvoyer. Cette conception rejoint certaines approches philosophiques ou anthropologiques contemporaines qui seront évoquées le moment venu.

66 Nous avons nous-même « reçu » cette expression par la voie (et la voix) de la tradition du CADIR. Il faudrait toute une petite recherche historique, hors de notre portée, pour en déterminer la genèse. Deux repères précis, néanmoins, peuvent être donnés. 1.

Après avoir ainsi délimité les contours du projet, le présent chapitre plonge dans le « grand bleu » de la lecture de Mt 24-25, en commençant par un regard panoramique sur cet ensemble monumental. Déjà, à cette échelle, se perçoit un enjeu majeur du parcours de vie de Jésus, qui éclaire de façon significative une des dimensions essentielles de l'existence humaine, c'est-à-dire du parcours de vie de tous les humains : chacun est appelé à assumer une destinée, à condition d'envisager la notion de « destinée » comme ce qui ne peut ou ne doit surtout pas être figé dans le carcan d'un destin. Ou encore, pour reformuler cette proposition sous la forme d'une question : comment ce qui paraît « écrit à l'avance » peut-il se retourner en l'incroyable ouverture d'un « autre chose » inattendu ? L'ampleur de la question est à la mesure de l'ampleur du texte parcouru ainsi d'un seul regard. Ce chapitre, un des plus longs de toute la présente recherche, s'apprête à y répondre en posant rien de moins que l'impressionnante toile de fond sur laquelle le discours de Jésus se détachera avec une force d'autant plus grande.

---

Dans divers articles qu'il a publiés dans *Sémiotique et Bible*, Jean Calloud utilise l'expression du « corps qui vient » ou du « corps à venir ». On lira notamment à ce propos « Le quatrième évangile », dans *Sémiotique et Bible* n° 96, décembre 1999, p. 2-25. 2. Dans un article hommage à Jean Calloud, Jean-Loup Ducasse utilise, lui, effectivement, l'expression du « corps promis ». Voir « Ce que parler veut dire et accomplir », *Sémiotique et Bible* n° 184, avril 2022, p. 20-51.

# 1. Une brèche dans la fatalité

*Lecture large autour de 24-25. Observations*

## ***Un regard global porté sur un paysage***

À la focale F0, ce vaste paysage que constitue Mt 24-25 est donc regardé dans sa plus grande globalité. À la fois, il peut être considéré comme un ensemble signifiant en soi-même, autonome, dont il sera possible de discerner quelques grandes « dénivellations de sens ». Et à la fois, il peut aussi être replacé dans un contexte plus vaste encore, celui de l'enchaînement des chapitres de l'évangile de Matthieu. Selon ce second point de vue, il ne constituera alors qu'un élément parmi d'autres de même ampleur.

En somme, Mt 24-25 est à la fois un immense paysage que l'on peut saisir à partir de ses plus grandes courbes, et à la fois il ne représente qu'un paysage parmi les autres immenses paysages qui l'entourent. Une double opération s'avère donc nécessaire : d'une part, justifier sémiotiquement la délimitation stricte de ce long passage (c'est-à-dire expliquer pourquoi l'on peut considérer que ce paysage commence exactement en 24,1 et se termine exactement en 25,46) ; d'autre part, repérer ce qui se passe juste avant et juste après, de sorte de mieux comprendre encore les enjeux majeurs de cet ensemble hors normes à bien des égards. Ou, pour reprendre la métaphore des paysages, il s'agira de regarder comment ce paysage-ci est connecté aux autres paysages qui l'environnent, afin de comprendre ce qui le caractérise par rapport à eux. À partir d'une vision organisée du vaste panorama que représente le texte, visuellement assez claire et concrète, faire émerger telle logique profonde et assez impressionnante de l'Évangile selon Matthieu s'appellera alors « lire la forme du texte ». Ces deux opérations, délimitation et repérage contextuel, seront menées l'une après l'autre, en commençant par la seconde, bien qu'elles se nourrissent clairement l'une l'autre.

## ***Dans le Temple, des paroles de vérité et de guérison***

Depuis le premier quart du chapitre 21 de l'Évangile selon Matthieu, Jésus est dans le Temple. Il y est même entré de façon fracassante puisqu'à peine se trouve-t-il à l'intérieur qu'il expulse « *tous ceux qui vendaient et achetaient dans le Temple* » (21,12). Il en profite pour rappeler fermement la vocation de ce lieu hautement symbolique (« *Il est écrit : Ma maison sera appelée maison de prière. Or, vous, vous en faites une caverne de bandits.* », 21,13) et pour guérir aveugles et boiteux qui se présentent à lui (21,14). Cette première visite, qui semble durer une journée, n'est textuellement pas très longue ; il quitte quelques versets plus loin (21,17) les grands prêtres et les scribes qui se sont indignés devant tous ces faits et gestes spectaculaires qu'il a accomplis.

S'ensuit rapidement – dès le lendemain matin – un second séjour. Celui-ci semble également durer une journée mais s'avère textuellement bien plus conséquent<sup>67</sup> : Jésus entre de nouveau dans le Temple dès 21,23, pour ne plus le quitter avant la fin du chapitre 23, enseignant, répondant à de multiples interpellations, n'hésitant pas à mettre en garde foules et disciples contre l'hypocrisie<sup>68</sup> des scribes et des Pharisiens<sup>69</sup>. Bref, il dispense largement la Parole, comme pour répondre à la prière muette de tous ceux qui sont venus en foule pour l'écouter (et qui sont frappés par son enseignement, cf 22,33) ; et non seulement pour cela, mais également pour rendre à sa vocation première cette « maison » de Dieu (« ... *Ma maison sera appelée maison*

67 Au vu de tous les événements qui se déroulent lors de ce second séjour, l'on peut douter que tous aient pu prendre place en une seule journée. Pour le sémioticien, une invraisemblance du côté du « bon sens » oriente toujours du côté d'une autre dimension, celle du « faire sens ».

68 La suite de la lecture, lorsque seront abordés la fin du chapitre 24 et le début du chapitre 25, notamment, reviendront sur cette figure particulièrement saisissante de l'hypocrisie et en montreront une facette inattendue. Des premiers éclairages en sont déjà proposés un peu plus loin dans le présent chapitre.

69 Il est important de bien garder à l'esprit qu'il s'agit ici de figures. On ne préjugera pas de ce que scribes et Pharisiens sont dans la réalité et la vision négative qu'en donne le texte ne doit conduire à aucune condamnation.

de prière... »), souillée par le mercantilisme effréné des uns et la rigidité dogmatique des autres, en la purifiant par ce geste d'expulsion (21,12) qui rappelle ceux qu'il ne cesse d'accomplir par ailleurs vis-à-vis de tous les démons<sup>70</sup> qu'il croise sur sa route.

### ***Le lieu ultime de la Parole***

Or, au chapitre 21, c'est la première fois que, dans cet évangile, Jésus vient à Jérusalem et, de ce fait, entre dans ledit Temple. Jusqu'alors, il avait été transporté au sommet de celui-ci (mais pas à l'intérieur) par Satan dans le désert (chapitre 4), il avait enseigné sur la « montagne » (les « Béatitudes », Mt 5-7), puis avait circulé en Galilée dans « leurs synagogues » (chapitres 12 et 13), avant de se mettre à monter vers Jérusalem (chapitre 20, montée annoncée à ses disciples dès le chapitre 16), avec une ultime étape au Mont des Oliviers au début du chapitre 21. Enseigner dans les synagogues disait déjà le souci et le désir de s'adresser à des auditeurs en mesure d'entendre les « choses de Dieu ». La « montagne » pouvait d'ailleurs, dès le départ, en être une figure. Enseigner dans le Temple de Jérusalem apparaît alors comme l'aboutissement de tout un parcours : c'est véritablement LA « maison de Dieu », comprend-on en l'écoutant citer les Écritures (de nouveau : « ...*Ma maison sera appelée maison de prière...* »), LE lieu adéquat pour faire résonner la Parole et permettre qu'elle soit entendue, comme elle doit l'être au cœur même de la prière.

Ainsi, la présence de Dieu parmi son peuple, la Parole qu'il ne cesse de lui adresser et la prière (l'écoute) que le peuple est invité à lui offrir en retour, hantent Jésus, comme en témoigne le geste fort d'évacuation voire de purification que constitue l'expulsion des « marchands du Temple » évoquée à l'instant. C'est comme s'il y allait de la vie même du peuple, voire de sa survie. Difficile pour lui de se sentir davantage « chez lui » que lorsqu'il se trouve au Temple, davantage au cœur de sa mission. Monter à Jérusalem équivaut à l'ultime accomplissement de son parcours d'enseignant, comme si celui-ci parvenait à un sommet (l'anti-sommet du Temple, à l'envers de la tentation dans le désert), à une autre forme de « montagne ». Comment, dans ces conditions, ne pas s'attendre à ce que, dans ce lieu hors norme, des événements (de parole !) de grande portée s'y déroulent ?

### ***Guérir toutes sortes d'aveugles et de boiteux***

Dès lors, dans le Temple, il y parle beaucoup, notamment par paraboles. Cela donne les chapitres 21 à 23. Dans le même mouvement, c'est-à-dire du sein même de son langage parabolique, il adresse un certain nombre de reproches graves aux scribes et aux Pharisiens, non pas pour les condamner, mais pour tenter de les tirer du faux pas dans lequel ils se trouvent et protéger le peuple qu'ils embarquent dans leur sortie de route. En effet, parmi les interpellations sévères qu'il leur renvoie, à la fin du chapitre 21, il pointe du doigt leur inclination meurtrière : ils envisagent de le tuer, rien de moins. Autrement dit, par sa parole qu'il continue d'adresser sans relâche à tous les aveugles et les boiteux qu'il rencontre, surtout ceux qui le sont dans leur tête et dans leur cœur, il alerte scribes et Pharisiens, tente de les sortir de l'enfermement mental dans lequel ils se complaisent et les invite à prendre conscience du fait qu'ils s'appêtent à transgresser gravement la Loi (« Tu ne tueras pas... ») tout en prétendant respecter celle-ci à la lettre. Plus loin durant le chapitre 23, il enfonce le clou. Il leur déclare, toujours dans le souci de provoquer chez eux un réveil, un sursaut, combien leur hypocrisie les prive d'entendre la Parole même<sup>71</sup> qui pourrait les sortir de leur enfermement, les empêche d'accueillir le royaume, pour leur propre malheur et celui de ceux qu'ils étaient censés enseigner eux-mêmes.

Enfin, à la toute fin de ce même chapitre, dans une ultime tentative pour les délivrer d'un destin qui les mène à leur perte, il leur assène que leur surdité même<sup>72</sup>, c'est-à-dire leur sclérose intérieure, va effectivement les pousser à l'irréparable. Difficile d'être plus clair. Actant auprès d'eux leur impossibilité radicale à entendre, il sait que, désormais, son sort se scellera sous peu. Ce qu'il voulait accomplir se sera heurté à un refus, à une

---

70 Une belle manière, au passage, de signifier que ce qui est désigné par « démon » dans les évangiles synoptiques n'est pas autre chose que ces pratiques, comportements, paroles, qui avilissent ceux qui les commettent ou prononcent.

71 Dans l'humble disposition de prière que, précisément, il est devenu de plus en plus difficile d'adopter dans le Temple.

72 Encore plus aveugles et boiteux que tous ceux qui se pressent pour rencontrer Jésus, ils ne parviennent pas à se laisser toucher par la parole de Jésus qui, pourtant, ne rechignait pas à la leur offrir, au même titre qu'à n'importe qui d'autre. Mais parce qu'ils ne se rendent pas compte à quel point ils sont eux-mêmes aveugles et boiteux, ils se rendent ainsi résistants à toute forme d'ouverture qui les aurait pourtant guéris.

fermeture irrémédiable : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants de la manière dont une poule rassemble ses petits sous ses ailes... et vous n'avez pas voulu ! Voici que votre maison vous est laissée ». Avec ces mots, il leur déclare qu'ils vont être livrés à leur propre sort (leur propre destin) tandis que lui-même, paradoxalement, bien que capturé par ceux qu'il n'aura pas réussi à faire bouger, leur échappera d'une certaine manière, actant leur impossibilité radicale à saisir quoi que ce soit dans ses paroles : « Vous ne me verrez plus désormais<sup>73</sup>... ». Inversement, il leur laisse simultanément entendre que, pour lui-même, une brèche s'ouvrira dans le destin dans lequel eux tentaient de l'enfermer. Ultime signe offert pour une ultime tentative de leur ouvrir les yeux ?

### ***Le destin et la brèche***

En se déportant maintenant directement au tout début du chapitre 26, l'on se retrouve de nouveau en compagnie des scribes et des Pharisiens et le verdict tombe effectivement, à la manière d'un couperet. La mort de Jésus est désormais décidée (en l'absence de tout procès conduit en bonne et due forme) et programmée. Son sort se scelle pour de bon et il annonce à ses disciples « que le Fils de l'homme va être livré pour être crucifié » (26,2). Le destin semble donc se refermer sur lui comme une lourde pierre sur l'entrée d'un tombeau.

Or, parallèlement, Jésus n'est plus dans le Temple et on le retrouve à Béthanie<sup>74</sup> où, tour à tour, une femme vient répandre du parfum sur son corps (26,7s) et où lui-même déclare livrer son corps à ses disciples au cours d'un repas, instaurant le rite de l'Eucharistie (26,26). Or ces deux gestes sont destinés à permettre une continuité dans le temps, au-delà de ce qui se joue là ; autrement dit à ouvrir une brèche dans la prison du destin. Pour ce qui est du geste de la femme, « partout où sera proclamé cet Évangile – dans le monde entier – sera raconté aussi ce qu'elle a fait, en mémoire d'elle ». Pour ce qui est du geste de Jésus, même si l'Évangile selon Matthieu ne le précise pas, l'on sent bien qu'il s'agit de le laisser à ses disciples en *mémoire* de ce que lui-même aura fait. Dans les deux cas, s'esquisse l'advenue d'un nouveau Temple que plus rien ne pourra désormais ni souiller ni détruire. En effet, le soin apporté par la femme au corps de Jésus vient en contraste puissant avec cette souillure du Temple que représentent le commerce qui y est alimenté et l'hypocrisie qui y est cultivée. Quant au corps livré aux disciples pour qu'eux-mêmes prennent le relais de leur maître, il signifie une Parole qui continuera à circuler indéfiniment là où, dans le Temple, celle-ci avait fini par cesser de résonner.

### ***Une parole au cœur de la fatalité***

Entre ces deux moments forts du parcours de Jésus, c'est-à-dire entre les chapitres 21-23 d'un côté et 26 de l'autre, les deux chapitres 24-25 font à la fois effet de déverrouillage et de déclenchement, et à la fois effet de parenthèse et de monde à part. Jésus quitte le Temple ; l'espace confiné que celui-ci représentait explose pour atteindre la dimension du « monde entier » (26,13). La Parole s'écoule désormais sans retenue parce que plus rien ne viendra en freiner le déploiement. Ainsi, d'une part, ces deux chapitres 24-25 viennent-ils ouvrir, déployer et creuser, entre les deux mentions de la tragédie qui se joue pour Jésus, c'est-à-dire entre la fin du chapitre 23 et le début du chapitre 26, un espace autre, lieu de véritable écoute de la Parole et comme inaccessible à toute tentative de détournement et de perversion. Ils mettent simultanément en scène des écoutants<sup>75</sup>, à l'opposé de ceux qui sont restés sourds à sa parole et à la Parole. D'autre part, constitué quasiment exclusivement d'un très long discours de Jésus, ils mettent en lumière ce corps de parole soigné par la femme et livré plus tard (celui de Jésus), et ce Corps de la Parole en train de naître (celui de ceux qui l'écoutent et qui parleront plus tard à leur tour, nouveau Temple bâti sur les ruines de l'ancien) ; ce Corps qui, en tant que signifiant visible, prendra le relais du corps qui sera tué. L'un et l'autre sont mis en péril au chapitre 23, mais leur advenue est désormais solidement fondée lorsque l'on arrive au chapitre 26, pré-figurée par les

73 Mt 23,37-39, traduction Osty-Trinquet.

74 Précisément là où il avait passé la nuit entre ses deux proches séjours au Temple, soit entre 21,17 et 21,23.

75 Ou, pour le dire dans la logique de ces chapitres, des priants. Notons qu'il n'est pas si fréquent de voir, dans les évangiles, les disciples questionner Jésus sur des sujets aussi profonds et sérieux, avec le réel désir de l'entendre et de se laisser enseigner par lui. Il n'est pas si fréquent non plus de les voir demeurer aussi longtemps à l'écouter... à part en Mt 5-7 et en Mt 13. Est-ce un hasard si, au beau milieu de Mt 5-7 (Mt 6,9s), pendant qu'ils écoutent ainsi longuement la parole que Jésus leur livre, celui-ci enseigne à ses apprenants comment *prier* ?

gestes et les paroles de la femme et de Jésus lui-même. Les chapitres 24-25 constituent alors le rocher sur lequel les édifier solidement, rocher dont parlait la toute fin du chapitre 7 : la nouvelle *Maison*, bâtie sur le roc... de la Parole (« *Quiconque donc entend ces paroles que je dis et les met en pratique ressemblera à un homme prudent, lequel a bâti sa maison sur le roc.* », 7,24). Ils représentent un point d'ignition dans l'Histoire des humains, déclenchement de l'arme atomique absolue qu'est désormais cette Parole dont rien ne peut briser l'élan.

Ainsi, au plein cœur d'une fatalité dont Jésus paraît être le jouet et que semble sceller définitivement l'indécrottable surdité humaine<sup>76</sup>, la Parole fait brèche. Elle distille sans bruit la conviction qu'elle ne pourra jamais être bâillonnée, qu'il est impossible de la faire taire. Parole de confiance, elle révèle, comme la lecture de ce grand texte le montrera, le mouvement souterrain d'une vie que rien ne peut entraver. Parole de vérité et de guérison, elle dévoile en même temps les dérisoires tentatives humaines pour la détourner de son cours et, par ce mouvement même de dévoilement, les déjoue et les surmonte en les nommant, sans jamais pourtant condamner ceux qui en sont la cause.

---

76 Nous avons remarqué, plus haut, en notes, que la plus grosse partie du chapitre 24, c'est-à-dire la plus « difficile », a été omise de la liturgie de la Parole dans le temps ordinaire. Or, la fin du chapitre 23 comme le début du chapitre 26 l'ont été également. Dans ces conditions, comment ces textes peuvent-ils prendre sens ? Et comment ne pas accréditer l'idée qu'ils sont, en effet, « imbuables » et, donc, qu'ils ne peuvent être interprétés que dans le sens le plus terrible que beaucoup y mettent ?

## 2. Sortir d'un Temple qui n'est plus

*Focale 0 de Mt 24-25. Observations*

Le paragraphe précédent s'était donné pour objectif d'opérer de concert les « deux opérations de délimitation et de repérage contextuel ». Elles ont conjointement consolidé l'hypothèse d'une unité intrinsèque des chapitres 24 et 25, tout en en percevant l'articulation au texte qui l'entoure voire à l'ensemble de l'Évangile selon Matthieu. Un tel repérage s'appuie sur l'observation d'éléments précis du texte, qu'il convient de prendre le temps de recueillir, avant que la lecture n'embraye et qu'elle ne commence son chemin chez le lecteur.

Il convient de poursuivre ce repérage, en focalisant l'attention sur l'ensemble textuel qui constitue l'objet de la présente recherche. De nouveau, la lecture sera vite encline à embrayer et le lecteur verra s'ouvrir de multiples pistes susceptibles de le nourrir. La patience demeure néanmoins de mise. Au paragraphe suivant s'entamera le travail de lecture proprement dit, qui aidera le lecteur à prendre résolument de la hauteur.

### *Une ultime parole avant de quitter le Temple*

Resserrant maintenant son regard sur les chapitres 24-25, le lecteur, s'il a en tête ce qui s'est passé depuis le chapitre 21, a donc immédiatement noté que, au début du chapitre 24, le texte montre ostensiblement Jésus en train de sortir du Temple. Du point de vue des figures d'espace, ce changement est évidemment majeur et contribue à la délimitation stricte de l'ensemble des deux chapitres. Prenant en compte le texte grec, le lecteur remarquera même qu'il le quitte<sup>77</sup>. Il ne s'agit pas d'une sortie banale, comme celle que l'on opère après avoir tranquillement visité un endroit intéressant : il vient d'être dit qu'il était en quelque sorte chez lui, au cœur de sa mission, dans ce lieu éminent pour faire résonner la Parole, surtout si l'on en juge par le temps qu'il y a passé depuis le chapitre 21. Ce n'est pas non plus le départ temporaire de celui qui compte y revenir dès que possible : c'était son seul et unique passage<sup>78</sup>, il n'y viendra désormais plus, comme en témoignent les chapitres suivants dans l'évangile. Le début du verset 24,1, « *Et Jésus sortant loin du Temple, il routait*<sup>79</sup> », sonne donc comme la chronique d'une séparation consommée.

De l'autre côté de l'ensemble 24-25, au début du chapitre 26 (« *Et il advient (ἐγένετο, egeneto) qu'ayant achevé (ἐτέλεσεν, étélésen) toutes ces paroles...* »), le texte insiste sur la clôture du discours de Jésus, en employant le verbe « télêô » qui en marque un terme, un achèvement voire, plus profondément, un accomplissement. Là encore, ce n'est pas une fin temporaire, comme si Jésus se réservait de poursuivre plus tard ce qu'il aurait commencé. Non, il s'agit bel et bien d'une sorte de point final. Le « egeneto » entamant le verset 26,1 souligne qu'une page se tourne et d'ailleurs, à partir de ce moment-là, lorsque Jésus reprend la parole, en 26,1-2, son énonciation est bien différente de celle des chapitres 24-25. Aussi ces derniers constituent-ils une entité à part, un ensemble autonome, bien délimité. Ils représentent même l'équivalent d'une large parenthèse, comme dit plus haut ou, mieux encore, d'une porte qui s'ouvre grand sur l'infini, en prenant la forme d'un discours plus que substantiel de la part de Jésus, au beau milieu d'une histoire tragique en train de se nouer. Dans un tel contexte, quel « sens » donner à ce discours ? Le consistant chemin de lecture qui s'engage dès à présent a pour visée de tenter de répondre à cette question.

77 Ce point sera repris plus en détail dans un prochain chapitre. Le texte grec, *Καὶ ἐξελθὼν ὁ Ἰησοῦς ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ ἐπορεύετο*, recourt au verbe « sortir » mais l'assortit de la préposition « apo » qui ajoute clairement une touche d'éloignement.

78 Vécu en deux journées successives, comme il a été vu, séparées uniquement par une nuit passée à Béthanie. C'est dire aussi, rétrospectivement, toute l'importance des discours qu'il y a tenus, et notamment des deux grandes paraboles qui concluent le chapitre 21 et entament le chapitre 22 : deux paraboles qui évoquent toutes deux le rejet de Dieu lui-même par ceux qui étaient censés être les premiers destinataires de ses dons. Que Jésus quitte le Temple au début du chapitre 24 n'en prend que davantage de relief.

79 Le chapitre suivant se chargera de revenir en détail sur le choix de ce terme pour la traduction de ce verset.

## ***Une parole de jugement***

En 26,1-2, le texte impressionne fortement son lecteur lorsqu'il montre Jésus assumer pleinement cette histoire, annonçant lui-même ce qui va bientôt lui arriver. De la sorte, en Mt 24-25, les instructions ultimes qu'il livre à ses disciples prennent, certes, la valeur d'un testament, comme la synthèse ou la récapitulation de ce qu'il avait à leur signifier. Mais pas seulement : elles ouvrent un nouvel horizon à la vie. Parce qu'il explicite, immédiatement après les avoir formulées, ce qui va se passer dans la suite pour lui, elles deviennent une clé de lecture destinée à comprendre le « sens » d'une histoire qui s'annonce effectivement tragique, afin que ses disciples ne se méprennent surtout pas sur la signification des événements à venir <sup>80</sup>. Ainsi, d'une part, en 26,3-4, il est certes vrai que son sort se scelle en dehors de lui (les grands prêtres et les anciens du peuple se réunissent et décident de le faire mourir), les chapitres 24-25 apparaissant alors comme le condensé de ce qu'il a d'ultime à exprimer à ses disciples. Mais, d'autre part, dans le cours de ces deux chapitres, émerge peu à peu la terrible figure du « jugement », notamment dans des paraboles (on songe à la fameuse parabole des boucs et des brebis connue sous l'appellation de « parabole du Jugement dernier »). Or, s'il y parle de jugement, cela signifie que Jésus ouvre, avec ces paraboles, l'étonnante perspective d'un « après ». Et cet « après » pourrait se révéler capital.

Précisément, à partir du début du chapitre 26, une sorte de tribunal, en filigrane, est en train de se constituer. Du point de vue d'un procès concret conduit par des humains, c'est Jésus qui va être jugé, sommairement, et il le sait. Il consent à cette épreuve dont la traversée fera sens après coup. Mais du point de vue de ce qui se joue à une autre échelle, celle de l'histoire d'un peuple, il se pourrait que ce procès ne soit que la face visible d'une réalité bien plus vaste et mystérieuse. L'on peut alors proposer l'hypothèse selon laquelle les paroles qu'il énonce en 24-25 disent par avance comment correctement entendre le procès qui va se tenir et le jugement dont il sera la cible. D'où l'importance de lire en profondeur Mt 24-25, ainsi que le présent projet l'envisage, de sorte le lecteur puisse espérer disposer de ces clés le moment venu : il se pourrait que sa vie elle-même en soit profondément changée.

## ***Un jugement très spécial***

En attendant d'avoir lu en détail l'intégralité de 24-25, la lecture peut au moins s'appuyer sur l'hypothèse qui vient d'être formulée, en la précisant de la sorte : parce que Jésus a confiance dans la force irréprouvable de la Parole, parce qu'il en connaît la capacité de dévoilement de ce qui était caché (on songe à Mc 4,22 « *Car il n'y a rien de caché qui ne doive être manifesté...* »), il sait que ce sont ses propres juges qui, en réalité, vont se trouver jugés, selon un procès mystérieux d'une tout autre ampleur et selon un jugement qui ne fonctionne pas selon les logiques humaines ordinaires. Jésus lui-même ne jugera personne <sup>81</sup>, mais la parole qu'il laissera, quant à elle, et particulièrement celle qu'il aura longuement développée sur ces deux chapitres, constituera désormais une instance de jugement *inversée*, envers ceux qui l'auront condamné.

Revanche du destin ? Vengeance après coup ? Pas du tout. La Parole poursuivant son chemin, continuant à circuler au-delà de toute tentative de mise à l'arrêt, elle ne fait que montrer, par le fait même, l'incapacité de ceux qui ont jugé Jésus à juger juste (et même à juger tout court !), manifesté au grand jour leur illusion d'avoir vaincu celui qu'ils ne voulaient pas entendre, leur illusion aussi d'avoir brisé l'élan de sa parole. La Parole garde en effet et maintient active la trace de leur forfait, non pas pour les couvrir de honte et de culpabilité, mais pour qu'ils puissent se rendre compte par eux-mêmes, après coup, et par effet de comparaison, de leur profonde erreur d'estimation. Elle envoie de plus à tout lecteur le signal fort : le destin n'est qu'un imaginaire que les humains se forment. La Parole s'en joue en le retournant en destinée : celui qui a, par une parole ajustée donnée en temps voulu, vaincu la fatalité d'un procès truqué, se trouve désormais détenteur d'une force qui ouvre les prisons de ceux qui l'entendent.

---

80 Il est important de bien garder ce trait en mémoire car, dans la suite de notre étude, un lien sera tissé avec les alertes que Jésus adressera à ses apprenants en 24,4-14. En parlant, comme il le fait dans ce passage percutant, sous un mode quasiment apocalyptique, il se pourrait que Jésus parle également de ce qui va lui arriver, non pas tant sous l'angle d'un événement tragique personnel, que sous l'angle d'un événement paradoxalement heureux, pour le monde, pour l'humanité entière.

81 On se souvient que, dans l'Évangile de Jean, Jésus rappelle qu'il n'est pas venu pour juger mais pour sauver. Il sera très important de garder ce point de repère à portée de main pendant toute la durée de la lecture de Mt 24-25.

## *Un jugement de miséricorde*

Or, puisque rien n'arrête la Parole, celle-ci reste disponible, sans violence<sup>82</sup>, à qui veut bien l'entendre, jusqu'à ce qu'elle ait pénétré dans toutes les oreilles et soit accueillie partout. Elle procède par un simple effet de miroir ou, mieux, de mise en lumière, posant des mots clairs sur les mécanismes de sclérose par lesquels scribes et Pharisiens (et, finalement, tous les humains) se sont enfermés eux-mêmes dans leur propre destin. Or les mots présentent l'avantage de mettre à distance, de permettre à qui le veut bien de se décoller des représentations figées et inconscientes qui pilotaient ses paroles et ses décisions. En en « prenant conscience », l'on commence du même coup à ne plus en être le jouet. Ainsi cette Parole, si tant est que, après la mort de Jésus, ils acceptent enfin de l'entendre, servira aux scribes et aux Pharisiens (et, encore une fois, à tous les humains) de révélateur. Grâce à elle, s'ils le veulent bien, ils pourront prendre la mesure, *au rythme qui sera le leur*, de ce qu'ils auront eux-mêmes accompli en jugeant celui qui voulait les délivrer de leur position abusive de juges. La Parole laissée pour eux s'offre en libre accès, sans rien imposer, sans forcer les portes : en cela elle montre combien le vrai jugement n'est que miséricorde, chance offerte pour une (re)lecture qui retourne tout.

Alors, goûtant la miséricorde dont la Parole aura fait preuve envers eux, ils pourront se laisser juger par un jugement de miséricorde, se laisser retourner dans leur manière de considérer la parole que leur a adressée, devenir *leurs propres juges* au sens de prendre eux-mêmes conscience de leur réalité intérieure et de leur « indécrottable surdité ». C'est exactement en cela que le jugement s'inverse. L'on songe bien sûr à Mt 7,1-2 mais, plus encore, à la petite parabole qui suit en 3-5 : celui qui commence par retirer la poutre qu'il a dans son œil, c'est-à-dire qui commence par se juger lui-même d'un jugement de miséricorde, en commençant par déconstruire ses propres représentations erronées à propos de lui-même, a toutes les chances de « juger » l'autre avec justesse, autrement dit avec cette même miséricorde (« *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* », Mt 5,7). Paul l'avait déjà compris lorsqu'il écrivait aux Romains ces propos d'une parfaite limpidité : « *C'est pourquoi tu es sans excuse, ô homme, qui que tu sois, qui juges ; car en jugeant autrui tu te condamnes toi-même, puisque tu fais les mêmes choses, toi qui juges*<sup>83</sup>. »

## *Une parole pour la postérité*

Cette hypothèse permettrait de comprendre pourquoi de ces deux chapitres 24-25 se dégage un certain sentiment d'urgence à parler, de la part de Jésus : il parle en effet longuement, sans interruption, rappelant fortement les chapitres 5-7 du même évangile dont 24-25 pourraient être l'écho en symétrie, selon une hypothèse plus générale encore. Viendraient là les paroles finales, les dernières instructions, le point terminal de tout ce que Jésus avait à dire, mais ce serait *afin que sa Parole désormais, maintenant lui parti, puisse poursuivre son œuvre après lui, œuvre de retournement du jugement* : « *Et cet Évangile du Royaume sera proclamé dans le monde entier, en témoignage pour toutes les nations*<sup>84</sup> ».

En cela, un changement s'amorcerait, faisant passer de l'ancien monde au nouveau : Jésus peut quitter définitivement le Temple, car le Temple n'est plus le Temple, n'ayant pu jouer son rôle jusqu'au bout. Il se trouve désormais partout où Jésus se rendra et où résonnera à l'avenir la parole qu'il a prononcée, cette même parole qui fera jugement entre « *ceux-là qui s'en iront au châtement éternel et les justes qui s'en iront à la vie éternelle* » (25,46, Osty)<sup>85</sup>. Autrement dit, entre ceux qui se seront définitivement instaurés comme juges de leurs prochains et ceux qui auront accepté de commencer par se regarder et se « juger » humblement eux-mêmes. S'il est vrai que le langage parabolique teintait particulièrement sa parole lorsque Jésus était encore au Temple, l'on comprend pourquoi, d'une part, ce langage parabolique caractérise également particulièrement

82 C'est par sa forme qu'elle parle fort, non pas par ses énoncés pris au premier degré. Or parvenir à contempler la forme d'un texte exige, précisément, une opération d'interprétation... c'est-à-dire l'exercice d'une liberté. C'est pourquoi la Parole espère le libre cheminement des scribes et Pharisiens. En cela, la sémiotique, en mettant en lumière la forme des textes, se révèle être une instance de retournement du jugement où le lecteur est éclairé lui-même par la Parole.

83 Rm 2,2.

84 Nous citons à nouveau Mt 24,14, dans la traduction Osty-Trinquet.

85 Se décèle ainsi l'autonomie d'une Parole que Jésus aura donné à entendre de telle sorte qu'elle sera en mesure de poursuivre son chemin une fois lui parti. Remarquer cette autonomie de la Parole impacte considérablement la conception de la parole et du langage que l'on pourra en tirer en vue d'une anthropologie de la Parole et de la parole.

Mt 24-25 (comme si le Temple s'était délocalisé) et, d'autre part, que les paraboles qu'il va proposer au cours de ces deux chapitres parleront spécialement de jugement. Plus fort encore, celles-ci correspondraient à des paroles *de* jugement et *feraient* jugement, mais de cette manière très particulière qui vient d'être pressentie, renversant totalement l'idée que l'on se fait ordinairement de ce terme redouté. Un des objets de cette présente recherche consistera justement à montrer plus finement en quoi.

### 3. Quand la Parole libère du destin

#### *Lecture*

Grâce à toutes les observations et remarques qui viennent d'être relevées et capitalisées, il devient possible de prendre un peu de hauteur et, comme annoncé, de regarder plus largement l'ensemble des paysages composé par l'enchaînement des chapitres 21-26 de l'Évangile selon Matthieu. S'y révèle, de façon plus souterraine mais peu à peu plus visible, une logique profonde de la Parole dont la puissance retourne tout sur son passage.

#### ***Des paroles de guérison***

À la lecture du chapitre 23, le lecteur peut être vite tenté de penser que Jésus en veut aux scribes et aux Pharisiens, qu'il les condamne sévèrement pour leur fausseté et leur hypocrisie. De fait, il ne les ménage pas, eu égard à la gravité des reproches qu'il leur adresse. Mais rien n'impose une telle lecture : pourquoi chercher à tout prix à voir en lui le juge sévère, violent, vindicatif que notre inconscient individuel ou collectif se complaît à imaginer ? Il ne condamne ni ne juge personne, sous peine de ne pas être en accord avec ses propres paroles données en Mt 7,1-2 : « **Ne jugez pas pour n'être pas jugés. Car c'est avec le jugement dont vous jugez que vous serez jugés...** ». Certes, un jugement s'annonce<sup>86</sup> dont il n'hésite pas à se faire le porte-parole, mais la lecture a déjà sérieusement écorné l'idée que l'on s'en fait habituellement pour la retourner comme une chaussette.

Le chapitre 21 le disait pourtant clairement : si Jésus vient dans le Temple, c'est pour enseigner et pour guérir. Pas pour autre chose. Il convient donc de se fier jusqu'au bout au texte et croire en sa cohérence profonde : lorsqu'il admoneste ainsi les scribes et les Pharisiens, Jésus ne fait pas autre chose que leur tendre une main et leur offrir le chemin de guérison dont ils ont tant besoin, peut-être encore davantage que les autres<sup>87</sup>. Comment s'y prend-il ? Uniquement par de la parole. Il commence par des paraboles<sup>88</sup> bien senties, destinées à ouvrir grand leurs oreilles<sup>89</sup> et à leur faire prendre conscience de la perversité qui les ronge. Il est vrai que la claque est violente mais Jésus espère qu'ils parviendront ainsi à se remettre en question, c'est-à-dire à oser regarder l'énorme poutre qui se loge dans leurs yeux et fausse leur jugement. Eux s'enfonçant encore davantage dans leur aveuglement (ou leur surdité), il recourt alors à une dénonciation directe de leur résistance à entendre et de leur hypocrisie, dans une ultime et provocatrice tentative d'obtenir d'eux une réaction salutaire. L'on comprend ainsi, sans ambiguïté possible, pourquoi le chemin de Jésus le menait au Temple : pour y dispenser la Parole, comme déjà dit ; or la Parole a pour vocation de guérir les humains, quels qu'ils soient ainsi que le suggère Paul au début de sa lettre aux Romains, et quels que soient la nature et l'ampleur de leur mal. Elle opère très exactement en *faisant la vérité*, ainsi que Jésus le fait pour les scribes et les Pharisiens, mais aussi pour chacun ou chacune selon ce qui lui est nécessaire.

---

86 « C'est pour un jugement que je suis venu », n'hésite-t-il pas à dire dans l'Évangile selon Jean.

87 En réalité, dès le début de son ministère, *avant même toute altercation avec eux*, Jésus voyait et dénonçait déjà la mauvaise posture dans laquelle se trouvaient scribes et Pharisiens. Son avertissement en 5,20 (« Car je vous dis que si votre justice n'abonde pas plus que celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. ») laisse entrevoir à quel point ils se trouvent déjà en grand danger. Selon une hypothèse possible, Jésus est bel et bien venu aussi voire essentiellement *pour eux*, ayant été d'abord envoyé aux « brebis perdues de la maison d'Israël » (cf 10,6 et 15,24). Un nouveau lien entre Mt 24-25 et Mt 5-7 s'indique là.

88 L'on verra, le moment venu, notamment en lisant les paraboles du chapitre 25, combien les paraboles *sont* des paroles de guérison.

89 Une lecture approfondie de Mt 13 permettrait de voir à quel point les paraboles ont justement pour fonction d'ouvrir les oreilles de ceux qui s'en font les destinataires.

## ***Une Maison de prière***

Le Temple apparaît ainsi comme le lieu où l'on vient faire vérité et, ce faisant, parvenir à la santé intérieure qui représente la vie même de l'être humain. Or, que le Temple soit un lieu de prière revêt là toute son importance et explique pourquoi cela tourmentait tant Jésus. Si la prière est ouverture à Dieu en tant qu'Autre, si elle requiert d'accepter de se laisser déranger dans ses fixations et rigidités intérieures afin d'entrer dans une rencontre vivante que seule la Parole nourrit de ses décalages continuels, alors une des pires maladies de l'humain est la fermeture à toute forme d'altérité qui conduit à la sclérose du cœur et l'impossibilité de remettre en question ses jugements intérieurs. Qui s'enferme dans cette fermeture-là ne vaut pas mieux que ces « sépulcres blanchis » ayant à l'intérieur « pleins d'ossements de morts et toute sorte d'impureté » que Jésus ne se gêne pas de dénoncer haut et fort (Mt 23,27). Autrement dit, en tant qu'être humain, celui qui s'est ainsi lourdement enkysté est juste... mort.

Il convenait donc, ainsi que le fait Jésus, de rendre le Temple à sa fonction première, essentielle, vitale pour l'être humain. En chassant les marchands et en dénonçant la rigidité des scribes et des Pharisiens, Jésus réalise bel et bien une opération de purification, qui consiste « tout simplement » à retirer ce qui obture l'ouverture par laquelle de l'altérité peut advenir et des rencontres peuvent se vivre : les biens matériels des marchands<sup>90</sup>, qui saturent les besoins et tout désir, et les certitudes fossilisées<sup>91</sup>, qui sclérosent les cœurs et les empêchent d'exercer la miséricorde envers les autres (c'est-à-dire les aveugles et les boiteux que nous sommes tous). Le texte adresse ainsi un clin d'œil à peine déguisé au chapitre 13 et à la parabole du semeur : telles sont les ronces qui empêchent la Parole de donner du fruit. Si purifier consiste à retirer les impuretés qui encombrant les « récepteurs » de la Parole et ne permettent pas à celle-ci d'être reçue et donc entendue, alors Jésus purifie le Temple comme il purifie les corps : par une opération de soustraction que seule la Parole (ou des gestes qui parlent aussi fort que la Parole) peut réaliser.

## ***La fermeture redoublée des scribes et des Pharisiens***

Or, par comparaison avec la masse des gens qui viennent écouter Jésus et qui se font guérir par lui, les scribes et les Pharisiens se révèlent être en *très* mauvaise posture. Ni les paraboles, paroles de guérison, ni les interpellations frontales de Jésus ne les conduisent à lâcher prise. Ils tiennent *mordicus* à leur position et même les paroles destinées à leur faire entendre qu'ils n'entendent pas ne trouvent pas place dans leurs oreilles. La fermeture est extrême et la porte est à ce point bloquée que plus rien ne paraît pouvoir en obtenir l'ouverture. Si au moins ils pouvaient reconnaître leur propre surdité, accepter de se voir comme des malades nécessitant une guérison, prendre conscience de leur si difficile ouverture à l'Autre, cette brèche minimale permettrait d'enclencher le cercle vertueux de la guérison. Dans l'incapacité où ils se trouvent de faire preuve d'un tout premier et minimal mouvement d'humilité, ils se bloquent eux-mêmes l'entrée de toute forme de rencontre.

Voilà ce que Jésus pourrait désigner par « hypocrisie ». Elle représente l'exact inverse de l'humilité fondamentale par laquelle une ouverture devient possible. Elle consiste à donner le change afin de laisser croire à une posture d'ouverture, mais pour mieux masquer le déni de toute forme d'ouverture et en sceller solidement l'entrée. C'est comme prétendre respecter la Loi et l'enseigner et, en même temps, la violer sauvagement en assassinant un innocent. L'on atteindrait ainsi le sommet de toutes les résistances à la Parole qu'il se puisse imaginer. En cela se reconnaît complètement la prophétie d'Isaïe rappelée par Jésus à la fin de la parabole du semeur (13,14-15) : « *Vous entendrez de vos oreilles et ne comprendrez pas, et regardant, vous regarderez et ne verrez pas ; car le cœur de ce peuple s'est épaissi, et ils sont devenus durs d'oreille, et ils ont fermé les yeux, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, et n'entendent de leurs oreilles, et ne comprennent avec leur cœur et ne se convertissent ; et je les aurais guéris !* ». Le comble du paradoxal de la maladie se voit ainsi désigné : ne même pas envisager qu'une guérison soit nécessaire (ou possible ?).

---

90 Dans l'actualité du moment où ces lignes sont écrites, il était en particulier question du déferlement d'objets de consommation de très médiocre qualité achetés en masse par les français sur les sites des grandes enseignes chinoises de vente en ligne.

91 Dans la même actualité du moment, il était largement question, en France comme en Belgique notamment, de ces très difficiles discussions entre partis ou personnalités politiques pour prendre des décisions pourtant vitales pour ces pays, comme si chacun campait ses des positions intangibles, sans parvenir à se mettre à l'écoute des positions des autres.

## ***Une parole à faire taire***

C'est cette réalité-là, ce déni fondamental du sujet humain lorsqu'il est à ce point sclérosé vis-à-vis de sa propre maladie que Jésus ne se prive pas de porter à la parole. Or, pour les scribes et les Pharisiens, c'en est trop : cet homme doit mourir. La décision tombe donc : faire taire cette parole qui cherchait à déjouer leur stratégie de camouflage afin de les aider à sortir de l'ornière et de leur éviter de courir à leur perte. Il s'agit d'une parole qui, nourrie par la Parole, possède la force de mettre en mot ces stratégies cachées pour permettre leur prise de conscience et leur dépassement. Par ce biais-là, la Parole donne la vie <sup>92</sup>. Or il s'agit, au bout de la logique meurtrière des scribes et des Pharisiens, de tuer la Parole dans l'œuf, de tuer le principe même de vie de l'existence humaine. Un tel aveuglement redoublé conduira directement à la croix.

Tel est le destin de ceux qui font œuvre de prophètes ; la plupart d'entre eux le savent d'ailleurs très bien. Jésus ne fait pas exception : oser parler pour dénoncer ces manœuvres souterraines conduit à peu près inmanquablement à risquer gros. Les chapitres 21-23 rappellent avec force cette mécanique mortelle dans laquelle se trouvent entraînés ceux qui osent parler. Les persécutions, les assassinats les attendent, inéluctablement : Jésus le redira clairement au chapitre 24, justement. Rien ne pourra donc contrecarrer cette logique mortelle et immuable, enfermant la vie humaine et celle des prophètes qui auraient voulu la défendre, dans la fatalité d'un destin définitivement scellé.

## ***Le retournement de la Parole***

C'est là que s'opère le retournement de la Parole, ainsi que la portée universelle et salvatrice de la Croix. Car la croix montre, affiche même crûment, justement, le meurtre injustifié. Elle étale au grand jour ce redoublement du déni qui avançait masqué. Qui regarde la croix – y compris ceux qui ont crucifié Jésus en pensant tuer la Parole – voit le meurtre d'un innocent, meurtre qui crie encore plus fort que le sang d'Abel (He 12,24). Un innocent est celui qui, précisément, n'a jamais jugé, jamais condamné quiconque. Il n'a fait que parler pour dénoncer les jugements téméraires de ceux qui ne laissent prise à aucune altérité, aucune ouverture, aucune miséricorde. L'avoir mis à mort représente alors très exactement la mise en plein jour des errances de ceux qui se sont rendus meurtriers, puisque *rien ne permettait de justifier* un tel acte. Qui commet un meurtre se voit révélé dans sa fermeture même, son imperméabilité totale à toute forme d'altérité <sup>93</sup>.

Or cela même devient parlant. Le meurtre de la Parole est transmuté en une parole offerte à qui veut bien l'entendre, y compris voire surtout à celui qui l'a commis. Sans violence, cette parole laisse à chacun la liberté de briser soi-même la chaîne de l'enfermement où il était emprisonné pour enfin entendre sa propre fermeture et ce à quoi elle conduisait. Tel est le retournement de la Parole. Ceux qui jugeaient, à partir de la fermeture de leurs esprits incapables d'altérité, se retrouvent démasqués, dévoilés dans les méandres souterrains de leur déni : « ... *c'est avec le jugement dont vous avez jugé que vous serez jugé* ». Plus largement, l'action même de juger péremptoirement <sup>94</sup> se trouve ainsi définitivement jugée. La Parole que l'on assassine se mue en une parole plus forte encore. La Parole ne peut être tuée, et tenter de le faire, sous le prétexte d'un jugement hâtif et sans fondement, revient à l'activer davantage pour la rendre plus virulente encore (comme on dit d'une vidéo qu'elle est virale), et hâter en retour le jugement dont le fait même de juger sera la cible. Et en détruire la nuisance.

## ***Retourner un destin en destinée***

Peut alors être formulée l'hypothèse selon laquelle Jésus, ayant parcouru en profondeur les Écritures, en avait parfaitement compris le ressort et avait choisi d'assumer pleinement cette place. Il renonce à lui-même, il consent à ce que la Parole soit la cible d'un jugement inique et se dépossède elle-même <sup>95</sup>, il prend sa croix

92 Se retrouvent du même coup les notions d'« écart » et de « dé-coïncidence » que François Jullien a longuement développées.

93 Il est très facile de valider cette remarque assez générale, au travers de ce que l'actualité donne à observer quant au comportement et aux paroles d'un certain nombre d'hommes ou femmes de pouvoir (le plus souvent des hommes, d'ailleurs).

94 L'on entend bien qu'il ne s'agit pas de mettre un terme à toutes les actions de jugement qui consistent, dans l'existence humaine et nos sociétés, à rendre la justice. Mais cela donne à la justice une valeur particulière, qui sera éclairée au moment de lire Mt 25.

95 Résonnent ici des échos avec ce que François Jullien exprime en disant de la vie qu'elle accepte de dé-coïncider d'avec elle-même. Voir *Ressources du christianisme*, p. 78 et 83.

(Mt 16,24) et il accepte de se laisser tuer pour que de sa mort même, vécue comme un renoncement libre, surgisse une parole livrée pour la vie des humains. Une parole que, dès lors, rien ne peut plus arrêter. Ce choix libre devient celui d'une personne qui accomplit pleinement sa destinée et ce geste même brise le mur de la fatalité du destin, ouvrant une porte que nul ne pourra plus refermer. Il en faut de la confiance, de la foi en la force de la Parole pour aller jusque-là !

Mais cette force, pour qui y accorde foi, ne déçoit pas. La Parole ne cessera jamais de parler, rien ne sera jamais en mesure de la faire taire. Chaque tentative pour l'étouffer peut, retournée par les soins de cette même Parole, advenir précisément à la parole, être portée en mots et désignée de sorte que, par l'effet salutaire d'une mise à distance, elle soit déjà surmontée et dépassée pour qui l'entend. En cela, la Parole peut-être dite toute-puissante, comme la tradition chrétienne parle de Dieu « tout-puissant ». Cette puissance n'a cependant rien à voir avec la puissance dominatrice conçue ordinairement par l'esprit humain. Elle ne se déploie qu'à partir d'une perte, d'un renoncement à soi, compris comme le désir de soutenir le chemin de guérison des aveugles et boiteux de tous bords. Ce renoncement-là transforme, aussi paradoxal que cela puisse paraître, chaque destin couru d'avance en une destinée porteuse de liberté.

### ***Cette Parole qui devient corps***

Cette Parole était déjà présente dans les Écritures que Jésus n'a cessé de lire dans tous les sens. Lui-même a su en lire le déploiement souterrain en dessous de l'apparence du texte, mais encore fallait-il lui donner un corps pour qu'elle puisse se donner à entendre et vivre par les humains. Or, parce que Jésus se déleste entièrement de lui-même et renonce jusqu'à sa vie, il inscrit, dans le corps de ceux qui entendent la parole sortant de sa bouche, cette Parole virale dont nul ne peut freiner l'élan. Une telle Parole conduit des humains, guéris, purifiés de ce à quoi ils s'accrochaient inutilement, à entrer à leur tour dans la même logique de renoncement à soi et leur parole s'en fait le reflet. Ils deviennent des corps parlants, des corps de parole, des corps pour la parole, et non plus ces « sépulcres blanchis remplis d'ossements » dont une certaine science s'empare pour en faire les autopsies. Des corps parlants, par leur logique de renoncement à soi, contaminent continuellement les oreilles qui veulent bien les entendre.

De ce point de vue, la Parole évide. En renonçant à elle-même, elle se défait de ses propres savoirs cristallisés, elle déconstruit les pré-jugés hâtifs, elle soustrait tous les jugements prématurés et les représentations figées qui encombrant l'accès à la rencontre de l'Autre et de toute altérité. Écouter la Parole dans toutes les paroles échangées donne à chacun de s'engager dans une parole délestée de ses fixations et de ses jugements. L'humanité peut alors devenir le « corps promis ». Voilà proprement ce que le christianisme a appelé le mystère de l'Incarnation. La Parole fait émerger des corps en purifiant, telle est sa dynamique fondamentale.

### ***Construire des corps, un Corps, par la Parole***

Le regard panoramique porté sur l'ensemble 21-26 et, au-delà, sur l'Évangile selon Matthieu, permet de pour ainsi dire *visualiser* l'émergence d'un Corps de la Parole. En 21-23 s'enclenche une logique de meurtre du corps de Parole qu'est Jésus. En 26 est préfiguré d'une double manière le Corps à venir qui témoigne déjà de la force de la Parole pour faire exister des corps, un Corps. Entre les deux, en 24-25, un long moment de parole se déploie, où Jésus fait intensément résonner la Parole. Le passage de relais ainsi instauré, Jésus s'apprête à s'effacer pour que la Parole poursuive son chemin en faisant émerger un Corps à la place de son corps. Cela aussi pourrait s'appeler d'un nom que le christianisme a forgé : Résurrection<sup>96</sup>.

Ce Corps devient le nouveau Temple où Dieu est prié, par la grâce d'un mouvement de déprise qui laisse la place à l'Autre pour une rencontre. Il est l'organisme vivant appelé Église qui vit de ce mouvement continu de purification. Il sait collectivement (et parfois personnellement) que toutes les persécutions et les meurtres (et Dieu sait s'il y en a eu depuis les débuts de l'Église, y compris parfois causés par l'Église elle-même contre des innocents, voire contre elle-même) ne cessent de se retourner toujours davantage en une Parole puissante, traversant les âges jusqu'à ce que tous aient pu avoir eu l'opportunité de l'entendre (« *Et cet Évangile du*

---

96 Exprimer les choses ainsi permettrait de dire que la Résurrection n'est pas *que* celle de Jésus, mais aussi celle du Corps qu'il a voulu se donner au sein de l'humanité afin que la Parole accomplisse entièrement ce pour quoi elle est *destinée*.

*Royaume sera proclamé dans le monde entier, en témoignage pour toutes les nations* », Mt 24,14). « *Qui a des oreilles, qu'il entende* » disait Jésus en Mt 13 notamment. Telle est, au plus épuré, le mouvement du texte, son cheminement rendu « visuel » par le repérage des différentes grandes scènes. C'est en s'apercevant combien il est ainsi possible de « visibiliser » le jeu de la Parole en observant la structure du texte que l'on en vient à parler de la « forme » du texte, peu à peu dégagée de ses figures les plus immédiates, puis ainsi montrée à ses lecteurs. Énoncée lapidairement, elle devient : le destin qui semble happer sa proie dans un meurtre prémédité se retourne soudainement en la destinée d'un homme et d'un corps qui renversent, par la parole, toutes les logiques de mort en logiques de vie. Ou encore, entre la fatalité de la mort annoncée (celle des figures aussi bien que celle des corps concrets) et la liberté du Corps livré (la liberté de la lecture vers la forme du texte), la Parole se déploie longuement pour créer les conditions d'un retrait fécond.

### ***La fatalité n'est pas où on la pense***

Lire Mt 24-25 sous cet angle donne à la notion de « fatalité » une dimension tout à fait inattendue. Dans la pensée grecque antique comme dans l'inconscient collectif<sup>97</sup>, elle représente cette force extérieure aveugle qui impose sa loi aux humains au point de brider sévèrement leur libre arbitre. Ceux-ci ont beau, dans cette vision, rêver de liberté, ils se heurtent inmanquablement au mur d'une sorte de scénario écrit d'avance et dont ils ne pourront jamais détourner le cours malgré tous leurs efforts. C'est précisément ce mur que la parole de Jésus fait littéralement implorer, en faisant du destin qui semble se refermer sur lui une destinée qui ouvre un nouvel horizon. Cette parole, comme la lecture le montrera, désactive ces forces extérieures en suggérant qu'elles n'existent tout simplement pas. Elles ne proviennent de nulle part ailleurs que de la propension des êtres humains à s'entraver eux-mêmes en lestant leur existence de pré-jugements lourdement handicapants. La fatalité n'est pas une force extérieure mais un frein intérieur, une façon de colmater les angoisses que fait naître en eux le vertige d'avoir à exercer une liberté. Ceux qui vont juger Jésus se trouvent révélés dans la nudité de ce qu'ils sont : transis d'angoisse à l'idée de devenir des sujets humains, libres.

Voilà précisément ce qu'opère la parole de Jésus et, finalement, la Parole : faire sauter les verrous de ces pré-jugements en en révélant la fausseté et même l'inconsistance. Simples boursofflures de l'imaginaire, leur nocivité ne tient qu'au crédit qui leur est accordé. En dénoncer la vanité revient à en désamorcer *de facto* le potentiel destructeur et à rendre<sup>98</sup> à l'humain une liberté dont il se privait de son propre fait. En cela, la Parole se fait jugement du jugement, c'est-à-dire déconstruction de tout « pré-jugement » et même de toute velléité de se laisser aller au pré-jugement. La Parole ne juge pas au sens ordinaire du terme ; elle dévoile et révèle, et elle le fait en se dressant au beau milieu d'une histoire écrite d'avance et en portant en plein jour ce qu'elle comportait d'imaginaire. En en détricotant les constructions, elle ouvre ou rouvre de nouveaux et vastes espaces d'exploration. Ce pourrait être une manière de relire après coup Is 54,2 : « *Élargis l'espace de ta tente, déploie sans hésiter la toile de ta demeure...* » ; lire aussi les paroles de promesses de la part du Seigneur, dans la suite du chapitre 54, de ne plus jamais « abandonner » (Is 54,6-7) cette « femme stérile » à laquelle il s'adresse (Is 54,1). Est-ce un hasard si l'on trouve juste en amont dans ce livre d'Isaïe, au chapitre 53, la description du « serviteur souffrant » que les « révoltes » des humains, c'est-à-dire leurs résistances au travail assainissant de la déconstruction, ont « transpercé » (Is 53,5) ? Appel impressionnant à consentir à traverser des souffrances éprouvantes – ce qui ne signifie évidemment pas qu'il faille les rechercher – avec, pour fruit inestimable, la libération des humains de ce qui amenuise en eux l'incroyable potentiel de la Vie.

### ***Une parole qui ouvre une critique du jugement***

Ainsi, au milieu du chemin d'une histoire tragique qui semble se dérouler dans un climat de fatalité, une parole vient faire brèche. Ici, il s'agit de celle de Jésus à ses disciples, destinée à circuler bien au-delà de sa disparition en en retournant la fatalité apparente. Elle ne détourne pas l'Histoire et ne détourne pas de

97 Y aurait-il un lien entre les deux ? Dirions-nous par exemple, sous l'impulsion de la pensée psychanalytique, que la mythologie grecque a su projeter sous la forme d'une scène de théâtre – celle de la saga des dieux antiques –, les représentations et les jugements spontanés que les humains se construisent et partagent collectivement pour se défendre des angoisses qui les tenaillent ?

98 Nous n'entrons pas ici dans le débat qui consiste à savoir si la liberté est naturelle à l'être humain ou si elle est le fruit d'une conquête. À ce point essentiel, un éclairage sera proposé en son temps.

l'Histoire, mais elle en reconfigure le sens. Ce simple retournement suffit pour libérer cette histoire de la prison de la détermination, de la fin connue d'avance, qui la menaçait. La Parole provoque ainsi une mise à distance critique de cette forme inique de « jugement » qui enferme et emprisonne dans le « déjà-su » et dans le « déjà-condamné-à-l'avance ». Une simple distance critique délie ainsi de l'enfermement. Mais cette distance réclame l'effort surhumain d'une forme d'arrachement à soi-même, tellement difficile à opérer si la Parole d'un autre (comme celle de Mt 24-25, nous le verrons à loisir) ne vient en soutenir le mouvement.

Or la forme du texte montre justement le passage de relais en train de s'opérer. Jésus succombera au jugement déformé prononcé contre lui ; rien, en revanche, n'empêchera la Parole de continuer à se faire entendre, cette parole qui dénonce et défait le jugement comme tel lorsque celui-ci pervertit la Loi. Ainsi, à commencer par les disciples, et par effet de dominos, quiconque entendra cette parole livrée par Jésus et lira ce récit d'une destinée où la Parole fait brèche, par le relais de ceux qui l'auront eux-mêmes entendue ou lue, aura la possibilité, à son tour, de se retrouver libéré de la fatalité du jugement hâtif. C'est ainsi que cette parole s'élargit à la réalité du monde dans son entier : la voici, en effet, déposée entre les oreilles d'acteurs qui feront en sorte de la faire résonner partout. « ...À toutes les nations... » insiste Mt 24,14.

Envisager que la Parole puisse ainsi faire son chemin parmi les humains, sans que rien ne puisse l'arrêter (« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne sauraient passer. » dit Jésus en Mt 24,35), donne une confiance que rien ne paraît plus pouvoir ébranler. Il en est ainsi pour Jésus dont le texte, grâce à une énonciation très assertive, montre à quel point il en est imprégné : il sait qu'aucun jugement n'aura de prise sur la Parole et que nul n'empêchera qu'elle se fasse entendre ni qu'elle réveille de nouvelles énergies. La manière dont le texte figure Jésus se situant face à sa propre « destinée » assure de la sorte ce paradoxal mais solide sentiment de confiance : il sait ce qui se profile pour lui, il envisage lucidement la fin qui l'attend, il n'établit aucun plan pour y échapper. Il ne chamboulera donc pas magiquement le cours de l'Histoire. Cependant, il livre une parole qui fait par avance effet de « jugement » vis-à-vis de ceux qui vont le juger, c'est-à-dire effet de vérité et de dévoilement, en même temps qu'un effet de renversement de ce en quoi devrait consister un juste jugement. Et cette parole elle-même, rien ne pourra plus l'arrêter.

### ***Une Parole qui résonne encore aujourd'hui***

Du point de vue de la forme du texte, les chapitres 24-25 viennent donc s'inscrire et faire tache au beau milieu du mouvement implacable d'une logique souterraine qui entraînera la condamnation et la mort de Jésus. De cette forme, observable visuellement par le lecteur<sup>99</sup>, et de cette inscription viennent cette formule plusieurs fois utilisée jusqu'ici, à savoir que « la parole fait brèche dans la fatalité », dans le cours inéluctable des choses. Elle ne renverse pas à proprement parler le cours de ce qui va arriver, mais elle en décline ouvertement la logique lorsque celle-ci avançait masquée. Immédiatement, cette même logique s'en trouve détissée du simple fait d'être mise à nu. Et voici que cette parole étrange, qui démasque la perversité souterraine des œuvres de mort, et que seul Jésus pouvait formuler aussi ouvertement, se trouve désormais inscrite dans un livre, reconnu comme Parole de Dieu, qui a traversé les temps et qui la fait de nouveau résonner dans l'aujourd'hui d'une lecture.

---

<sup>99</sup> Le travail de la sémiotique énonciative consiste précisément à rendre visuellement reconnaissable (la forme du texte) la logique profonde qui l'anime.

## 4. La parole qui crée par elle-même un cadre de sécurité

### *Anthropologie de la Parole et de la parole*

#### ***La Parole libère de la fatalité***

Dans cette force de la Parole pourrait se déceler un enjeu majeur pour l'humanité. Les prisons intérieures du jugement, en enserrant les humains dans le « déjà-connu-à-l'avance » des préjugés et dans le « déjà-couru-à-l'avance » du destin, brident les libertés personnelles qui font le sel de chaque existence. Celle-ci s'en trouve alors irrémédiablement altérée. Ces prisons contribuent à susciter des fantasmes ravageurs, tels que l'esprit humain aime tellement s'en forger<sup>100</sup>, et dont l'idée de fatalité fait partie. Or celle-ci séduit en laissant précisément croire que rien ne peut être fait contre ce qui menace de détruire le fragile vivre-ensemble que l'être humain tente péniblement d'édifier depuis des millénaires. À la suivre, un tel vivre-ensemble n'est que pure illusion<sup>101</sup>. N'est-il pas plus confortable de se convaincre que rien n'est possible, plutôt que de consentir à l'effort presque surhumain de chercher comment y remédier ?

Pourtant, ainsi que l'Évangile selon Matthieu montre Jésus le faire par sa propre vie, dans le chemin d'une histoire tragique qui se déroule, une parole peut venir faire brèche, retourner les jugements meurtriers et tisser ou retisser des liens communautaires rompus. Pas n'importe quelle parole, certes, et certainement pas prononcée n'importe comment par n'importe qui<sup>102</sup>. Une telle parole ne peut détourner l'histoire, encore moins détourner de l'histoire, comme déjà souligné, mais elle en reconfigure le sens *dans la visée d'un peuple à édifier*. Cette parole réussit à libérer des prisons de la détermination et de la fatalité en retournant les jugements sur eux-mêmes. Sa force, et la force de ceux qui sont en mesure de la faire entendre, réside dans la Parole qui s'y glisse, ce « quelque chose » qui, au sein de la parole humaine, parle jusque dans les profondeurs des prisons inconscientes de chaque sujet et *renoue des liens de liberté*<sup>103</sup>.

#### ***La Parole fait jugement sans juger***

Or cette Parole transporte avec elle l'énergie inimaginable du renoncement à soi, du désancrage des représentations, de l'ouverture à l'Autre qui empêche de s'accrocher à du « déjà-jugé-à-l'avance ». Elle renverse continuellement les jugements, les retourne en des nouvelles paroles de guérison, « traverse les ravins de la mort »<sup>104</sup> et en tire parti pour circuler avec davantage d'énergie encore. Elle ne cesse d'habiter la parole des humains, s'y glisse en la purifiant et en s'en retirant<sup>105</sup>, pour ouvrir l'espace de l'écoute et du non-jugement.

Lorsque cette Parole parvient ainsi à se glisser dans les mots humains, elle impacte puissamment le monde, bien qu'elle soit inscrite dans la plus grande discrétion voire dans l'incognito de l'inconscient, par son retrait même. Elle se donne à entendre au travers de ces multiples paroles, telles celles de Jésus, que les

100 Nous n'hésitons pas à parler de « fantasmes » dans la mesure où, au fond, il ne s'agit que de constructions mentales, sans lien avec la réalité... mais qui finissent par avoir un impact sérieux sur la réalité du fait même que ceux qui leur donnent crédit finissent par agir comme s'ils étaient réels. C'est *alors* qu'ils le deviennent et révèlent *alors* toute leur dangerosité. Dans le langage évangélique, notamment en lien avec Lc 8-11, par exemple, cela pourrait s'appeler des « démons ». On comprend pourquoi. Un écho très net sera établi, en fin de ce chapitre, au moment de la reprise théologique, avec les réflexions d'Adolphe Gesché.

101 Et il est vrai que l'actualité ne cesse de nous en convaincre.

102 De ce point de vue, les lettres de Paul sont la mise en œuvre la plus aboutie d'une parole, pétrie par la Parole, dont la vocation est précisément de tisser ou retisser des liens communautaires mis à mal par la convoitise ou la jalousie de certains.

103 Cette expression paradoxale nous est inspirée par François de Sales, au *Traité de l'Amour de Dieu*, Livre II, chapitre 12. Elle nous semble parfaitement résumer l'enjeu de la Parole telle que traversant les Écritures de part en part.

104 Ps 22,4.

105 En s'inspirant très directement de la fameuse parole d'Hölderlin : « Dieu a fait l'homme comme la mer a fait les continents, en se retirant. »

humains échangent entre eux. Cette Parole fait jugement, mais sans juger ni condamner les personnes : elle juge en déconstruisant les jugements injustes qui figent les destinées en destins et brisent les solidarités communautaires, elle finit par les retourner sur eux-mêmes en en dénonçant la nocivité. Or, un jugement qui est ainsi conduit à se retourner sur soi-même et à s'évaluer soi-même en tant que jugement fait de nouveau directement écho au discours de Jésus en Mt 5-7, particulièrement au début du chapitre 7 (7,1-2 : « *Ne jugez pas...* ») et à la parabole de la paille et de la poutre qui le suit (Mt 7,3-5, où comment interroger et déconstruire le regard qui prétend juger le prochain)<sup>106</sup> : nouveau lien étroit entre ces deux grands discours de Jésus. En cela se confirme aussi cette autre hypothèse esquissée au début de cette recherche : la lecture de la Bible serait particulièrement bien adaptée à l'effort pour construire une anthropologie de la parole originale et pertinente pour notre temps, apte à faire advenir le tissu social au fondement de l'existence humaine.

### ***La Parole pose et garantit tout « cadre de sécurité »***

En tout cela, la parole, lorsqu'elle est conduite sous les auspices de la Parole, « retisse les liens communautaires rompus ». En renonçant à toute forme de jugement, en écartant par avance, autant qu'il est possible, toute forme de pré-représentation vis-à-vis des autres à qui elle s'adresse, elle ouvre et libère leur parole au point que celle-ci, par effet boomerang, produit à son tour un bienfaisant effet de libération. Lorsque toute une communauté humaine, de quelque taille qu'elle soit, fonctionne sous une telle modalité de la parole partagée, elle devient l'incroyable festin qui accompagne chacun dans le discernement puis le choix de sa propre destinée. Chacun s'accomplit soi-même au moment même d'offrir sa parole pour le cheminement des autres. Une telle communauté devient peuple, Corps promis où peut se déployer un fécond vivre-et-agir-ensemble.

Il entre alors dans la culture partagée de n'avoir pas à formuler de jugement péremptoire ou hâtif les uns vis-à-vis des autres. Un tel cadre de parole procure un profond sentiment de sécurité, soutenant le risque pris par chacun.e dans la parole partagée. À l'inverse de la parole rigidifiée et hyper-contrôlée des scribes et des Pharisiens de Mt 21-26, qui n'offre plus aucun interstice à la vulnérabilité, la parole livrée librement par chaque membre d'une véritable communauté de parole expose aux bienfaits de la purification et de la guérison. Une telle qualité de parole fonde ce que l'on a pu ailleurs désigner par le terme de « cadre de sécurité » ou ce qui pourrait ici être nommé simplement « espace de parole » et dont la propriété est de garantir cette culture par laquelle la parole peut se déployer de façon particulièrement créative. En cela, un tel « cadre de sécurité » s'apparente à la lecture sémiotique d'un texte, lorsque celle-ci favorise l'atténuation des pré-jugés et des représentations faussées, incite à considérer autrement les figures des textes (et la parole des autres lecteurs), aide chacun à porter un regard neuf sur le texte (et sur les autres co-lecteurs). De cette façon, et en misant sur l'effet de contagion d'une parole qui circule en cascade entre les participants, le groupe adopte de plus en plus un fonctionnement différent qui reconfigure les relations et crée un véritable espace de liberté.

### ***Victimes et bourreaux à la fois***

Exprimer les choses ainsi laisse entendre que la guérison opérée chez les humains par la Parole joue à double sens : elle soigne les blessures occasionnées par les jugements *reçus*, elle atténue et apaise aussi la propension à *adresser* des jugements à autrui. Autrement dit, chaque humain se retrouve ainsi dans la double posture de victime et de bourreau : tel est le malheur des origines. Dans la lecture menée jusqu'ici, le point d'attention était porté sur la manière dont Jésus *subissait* un jugement injuste et violent de la part de ses juges, et parvenait, par sa parole, à *retourner* ce jugement sous la forme d'un jugement (paradoxal) de l'acte même de juger. Et cela, sans jamais céder, lui, à la tentation de juger à son tour. Tout au contraire, il renvoie des paroles empreintes de miséricorde et de désir de soigner, considérant ceux qui deviendront ses bourreaux comme étant eux-mêmes les victimes de cette torsion du langage introduite dès l'origine par le serpent de la Genèse<sup>107</sup>.

Se trouve ainsi soulignée l'ambivalence du sujet humain qui, tour à tour, en vient aussi bien à *subir* qu'à *attribuer* aux autres des quantités de jugements arbitraires. Il est même probable que l'être humain en vienne à juger *parce que* lui-même s'est trouvé injustement la cible d'un jugement inique à tel ou tel moment de son

106 L'on aura bien sûr l'occasion de revenir plus en détails sur ces textes pour en repérer toutes les finesses.

107 L'hypothèse est lancée ici, mais ne sera développée que dans un autre chapitre, pour ne pas alourdir ici la réflexion.

histoire, fatalisant irrémédiablement son regard porté sur le monde, dans un processus de contamination sans fin : une interprétation possible de ce que l'on a appelé le « péché des origines ». Sera alors formulée l'hypothèse que c'est au cœur même de la parole et de l'acte de lecture (ou d'interprétation <sup>108</sup>) qui lui est corollaire que naît le piège de la fatalisation, mais aussi de ce même lieu que provient son antidote. Il va être dit maintenant en quoi la sémiotique contribue à l'émergence et la mise en œuvre de cet antidote.

---

108 Dont nous dirons, le moment venu, le lien étroit avec la Création et l'advenue de l'humain dans le monde.

## 5. La sémiotique comme pratique du renversement de tout jugement

*Retour sur la sémiotique*

### ***La sémiotique défatalise***

Pour que le lecteur parvienne à opérer un revirement aussi puissant que celui que la lecture globale en focale F0 a permis de dégager, il lui a fallu se mettre attentivement à l'écoute du texte : avec la ténacité de celui qui a déjà confiance dans la force transformatrice de la Parole, et avec l'appétit de celui qui est déjà prêt à accueillir ce qui se manifeste autrement que ce qu'il pouvait avoir imaginé à l'avance. Telle est l'ouverture minimale dont les scribes et les Pharisiens n'ont pas réussi à se montrer capables. Ils y étaient pourtant invités par la Parole elle-même, non seulement par le biais des Écritures dont ils étaient les gardiens, mais également sous la forme des multiples paraboles racontées par Jésus, destinées à étonner les oreilles des auditeurs et à prendre racine dans le cœur des lecteurs (notamment Mt 13,1-23, la parabole du semeur qui est la parabole des paraboles) comme autant d'ouvertures appelées à se multiplier à l'infini. Or dès que le lecteur se laisse saisir par la Parole qui ouvre, voici qu'un destin implacable se transforme en destinée signifiante, Parole faite parole libre, susceptible de libérer à son tour des cœurs de la prison de leurs jugements. Il se trouve que la sémiotique contribue à ce miracle continu, d'une manière qui lui est propre.

En effet, la sémiotique est une pratique de défatalisation des textes. Les textes sont « fatalisés » par leurs lecteurs à la mesure des représentations pré-construites dont ces derniers les lestent et qui servent d'écran défensif à l'irruption de l'altérité radicale de la Parole. Il en est de même des lecteurs qui « fatalisent » leur cheminement de lecture et, finalement, leur existence de sujet, en sachant à l'avance la manière dont doit se passer, pour eux lecteurs, la lecture de tel texte et, finalement, la façon dont doit se dérouler leur vie entière. Tout ceci joue de telle sorte que le texte ne parvient plus à faire entendre ce qu'il a à dire, ni faire bouger le lecteur comme il devrait le faire. Avec les représentations dont le texte est chargé, il n'est plus possible de lui permettre de faire résonner autre chose et de nourrir son lecteur de la Parole. Parallèlement, avec les pré-jugés que le lecteur porte sur lui-même, il ne lui est plus possible non plus de se laisser bousculer par la Parole, d'oser imaginer son existence différemment, ni d'envisager autrement le travail du « sens » qui s'opère en lui. Le texte, et le lecteur avec lui, sont particulièrement « fatalisés » par les représentations dont sont déjà lestées les figures ; toute signification étant déjà fixée par avance, plus aucun chemin d'ouverture ni de lecture n'est possible : toute la vie se sclérose.

### ***La sémiotique comme « post-jugement »***

Lorsqu'à Jésus est déjà attribuée une accusation arbitraire, pré-imposée et plus du tout questionnable, il se voit contraint d'endosser un jugement dont il ne lui sera plus possible de se défaire. En principe, un jugement est justement la procédure qui devrait tenter de desserrer l'étau de l'attribution arbitraire, en faisant entendre des voix différentes et souvent divergentes. Un procès équitable a pour mission de rappeler, par la mise en tension de témoins dans un débat contradictoire, que la vérité n'est pas si évidente à déterminer et doit donc être patiemment recherchée ensemble. Ce « jugement »-là est correct, s'il se veut patiente recherche d'une vérité non connue et surtout pas imposée au départ<sup>109</sup>. C'est d'un tel jugement que Jésus est privé, jugement équitable remplacé par le jugement arbitraire qui l'enverra à la mort sans qu'il n'ait pu être vraiment entendu dans ce qu'il aurait pu avoir à dire pour sa défense.

La sémiotique a pour objet de permettre, précisément, que puisse se faire entendre à nouveaux frais, grâce à une méthodologie éprouvée et au regard pluriel d'une lecture en groupe, ce que le lecteur cherche à tout prix

---

<sup>109</sup> En cela, comme l'amorçait une note précédente, s'abstenir de juger n'est pas contradictoire avec la nécessité que justice soit faite à l'horizon de notre monde concret.

à ne pas entendre, ce que les juges de Jésus ont tout fait pour ne pas entendre non plus : que la Parole est d'abord faite pour ouvrir. En cela même cette discipline fonctionne à la manière d'un jugement, non pas au sens d'asséner une vérité produite de l'extérieur, mais au sens de garantir la procédure (le « cadre de sécurité ») qui permet *et* de laisser émerger par elle-même une vérité inouïe, *et* d'aider le lecteur à ne pas en esquiver la force de dé-construction, *et* d'inviter celui-ci à en entendre la voix unique. La sémiotique, par son principe de « suspension du sens », demeure méthodologiquement un jugement ouvert et dans l'attente. À l'inverse, le jugement du lecteur est souvent un pré-jugement, engoncé dans des pré-jugés qui empêchent de se poser dans l'attente de ce qui viendra. Or, pour bien juger, comme pour bien lire, il faut du temps. Pour rendre compte du délai qu'un jugement correct nécessite, l'on pourrait s'amuser à parler de « post-jugement »<sup>110</sup> et faire de la sémiotique l'exercice par excellence du post-jugement ou, plus justement encore, du jugement postposé : ne juger qu'après avoir pris le temps d'envisager tous les angles de vue possibles, qu'après s'être laissé déplacer par la multiplicité des points de vue différents venant *ouvrir* le sien propre. Autrement dit, après un long, long temps...

### ***La sémiotique comme pratique du questionnement***

La sémiotique ne dit ainsi pas ce que le texte doit dire, elle ne se donne pas le pouvoir de déterminer et encore moins de figer le contenu de sens des textes ou des figures qui les tissent. Elle est une pratique du questionnement, elle ne cesse d'interroger le lecteur : « Est-il sûr que ce que tu lis est le définitif du sens ? N'y a-t-il pas encore autre chose à lire ou à entendre ? » Elle ouvre un espace de promesse : il y aura toujours quelque chose à entendre, il n'est pas possible de tuer la Parole que le texte contient. L'on peut juger ou tuer le texte, lorsqu'on lui impose du sens, lorsqu'on le recouvre d'un sens imposé. Mais l'on ne peut pas l'empêcher de rayonner de la Parole, laquelle retourne joyeusement tous les dogmatismes dont, comme autant de pierres tombales, on tente de la couvrir. S'il n'est pas possible de lire en direct les figures d'un texte comme parlant de cette Parole par effet d'intransitivité<sup>111</sup>, c'est alors la forme du texte qui parlera pour elle et qui se glissera, sans violence, dans le regard du lecteur pour, petit à petit, le faire bouger.

C'est en effet par sa forme qu'elle parle fort lorsque, comme c'est ordinairement le cas, le tissu figuratif demeure opaque au regard du lecteur, encore encombré de ses représentations non délestées. Cette forme, que la sémiotique énonciative s'est employée à rendre visible et lisible à l'aide du « vitrail »<sup>112</sup>, déjoue le silence continuellement imposé à la Parole. Il en est ainsi comme de ces pierres dont Jésus disait qu'elles se mettraient à crier si l'on faisait taire ceux qui l'acclamaient lors de son entrée à Jérusalem (Lc 19,40). Si l'on accepte de laisser au texte la chance de dire autre chose, c'est alors lui qui fait « jugement » pour le lecteur. Le vrai « jugement » devient le dispositif méthodologique qui permet au texte et à la Parole de faire eux-mêmes effet de retournement et de révélation (au sens photographique du terme) pour qui cherche à les entendre sérieusement. Ainsi le texte peut-il faire « jugement » pour le lecteur en mettant en lumière la capacité de celui-ci à laisser émerger ou non la Parole dans le texte.

En cela, la sémiotique est un jugement continu, mais un jugement qui ne juge pas par lui-même. Elle rend bien plutôt le lecteur apte à apporter par lui-même une évaluation sur sa propre capacité à juger trop vite et de façon inappropriée, se faisant juge (miséricordieux) de lui-même comme l'invite à le faire Mt 7,1-5. La sémiotique ne juge ni le texte ni le lecteur. En permettant au texte de laisser rayonner la Parole qui circule par lui, Parole qui elle-même renverse tous les jugements qui s'exercent vis-à-vis d'elle, elle aide le lecteur à travailler sur lui-même et sur ses propres pré-jugements, jusqu'à se libérer de son incoercible et incorrigible envie de juger. Si tous les humains choisissaient de se laisser travailler ainsi, le monde ne s'en trouverait-il pas immensément soulagé et apaisé ?

---

110 L'expression est reprise à des jeunes animateurs qui ont voulu travailler cette question lors d'un week-end de jeunes de 17 ans et plus : le thème du week-end était « Passer du pré-jugé au post-jugé », comme pour inviter à ne pas juger trop vite, mais plutôt prendre le temps d'une prudente et critique assimilation. Il n'est pas sûr que l'expression comme telle soit tout à fait ajustée à ce qu'elle voudrait désigner mais nous l'avons trouvée suffisamment inventive pour y faire allusion ici. Surtout, elle montre à quel point « nos » adolescents disposent vraiment de ressources langagières aptes à nous surprendre.

111 On se souvient que, pour J. Geninasca, l'intransitivité a pour vertu de conduire à ce que les figures du texte deviennent des figures de sa propre énonciation.

112 Voir les travaux de Anne Pénicaut à ce sujet.

## 6. La Parole transforme un symptôme en parole

*Le travail du lecteur*

### ***Un symptôme qui devient parlant***

Voici qui éclaire la violence des réactions que la lecture de Mt 24-25 peut provoquer chez le lecteur, telle qu'elle a été succinctement évoquée dans les chapitres introductifs. Il devient possible d'envisager que ces réactions témoignent en réalité du travail intense occasionné en lui par l'impact même de la Parole au travers du texte qu'il lit. Un peu comme, en Lc 9,38-43, le fils de l'homme qui a interpellé Jésus se trouve particulièrement secoué par le démon qui l'habite au moment où Jésus lui-même s'approche de lui. Ces réactions intenses, de colère, de frustration ou d'autres encore font symptôme. Tant que le lecteur, ne parvenant pas à se dégager de lui-même, les vit au premier degré, il ne peut s'en libérer. Mais dès lors que, à l'écoute de la Parole, il parvient à établir vis-à-vis de lui-même un minimum de distance, voici que les symptômes criants qu'il n'entendait pas deviennent à leur tour une parole à entendre pleinement, révélant sans aucune violence l'état dans lequel ce lecteur se trouve.

### ***Le lecteur comme terrain privilégié où germe la Parole***

C'est ainsi que le lecteur se découvre lui-même être un lieu où se joue le travail de la Parole et, partant, son avenir. En lui se révèle la nocivité d'une parole de (faux) jugement dont il a pu être la cible et qu'il ne cessait répétitivement de rejouer vis-à-vis du texte, risquant de transformer en retour sa propre parole en parole de jugement. Cependant, au moment où il entend enfin la Parole qui le désarçonne dans regard sur lui-même, sont désactivées en lui la nocivité et la violence de toutes les paroles de jugement qu'il a subies. Il revisite cette sorte de faux jugement, ce « déjà-su-à-l'avance » porté sur le texte qui l'empêchait de lire celui-ci. Il s'y projetait et, ce faisant, le déformait, au point de rendre impossible sa lecture et sa compréhension, au point de le considérer comme « imbuvable »<sup>113</sup>.

Au moment où il aperçoit, grâce à sa lecture, la force libératrice de la Parole laissée par Jésus aux générations à venir, il comprend que cette même Parole l'a rejoint, lui, dans l'ici et maintenant de sa lecture, et il ressent comme en direct la liberté retrouvée d'une lecture qui s'inverse. Le voici lui-même, à ce moment-là précis, le siège d'une libération qui le défatalise. La Parole a pris la peine de le rejoindre afin de lui donner les moyens de la lire autrement et, donc, de défaire ses propres représentations et jugements. Elle a pu le faire parce que lui-même a consenti à l'ouverture minimale rendant possible le travail de purification de ses propres obstructions. La parabole du semeur en Mt 13 s'est jouée pour ainsi dire sous ses yeux. Or, si la Parole lui donne d'accomplir un tel changement de cap au moment précis de la lecture, c'est qu'elle peut le faire pour l'ensemble de sa vie de sujet humain. Et, donc, pour tous les humains : de nouveau, le « corps à venir », dont parlait Jean Calloud.

Ce même lecteur peut alors mettre paisiblement sa parole au service de ce « corps à venir », dans quelque groupe auquel il appartient.

### ***Intransitivité***

À partir de ce qui vient d'être mis en lumière du côté du lecteur et de l'acte de lecture, il est possible de donner un exemple précis de ce en quoi consiste l'intransitivité, évoquée lors des chapitres 1 et 2. Là où le lecteur, du fait de ses préjugés sur le texte, voyait celui-ci comme le porte-parole d'un terrible et horrible jugement, au point de le faire réagir parfois violemment, comme si lui-même se sentait irrémédiablement jugé. Au bout de la lecture, voici que le même texte apparaît désormais comme une instance qui, avec miséricorde, patience et douceur, invite le lecteur à s'interroger lui-même sur sa propre inclination à juger. Le texte *se lit*

113 Clin d'œil au chapitre 1 et à l'introduction de la présente recherche.

désormais comme un anti-jugement bienfaisant et, de fait, il *est exactement cette voix d'anti-jugement* qui aide le lecteur à se défaire de ce danger mortel. En cela même il manifeste son intransitivité : il parle de ce qu'il est.

## 7. Aider les jeunes à défataliser leur histoire

*Du côté de l'adolescence*

### ***Un modèle heuristique***

Tout le parcours qui vient d'être accompli demeure dans le champ de la sémiotique, en tant que celle-ci accompagne le lecteur : lorsque celui-ci interroge le texte, lorsqu'il s'explore lui-même en train de lire le texte et lorsqu'il éclaire le processus et la méthodologie par lesquels il effectue ces deux opérations. À ce niveau de focale a émergé la figure de la « destinée », mais non pas comme un simple mot, ni même comme un concept déterminé. La « destinée » fonctionne dans ce parcours bien plutôt comme une structure riche de multiples éléments articulés dynamiquement les uns aux autres, éclairée par la Parole. Elle compose un modèle heuristique destiné à éclairer la réalité humaine dont le texte, au fond, ne cesse de parler.

C'est donc ici<sup>114</sup> que la lecture bascule dans une exploration de plus large format. Lorsqu'elle aborde d'autres rivages, comme celui de l'adolescence<sup>115</sup> dont il va être question maintenant, elle pourrait sembler s'évader du strict champ de la sémiotique. Mais si la lecture a été correcte, le modèle heuristique nommé « destinée » qui s'en est dégagé a toutes les chances d'y montrer une belle fécondité. Or tel était le projet de départ : montrer à quel point la Parole peut éclairer des champs entiers de l'existence humaine. Il trouverait ainsi sa pertinence et sa validation. Voici donc venu le temps de la première mise à l'épreuve, directe, sans esquive : quel éclairage ce parcours autour du « destin », retourné en celui de la « destinée » par la brèche que la Parole ouvre dans la fatalité, peut-il apporter à la réalité des jeunes tels que nous les rencontrons ?

### ***Représentations collectives***

Le constat formulé par une spécialiste comme Marie-Rose Moreau<sup>116</sup>, dans un podcast édité par France Culture et intitulé *Jeunesse, le mal de vivre*, donne le ton :

Je crois vraiment que nous n'aimons pas au sens philosophique, au sens politique du terme, nous n'aimons pas assez notre jeunesse.

Je pense qu'il y a quelque chose de l'ordre de la déception, qui d'ailleurs se joue à tous les niveaux. La déception de l'ado, souvent, ils disent, mais madame, vous le savez, on vaut rien, ou je vauds rien. D'ailleurs, souvent, ils nous interrogent sur notre intérêt pour eux. Ils sont un peu étonnés.

- Vous n'avez pas marre de nous ? Vous n'avez pas envie de faire autre chose ?

Ils peuvent dire des choses comme ça, parce qu'ils ont vraiment un sentiment de ne pas être aimables, au sens fort du terme. Et donc, la déception d'eux-mêmes, parce qu'ils ont déçu les uns, les autres. La déception parfois de leurs parents qui imaginaient un enfant différent. Et tant qu'ils sont petits, ça va, mais quand ils sont ados, des fois, ils nous déçoivent. Et puis la déception des enseignants, de la société, du monde.

Il y a une quantité de déceptions qui pèsent sur leurs épaules, qui, moi, me semblent toujours... Bien sûr, c'est des préjugés et c'est des représentations collectives. mais qui me semblent encore aujourd'hui un peu étonnantes. Parce qu'au fond, ils ont plein de qualités, plein de ressources.

---

114 Voir les premiers chapitres de mise en route du présent projet.

115 L'on se souvient que l'auteur de ces lignes, travaillant dans l'accompagnement de groupes d'adolescents, a choisi ce terrain très pratique pour mettre à l'épreuve ce que la lecture de l'Évangile peut dégager de vital, encore aujourd'hui, pour l'existence.

116 Marie-Rose Moreau, psychiatre et chef du service de la maison de Solène. Elle s'exprime dans une série de quatre émissions diffusées sur France Culture à partir d'octobre 2023 et disponibles en podcasts. Série « Jeunesse, le mal de vivre ». Épisode 1/4 : *Santé mentale : le cri d'alarme des professionnels*. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/lsd-la-serie-documentaire/sante-mentale-le-cri-d-alarme-des-professionnels-2414297>. Les propos sont reproduits ici dans leur style oral originel. Merci à Benoît Pernechele de m'avoir fait découvrir ce beau podcast.

M.-R. Moreau évoque ces nombreux sentiments de déceptions<sup>117</sup> dont les jeunes font si souvent l'objet, au point d'en oublier les merveilleuses ressources qu'ils ont à nous offrir. D'une part, émerge la figure de la déception que les adolescents suscitent autour d'eux, qui exprime si bien l'écart perçu entre ce qui était attendu d'eux et ce qu'ils sont réellement : encore une histoire de représentations toutes faites mises en défaut par la réalité. D'autre part, la psychiatre établit un lien explicite entre cette réalité de déception vécue par les jeunes et l'idée de jugement, en concédant que « Bien sûr c'est des préjugés et c'est des représentations collectives. » Autrement dit, les préjugés portés sur les jeunes, dans ce moment sensible de l'adolescence, sont réels, nombreux, pesants. Pire, ils ne se limitent pas à quelques paroles mal placées. Ils viennent de bien plus loin, sont véhiculés par tout un climat social, agissent donc de façon plus souterraine et surnoise, ce qui les rend plus difficiles à discerner et à combattre.

Pour le dire de façon plus brutale, nos jugements portés sur notre jeunesse se révèlent meurtriers, et le suicide auquel certains jeunes finissent par se résoudre pourrait bien en être le symptôme, fruit de notre négligence à leur dire toute la valeur qu'ils ont en réalité pour nous, à leur exprimer tout ce qu'ils pourraient nous apporter si seulement nous changions le regard porté sur eux. Ainsi, chaque jugement péremptoire porté sur un ou une ado, le ou la fait mourir à petit feu. Exprimer les choses de façon aussi (voire trop) tranchée présente au moins le mérite d'aider à comprendre pourquoi les adolescents des groupes que nous accueillons ont tant de mal à s'exprimer et donc à s'exposer, au démarrage de nos séjours, pourquoi aussi revient si souvent dans leur bouche cette formule à la manière d'une supplication : « S'il vous plaît, on vous en prie, pas de jugement ».

### ***Un profond sentiment de fatalité***

Qu'un sentiment de fatalité, très profondément enraciné dans leurs esprits, entrave sérieusement le développement serein de nos ados provient très probablement des pré-jugements constants dont ils font l'objet. Ceux-ci barrent l'horizon de leur existence et représente un des terrains majeurs<sup>118</sup> du combat épuisant qu'ils doivent livrer pour accéder pleinement à la liberté qu'engage leur future vie d'adulte. Si, comme le souligne le psychiatre et psychanalyste Philippe Jeammet, la quête de soi-même et de son identité propre, en ce que celle-ci comporte d'unique et d'irréductible<sup>119</sup>, préoccupe particulièrement l'adolescent, il n'est pas étonnant que celui-ci se montre spécialement sensible aux « étiquettes » et aux préjugés dont on peut l'affubler, lesquels le dépersonnalisent en le réduisant violemment à un objet d'étude ou à une cible commerciale à influencer. Il s'en sent si meurtri dans sa quête avide du « sens » de la vie, si sévèrement limité dans l'exercice de sa liberté, si mortellement attaqué dans la conscience qu'il commence à avoir de lui-même, qu'il cherche par tous les moyens, y compris hyper-violents, à s'en débarrasser. Avec, malheureusement, le plus souvent, des résultats plus négatifs que bénéfiques, pour lui-même et pour les autres. La vie et ses blessures se chargent déjà assez bien d'éduquer notre capacité à tenir bon dans l'adversité (apprentissage crucial à l'adolescence), il n'est pas nécessaire d'en rajouter par des préjugés et des représentations erronées.

Ainsi que nous le constatons dans une bonne partie des groupes que nous<sup>120</sup> animons, le sentiment de fatalité, issu des jugements de toutes sortes plaqués sur les adolescents, s'est incrusté dans leur inconscient de façon tragique, ajoutant au poids de leurs histoires déjà tourmentées<sup>121</sup>. D'où cette sorte de paralysie évoquée plus haut qui s'empare d'une bonne partie d'entre eux lorsqu'il s'agit de se hasarder à prendre la parole devant

---

117 Nous revenons un peu plus loin sur ce point capital, repris à l'unisson par bien d'autres auteurs.

118 Cette affirmation ne découle certes pas d'études statistiques dont nous aurions connaissance, mais reflète néanmoins l'impressionnante fréquence avec laquelle cette problématique émerge au sein des groupes que nous accompagnons, de la bouche même des jeunes.

119 L'on devrait parler, avec Paul Ricœur, d'*ipséité*.

120 « Nous » représente ici l'équipe des animateurs qui portent l'animation des « Séjours Citoyens » évoqués plus haut. Voir notamment les notes 44, 46 et 48.

121 Un impressionnant petit article paru dans *La Libre Belgique* daté du 19 novembre 2025, malheureusement accessible uniquement aux abonnés, ne fait que confirmer l'ampleur des dégâts chez les jeunes de cet âge. Il renvoie au rapport publié en Belgique par le Défenseur des Enfants, saisissant quant à son contenu et quant aux chiffres qu'il livre : un rapport à lire absolument pour qui travaille dans le secteur de la jeunesse. Pour le télécharger : [https://www.defenseurdesenfants.be/sites/default/files/2025-11/radgde\\_24-25\\_bd.pdf](https://www.defenseurdesenfants.be/sites/default/files/2025-11/radgde_24-25_bd.pdf).

les autres<sup>122</sup> : comme si la vie (la Parole?) coulant en eux et cherchant à s'exprimer avait été bâillonnée de force.

### ***Inquiétante rétention de parole***

Ainsi, ce qui émerge, ce qui se voit et ce qui frappe le plus lorsque nous observons ces jeunes accueillis dans notre centre est l'enfermement intérieur dans lequel ils se retrouvent. Des vécus certes difficiles, faute d'avoir trouvé à se dire par la parole, lestés par un fort sentiment de fatalité, se sont peu à peu enkystés, devenant des secrets invouables, des traumatismes, enfouis depuis toujours et ne parvenant plus à se dire nulle part. Plusieurs, d'ailleurs, n'hésitent pas à l'exprimer tel quel lorsque, par chance, ils se sont saisi d'un des espaces de parole sans enjeux que nous leur offrons au cours de leur séjour : « C'est la première fois que j'en parle ». Ou encore, plus préoccupant : « Même à mon/ma psychologue, je n'en avais jamais parlé »<sup>123</sup>. Quelle est donc cette chape de plomb qui s'est abattue sur eux ? Comment un si puissant sentiment de fatalité peut recouvrir tous ces événements vécus par les jeunes, les conduisant à penser que la parole n'en vaut décidément pas la peine, voire qu'elle n'est carrément pas possible ? Comment se fait-il qu'ils aient pu rester des années durant en traînant des secrets parfois terribles sans jamais avoir pu s'en ouvrir ? D'où vient cette conviction selon laquelle « Il ne sert à rien d'en parler et de remuer ainsi le passé » ? D'où comprendre que la parole ne parvienne plus à « faire brèche » ?

### ***Lorsque cèdent les résistances à la parole***

Du fait d'une telle rétention de la parole, lorsque, la confiance aidant, dans un espace de parole suffisamment sécurisé, ils s'ouvrent davantage les uns aux autres, tout se passe comme si des barrages cédaient brutalement, provoquant un déferlement de nature à effrayer les plus solides. Trois phénomènes apparaissent alors, qui ont tendance à se renforcer mutuellement, au point de provoquer parfois des ondes de choc difficiles à contrôler, que l'animateur doit pourtant être préparé à gérer. Premier phénomène, la fréquence des situations difficiles<sup>124</sup> vécues et racontées par nombre d'entre les jeunes stupéfie souvent les adultes qui les accompagnent<sup>125</sup>. Qu'il s'agisse de deuils douloureux, de situations familiales compliquées, parfois aggravées par l'alcoolisme de l'un des parents (parfois des deux), qu'il s'agisse de harcèlements, d'échecs scolaires, de violences physiques subies et parfois données (avec les conséquences que l'on imagine), d'agressions sexuelles, de maladies invalidantes, d'accidents parfois graves à très graves... il n'est pas rare que les jeunes s'emparent de l'espace de parole ainsi balisé pour déverser leur trop-plein de situations angoissantes. Il faut déjà pouvoir l'encaisser.

Ce premier phénomène, à lui tout seul, aussi impressionnant et émotionnellement perturbant soit-il pour ceux qui écoutent les jeunes, n'est pas tout à fait suffisant pour déstabiliser le groupe. Car des voix s'élèvent

---

122 Notamment lors de ce que nous appelons des « veillées objet personnel », où les jeunes sont invités à parler d'eux-mêmes à travers un objet familier. Il arrive souvent que la majorité des jeunes se retranche derrière des paroles assez superficielles et convenues... sauf si quelques-uns s'enhardissent et se risquent à des paroles vraiment personnelles, encourageant alors les autres à faire de même. Même les moments de débriefing, moins impliquants à première vue, suscitent les mêmes résistances.

123 Le fait qu'il s'agisse d'espaces de parole sans enjeu particulier, sans attente, sans intérêt pour qui que ce soit, à part celui de passer un chouette moment d'échange en groupe, paraît un paramètre important susceptible de les aider à prendre le risque d'une parole plus personnelle. La moindre attente à leur égard, même seulement imaginée de leur part, les paralyse, comme s'ils ne se sentaient jamais en mesure d'y répondre correctement. Même une rencontre avec un ou une psychologue peut leur donner parfois l'impression de devoir répondre à une attente implicite : aller mieux, se comporter autrement, répondre au standard ordinaire de la santé mentale...

124 Dans les groupes-classe que nous accueillons, à partir de certains ateliers de parole que nous animons et d'après leurs propres paroles – même s'il nous faut rester très prudents dans nos estimations –, largement plus de la moitié des jeunes disent avoir vécu quelque chose de très douloureux, voire traumatisant, qui les a durablement marqués. Dans certaines classes, c'est même la quasi totalité des élèves qui se trouvent dans ce cas. Une part de subjectivité teintée inévitablement leurs propos. L'important demeure néanmoins la *manière dont eux le vivent*, pour diverses raisons, et l'impact que, par conséquent, ces événements ont ou ont eu sur leur développement personnel.

125 Notamment lors des « Séjours Citoyens » au cours desquels un espace de parole leur est offert pour parler de ce qu'ils souhaitent. Les récits que certains font de leur vie laissent régulièrement les adultes qui participent à ces moments de parole littéralement sans voix, tellement celle-ci apparaît chahutée et bousculée. Cf l'article paru dans *La Libre* et le rapport évoqués un peu plus haut en note.

régulièrement, parmi ces adolescents apparemment si bousculés et fragilisés, pour dire aussi le combat que certains mènent contre ces événements déroutants de la vie. La maturité des uns, la capacité de résistance et de résilience des autres, leur aptitude à prendre les choses avec une certaine dose d'humour et de distance, le tout sans chercher à se mettre particulièrement en valeur, forcent l'admiration des adultes. Ils rappellent à tous, du fond de leur vulnérabilité assumée, qu'il est possible de faire confiance à la vie pour surmonter de multiples épreuves et que celles-ci rendent plus fort : elles ne représentent pas une fatalité insurmontable.

### ***La fatalité qui obscurcit tout***

Lorsque le deuxième phénomène s'ajoute au premier, les prises de parole au sein des groupes peuvent commencer à prendre une tournure carrément plus dramatique. Ce deuxième phénomène consiste précisément en cette sorte d'ancrage profond, fruit de toute une histoire et toute une culture, du sentiment de fatalité dans l'inconscient des jeunes. Elle devient une grille de lecture qui se surimpose à la façon dont chacun interprète les épreuves survenues dans la vie. Au contraire d'être des opportunités pour en ressortir plus forts, dans la prise de parole des jeunes, ces épreuves se mettent à transpirer l'odeur de la fatalité et de la mort <sup>126</sup>. Le troisième phénomène s'enclenche alors, démultipliant les risques de dérapages dans ces temps de parole. Il consiste en un puissant effet de contagion entre des jeunes qui ont alors tendance à se complaire dans la détresse et en rajoutent dans la dramatisation. Cet effet de contagion se comprend aisément : les jeunes ne sont-ils pas intensément et avidement à la recherche de paroles qui les confortent dans leurs idées <sup>127</sup> et dans le sens qu'ils essaient de donner à ce qu'ils vivent ? Dès lors, le groupe s'emballe et les jeunes s'enfoncent dans le sentiment dépressif de ne pas pouvoir s'en sortir. Même lorsque les faits rapportés ne sont pas tous d'une extrême gravité, la tonalité des récits en accentue le côté tragique, révélant justement par là quel sentiment de fatalité les habite en profondeur bien plus qu'ils ne sauraient le dire. Les événements douloureux, certes difficiles à encaisser mais faisant partie de la vie, jouent *alors* le même rôle destructeur que les paroles blessantes en renforçant les jeunes dans la conviction que leur vie ne parviendra jamais à s'épanouir pleinement <sup>128</sup>.

Ainsi, pris dans un tel climat de fatalité, les jeunes se sentent comme les jouets de forces extérieures qui s'imposent à eux, sur lesquelles il leur semble impossible d'avoir prise. C'est surtout cela qu'ils expriment, à travers leurs paroles, ou qui transpire, à travers leurs attitudes. Les situations inextricables qu'ils racontent traduisent ainsi souvent, par la manière même dont ils les racontent, le sentiment d'impuissance qui les étreint. Il convient, au minimum, de prendre très au sérieux ce sentiment de fatalité qui leur obscurcit l'horizon et le transforme en destin inexorable, les rendant aveugles à cette vie qui, pourtant, continue de couler en eux. À cette lumière, on comprend d'ailleurs aisément le vertige qui les saisit lorsqu'il s'agit d'essayer, à ce moment de leur scolarité et de leur vie, de choisir ce qu'ils aimeraient faire plus tard <sup>129</sup> : pourquoi choisir si la vie est une partie perdue d'avance <sup>130</sup> ?

### ***Première ouverture***

L'enlacement de ces trois phénomènes donne ainsi, notamment aux « veillées objet personnel » évoquées plus haut <sup>131</sup>, une couleur émotionnelle parfois extrêmement intense, à la limite du supportable, dont

---

126 Au cours de ce que nous nommons des « veillées objets personnels », où les jeunes sont invités à parler d'eux-mêmes à partir d'un objet de leur choix, les animateurs et animatrices font souvent le constat d'une forte présence de la figure de la mort et du deuil dans leurs discours. Cette prégnance, qui nous intrigue souvent, pourrait en effet trouver là une raison.

127 Il arrive dans certains cas que les jeunes, dans ces moments de partage, semblent se complaire dans une sorte de surenchère : c'est à qui racontera l'histoire la plus triste et désolante.

128 Et pourtant, nous sommes régulièrement subjugués par la résilience dont ils font preuve, ainsi que dit plus haut, par leur capacité à « survivre » et à se déployer malgré l'accumulation de difficultés. C'est d'ailleurs un constat que nous leur reflétons souvent en vue, justement, de les renforcer dans leur confiance en eux-mêmes : en leur exprimant notre admiration, nous leur disons aussi que c'est cela même qu'ils *nous apportent*, une piqûre de rappel quant à la foi à entretenir dans la force de la vie.

129 Des échos nets se dessinent là avec l'approche de Philippe Jeammet. Son ouvrage (*Pour nos ados, soyons adultes*, Éditions Odile Jacob, 2008), très éclairant et auquel nous nous référons souvent, vaut la peine d'être lu. Nous le citerons à de nombreuses reprises.

130 Rejoignant d'ailleurs ce qu'en ressentent certains psys, comme exprimé lors du podcast déjà évoqué.

131 Voir note 122.

l'animateur ou l'animatrice sort rarement indemne. Et encore moins les professeurs ou éducateurs qui assistent à cette veillée pour la première fois. Il n'est alors pas étonnant qu'un travail de parole soit souvent nécessaire après coup entre adultes pour poser des mots sur cette réalité si déroutante.

Pourtant, il ne faut surtout pas perdre de vue l'immense bénéfice de cet espace, même et justement lorsqu'il a permis ce déferlement d'histoires et d'émotions. Car l'essentiel est là : de la parole a circulé, ouvrant déjà en soi une brèche énorme dans le silence et la fatalité qui s'étaient installés depuis si longtemps. Beaucoup disent que c'est la première fois qu'ils se risquent à dire ce qu'ils disent. Même si la tonalité semble parfois bien lourde à la fin de certaines de ces veillées, il faut donc *d'abord* reconnaître et souligner que la parole a brisé le cercle infernal de la fatalité. Ce n'est pas, ordinairement, ce que l'on garde le plus spontanément de ces veillées, tant chacun.e peut être pris émotionnellement dans ce flot de paroles qui semble avoir défoncé toutes les digues et toutes les défenses soigneusement échafaudées jusque-là. Et pourtant...

### ***La parole qui défatalise***

Le point de vue adopté par la présente focale incite ainsi déjà à affirmer combien il est bon que la parole se soit mise à couler, même à grands flots presque incontrôlables<sup>132</sup>. Car, précisément, lorsqu'un espace sécurisé est convenablement posé, maintenu grâce à des recadrages en douceur, la parole des animateurs ou des adultes accompagnants fait, à sa façon propre, « brèche » dans ce blindage à toute épreuve. Dans le climat spécial et bienveillant soigneusement instauré, eux aussi acceptent de raconter quelque chose de leur existence, de ces combats qu'ils ont dû mener. Et même si, pour eux aussi, des émotions profondes peuvent remonter à la surface, leur parole résonne différemment. Leur façon de se raconter, avec la juste distance à soi-même qui caractérise la vie adulte<sup>133</sup>, témoigne de la manière dont un sentiment de fatalité et des jugements faussés ont pu être dépassés, parfois justement grâce à une parole pleine de respect qui leur a été offerte : leur vie a pu trouver une nouvelle destination et s'épanouir, contre toutes les craintes que, adolescents, ils pouvaient entretenir. Les paroles de ces adultes, qui ont su transformer un destin figé en destinée ouverte, des jugements accablants en fierté retrouvée, contribuent à produire un réel apaisement chez les jeunes, souvent palpable à la fin d'un tel temps d'échanges. De la sorte, même s'ils se risquent peu dans une parole encore compliquée pour eux, les jeunes profitent de ce moment pour se laisser décaler et pour imaginer possible un autre horizon.

Entre le cadre posé par l'animateur et la parole plus distancée des adultes, certains jeunes (et parfois le groupe entier) choisissent de s'emparer de l'opportunité offerte. Les blessures sortent, souvent au prix de beaucoup de larmes. Mais elles commencent à prendre un autre sens. Il n'est alors pas rare que ces mêmes jeunes, soit à la fin de la veillée ou pendant la soirée qui suit, soit le lendemain matin lors d'un rapide débriefing, reconnaissent que parler « leur a fait du bien », leur a parfois aussi procuré un sentiment de libération et d'apaisement. Même tel ou tel jeune n'ayant pas éprouvé le besoin de s'exprimer longuement, estimant sa vie plutôt heureuse, en arrive à remercier ceux qui ont osé s'ouvrir et se livrer, comme si ses yeux s'étaient ouverts<sup>134</sup> sur une réalité qu'il ne connaissait ou n'imaginait pas, mais aussi comme s'il prenait la mesure de l'immense courage qui animait ceux qui avaient osé prendre la parole. Ces mots de remerciement et de reconnaissance jouent, eux aussi, un rôle dans cette opération de défatalisation.

### ***Des échos en psychologie de l'adolescent***

Ce qui vient d'être longuement détaillé concernant le chemin des adolescents que nous rencontrons a pour vertu, dans le cadre de notre recherche, de montrer à quel point la lecture de textes comme Mt 24-25 permet de dégager des structures humaines profondes qui parlent fort dans l'existence concrète. C'est ici que l'engagement de la présente recherche prend tout son sens : travailler à ce que la Parole soit entendue par tous et dans le monde entier, même si elle n'est pas entendue directement à partir de l'Évangile. Dans cette perspective, faire entendre la Parole représente bel et bien un enjeu d'évangélisation, mais certainement pas au

132 Que les flots de parole soient « presque » incontrôlable laisse entendre qu'il convient néanmoins qu'ils demeurent quoi qu'il arrive sous contrôle.

133 L'on se souvient d'avoir identifié ce motif au cours de la lecture : la prise de distance qui permet de décoller de soi-même fait partie du travail bénéfique opéré par la Parole. Comme déjà évoqué, François Jullien a abondamment travaillé ce thème.

134 Précisément ce que les scribes et les Pharisiens de Mt 21-23 auraient dû pouvoir faire à la vue de tous ces aveugles et boiteux que Jésus guérissait par sa parole. Le Temple, ce sont tous ces moments où les yeux s'ouvrent et où la parole se libère.

sens de « gagner des adeptes supplémentaires » en ces temps de disette. C'est beaucoup plus que cela : l'enjeu est d'humanisation.

Or il arrive justement que, avec tel ouvrage qui n'a pourtant rien à voir avec une quelconque perspective évangélique, des échos très nets apparaissent. On trouve ainsi, sous la plume du psychiatre et psychanalyste Philippe Jeammet<sup>135</sup> déjà évoqué, une série de remarques et d'observations qui résonnent étonnamment avec ce qui a été dit jusqu'ici autour de cette figure de fatalité :

Il faut dire, à sa décharge, que l'adolescent lui-même ne comprend pas ce qui lui arrive. Là encore, il subit plus qu'il n'a le sentiment d'agir, comme s'il n'était plus le maître ni même l'acteur de ce qui se passe, ce qui ajoute encore à son désarroi<sup>136</sup>.

Un adolescent est comme un bateau au milieu de courants divergents. Il peut même se sentir comme une girouette soumise au caprice de vents changeants sur lesquels il ne se sent aucune prise. C'est cela, en somme, la crise de l'adolescence<sup>137</sup>.

C'est ce que m'ont appris les adolescents : la destructivité est la « créativité du pauvre », c'est-à-dire de celui qui se sent impuissant. Avant de s'effondrer, de disparaître, il reste au moins un acte de vie, un acte prométhéen en quelque sorte : celui de détruire. « Je n'ai pas choisi de naître », disent souvent les adolescents qui ont des comptes à régler avec leur filiation, mais « je peux choisir de mourir », ajoutent-ils tout aussi volontiers (...) <sup>138</sup>.

Pour cet auteur, l'adolescent se retrouve à chaque fois être l'objet d'une réalité qui lui tombe dessus, qui l'envahit et qu'il subit de plein fouet, sans disposer des moyens de la contrôler. Autrement dit, quasiment par nature, l'adolescence se voit marquée par des phénomènes susceptibles d'alimenter l'angoisse d'être pris dans les rouages de la fatalité. Détruire, voire se donner la mort, en donnant l'illusion d'y échapper, ne fait qu'en renforcer tragiquement l'emprise. L'issue n'est pourtant pas inéluctable. L'auteur ajoute dans le même ouvrage combien une liberté demeure à construire pour l'adolescent ou l'adolescente, avec la promesse de devenir une personne autonome et capable de poser des choix éclairés, constructifs. Pour le dire avec les mots qui ont émaillé le présent chapitre, une destinée se propose à l'adolescent qui « fait brèche » au sein d'un sentiment récurrent de fatalité : sous la forme de certaines paroles offertes par des adultes, dont l'auteur souligne la valeur à plusieurs moments stratégiques de son ouvrage.

Or, en tant que psychiatre et psychanalyste, Philippe Jeammet porte un regard plus spécifiquement sur les processus pathogènes pouvant entraîner les adolescents dans les affres d'une descente aux enfers. Il identifie, à ce titre, la déception comme un ressort puissant qui tend à enfermer l'adolescent dans une prison dont il a du mal à sortir. L'écho avec les propos de Marie-Rose Moreau est flagrant. Selon lui, la déception que l'adolescent ressent, devant son propre échec et donc son impuissance, devant l'inaptitude (et donc l'impuissance) de ses parents à contenir ses propres angoisses, etc., témoigne de la force de l'attente que chaque jeune éprouve vis-à-vis des adultes pour l'aider à grandir. Mais plus son attente est déçue (autrement dit et encore une fois, une histoire de représentations faussées), plus sa confiance diminue dans la capacité des uns et des autres à l'aider à surmonter ses échecs <sup>139</sup>. Et plus sa confiance diminue, moins il lui est possible de s'investir dans les *échanges nourrissants* avec autrui, y compris avec les adultes, dont il ou elle a justement tellement besoin ; et plus alors il ou elle s'enferme dans un silence et dans un « à quoi bon » qui témoignent de sa démotivation, d'un sentiment généralisé d'impuissance, d'une fatalité inextricable. De nouveau avec les mots que la lecture de Mt 24-25 ont inspirés, le mur de cette fatalité se dresse, le sentiment de subir la vie s'installe et à partir du moment où l'on se persuade que ce sentiment correspond à la réalité, il devient de plus en plus difficile d'en sortir. La déception représente, dans le discours de Philippe Jeammet, une figure tout à fait proche de celle de la fatalité déclinée ici.

---

135 *Op. cit.*

136 Ouvrage cité, p. 26.

137 *Ibidem*, p. 32.

138 *Ibidem*, p. 208.

139 C'est ici que la parole plus personnelle et authentique des animateurs et des adultes accompagnants, lors des « veillées objets personnels », peut envoyer aux jeunes ce signal tant attendu : oui les échecs arrivent, mais ils n'ont rien d'une fatalité dont on ne pourrait pas se relever.

## ***La spirale infernale de la fatalité***

Le titre d'un des paragraphes du livre *Pour nos ados, soyons adultes*, « Détruire, ou la maîtrise retrouvée »<sup>140</sup>, exprime à merveille l'enjeu : devant ce qui apparaît comme une fatalité insurmontable, pour les adolescents les plus fragiles, le meilleur moyen de reprendre le contrôle, de se donner l'illusion d'agir et de maîtriser est de détruire ou de *se* détruire, de donner la mort<sup>141</sup> ou de *se* donner la mort. Ce n'est pas autre chose que chercher à se donner une destinée qui a semblé échapper jusqu'à présent, mais en s'enfonçant paradoxalement et tragiquement dans les filets du destin mortel et implacable qui tourmente les humains. Il faut alors agir auprès de ces adolescents, et vite. Faute de quoi s'enclenche une spirale infernale dont il est de plus en plus difficile de sortir.

Il s'agit d'une véritable et d'une dangereuse tentation. L'on songe à Jésus, transporté par Satan sur le sommet du Temple au chapitre 4, invité à se jeter en bas, sous la fallacieuse raison que les anges le saisiront et le protégeront. Le même leurre anesthésie les adolescents les plus fragiles : se donner la mort pour conforter un sentiment de toute-puissance sans se rendre compte que l'on ne fait que subir encore davantage la fatalité que l'on imaginait fuir. Jésus fait un autre choix : il accepte de passer par la lourdeur de la vie, il recherche et accueille patiemment une destinée qui fasse brèche dans le piège tendu par Satan ; il écoute la Parole et il parle, inlassablement. Le ton est ainsi donné : l'adolescence devient le moment, radical, où l'on doit choisir entre subir le destin en pensant le surmonter, ou s'affronter à l'horizon possible d'une destinée, avec les risques d'échecs et de déception que comporte le fait d'avoir à parler. Autrement dit, choisir entre le silence et la parole...

Sur ce point les vues de Philippe Jeammet convergent avec celles développées ici : pour lui, la meilleure, voire la seule issue demeure irréfutablement la parole. Il convient de saisir toutes les occasions, toutes les perches tendues par les jeunes eux-mêmes et leurs comportements, pour nouer ou renouer le dialogue, questionner, paisiblement et sans angoisse, pour ouvrir une brèche dans le système clôt où ils sont tentés de s'enfermer. Sera alors proposée l'hypothèse suivante : pour des jeunes qui n'auront pas la chance de rencontrer un thérapeute le quel, comme Philippe Jeammet, soit en mesure de les aider à remonter la pente, qui n'auront pas la chance non plus de s'inscrire dans un groupe de lecture sémiotique (!) ou dans un mouvement de jeunesse, qui n'auront pas forcément les parents préparés et disponibles pour entrer dans la parole avec eux, des séjours comme ceux qui ont été ici décrits peuvent représenter une alternative tout à fait crédible, une autre voie possible pour amorcer un dégagement de ce sentiment de fatalité. L'intervention est ponctuelle, donc *a priori* moins profonde, mais cependant suffisamment intense, tant par le rythme et l'enchaînement des activités que par l'effet démultiplicateur du groupe, pour inverser la tendance et relancer des vies qui menaçaient de s'enliser.

## ***Une approche originale***

L'on ne peut qu'être étonné par la connivence qui se tisse entre deux champs si différents de l'existence humaine (la lecture sémiotique de Mt 24-25 et les défis de l'adolescence), accréditant ainsi l'hypothèse d'une structure anthropologique les reliant en profondeur. Simultanément, autant les échos sont nets avec un auteur comme Philippe Jeammet, surtout lorsque l'on parcourt son ouvrage de façon transversale, autant l'approche ici proposée offre un angle de vue et un langage différents qui pourraient, sans effet de mise en concurrence ni contradiction, enrichir le regard porté sur les jeunes d'une touche bienvenue d'anthropologie de la Parole et de la parole.

De ce fait, lire Mt 24-25 (et, plus largement, l'Évangile) pourrait effectivement – c'est la mise à l'épreuve évoquée au début du présent paragraphe – apporter une contribution significative dans l'accompagnement des adolescents. Le défi en vaudrait donc vraiment la peine : nous voici encouragés à poursuivre l'exploration entamée. Cela tombe bien : il y a encore tant à lire dans ces deux chapitres de l'évangile selon Matthieu.

---

140 P. 208.

141 Impressionnant effet boomerang : que les scribes et Pharisiens *donnent la mort* en assassinant Jésus souligne à quel point ils pourraient être, eux aussi, voire en premier lieu, embourbés dans l'angoisse et le sentiment erronés d'une impuissance et d'une fatalité indépassable. D'un destin incontournable, a-t-il été suggéré plus haut.

## 8. Le groupe qui soutient et apprend le non-jugement

### *Groupe et posture de l'animateur*

#### *Vie collective et nouveaux espaces de parole*

Le parcours de lecture, réalisé à l'échelle de la globalité de Mt 24-25, a permis de voir à quel point tout jugement hâtif et injustement prononcé à l'encontre de l'autre risque de l'entraîner dans le piège infernal et mortel de la fatalité. Mais il a également permis d'admirer combien la figure de Jésus dans l'Évangile est celle d'un homme qui n'offre, quant à lui, aucune prise au fatalisme, quelle que soit la condamnation qui semble barrer son horizon, grâce à sa confiance inébranlable dans la force de retournement de la Parole. Il garde ainsi une liberté entière grâce à laquelle il poursuit sa route sans en dévier d'un pouce, tout en livrant à ceux qui le suivent les paroles qui permettent de les en libérer à leur tour par une forme de jugement sur le jugement.

De telles conclusions – c'est un des fruits du paragraphe précédent – valent pour tous et en particulier pour les jeunes, dans ce temps de leur vie où ils se trouvent si vulnérables et que l'on appelle l'adolescence. Chaque parole mal ajustée, de la part de leurs pairs ou des adultes qu'ils côtoient, les enferme dans une vision fataliste de leur vie en les incitant à croire eux-mêmes aux images réductrices qui leur sont renvoyées. Entendre une parole qui parvienne à leur ouvrir d'autres horizons et qui les aide à se regarder autrement devient, pour eux, plus que vital. Rares, pourtant, sont les lieux et les personnes qui parviennent à leur offrir une telle parole ou des espaces pour la déployer. De cette urgence découle un des enjeux majeurs des séjours, voyages ou expériences collectives de toutes sortes auxquels ils peuvent parfois avoir la chance d'être invités. Dans ces espaces collectifs, en dehors des cadres classiques de relations, et grâce à l'intervention d'acteurs différents et variés qui leur offrent d'autres cadres, une parole autre pourra leur y être offerte même si, *a priori* beaucoup ne sont pas venus *pour cela*.

#### *Le défi de la vie sociale*

D'où cette question plutôt inattendue mais ouvrant des perspectives vertigineuses : et si le fait de vivre en société offrait des opportunités en or (dans certaines conditions à préciser) pour créer des espaces de parole dont les jeunes pourraient s'emparer pour leur plus grand bénéfice ? À rebours de Freud, qui voyait surtout dans la vie sociale le poids des contraintes morales bridant la liberté des individus au risque de les névroser, l'on pourrait au contraire envisager, lorsqu'elle est bien régulée, cette vie sociale comme l'une des plus grandes chances qui soient pour la croissance et la maturation des adolescents. Philippe Jeammet semble aller dans ce sens en mettant en valeur le travail éducatif comme une alternative solide et crédible à l'accompagnement thérapeutique lorsque celui-ci ne peut s'enclencher. Or, il n'y a guère de travail éducatif sans espaces de socialisation, comme nous l'expérimentons jour après jour au cours des Séjours Citoyens.

La question devient d'autant plus appropriée qu'elle s'inscrit dans un environnement socialement riche, avec une dimension groupale marquée. Grâce à cette place du groupe dans de tels séjours, les jeunes sont directement confrontés à l'exigeant défi du « vivre-et-agir-ensemble ». Le groupe, en effet, amplifie les mouvements affectifs qui touchent chaque participant voire en fait apparaître certains plus inattendus et perturbants les uns que les autres (nocifs comme bénéfiques). Dans un contexte groupal ou social, l'effet de jugement téméraire<sup>142</sup> se déploie et se démultiplie puissamment jusqu'à devenir source de violence pour qui en est la cible<sup>143</sup>. L'on songe facilement à toutes les situations de harcèlement qui peuvent dégénérer en violences physiques voire sexuelles. Inversement, si le groupe (voire une société entière, on peut toujours rêver) parvient à une qualité de climat et à une confiance d'où tout jugement est atténué voire banni, un impressionnant

142 Expression empruntée à François de Sales, qui décrit très bien, dans son langage propre, cette dynamique de jugement hâtif et inapproprié.

143 De ce point de vue, le phénomène du bouc émissaire, développé notamment par René Girard, pourrait être lu comme une variante particulièrement aigüe du profond sentiment de fatalité envahissant l'inconscient individuel et collectif.

processus de libération peut s'instaurer parmi les personnes et particulièrement chez les jeunes, lesquels découvrent que leur parole peut être entendue et accueillie avec respect y compris par leurs pairs ou par les adultes. Ils se livrent alors davantage, s'autorisent davantage à être eux-mêmes, ce qui représente la meilleure manière de « défataliser » leur existence... et d'enrichir nos sociétés.

### ***Des séjours où se travaille la vie en groupe***

C'est ainsi que, dans le cadre des « Séjours Citoyens » déjà évoqués, les dynamiques de groupes font l'objet d'un soin particulier. Le groupe lui-même, lorsqu'il est configuré pour cela et lorsqu'il dispose d'un cadre adéquat qui sécurise<sup>144</sup> chacun et l'ensemble, facilite étonnamment l'émergence d'une parole qui produit cet effet de libération et de « défatalisation ». Il pourrait même parvenir à prendre le relais, sur le mode éducatif, de l'accompagnement thérapeutique de certains jeunes, lorsqu'un tel accompagnement ne peut pas s'installer pour de multiples raisons<sup>145</sup>. Mais encore faut-il parvenir à poser convenablement un tel cadre. Or celui-ci, en accord avec ce qui a été souligné jusqu'ici, est essentiellement un cadre de parole. Il exprime, de façon explicite mais aussi, voire surtout, implicite, notamment par la posture même qu'adopte l'animateur ou l'animatrice au sein du groupe, le fait que toute parole de jugement n'aura pas sa place pendant le séjour et particulièrement dans les moments de parole ensemble. L'inclination à juger l'autre s'amenuise progressivement, sans d'ailleurs que l'animateur ne soit, la plupart du temps, obligé d'intervenir de manière sèche ou brutale pour la réfréner. Dans cette position de l'animateur et grâce au climat instauré, de façon presque naturelle, tous ceux qui se réfugient dans le jugement hâtif formulé envers les autres finissent par voir se retourner leur propre jugement sur eux-mêmes et, s'ils ne le font pas spontanément, reçoivent des remises en question de la part du groupe qui leur apprennent à réguler leur attitude.

À partir de là, le groupe expérimente, de façon plus ou moins consciente d'ailleurs, la logique qui se révèle présente parmi eux : la loi profonde d'une Parole qu'il n'est jamais possible de brider, qui ne peut être instrumentalisée ni réduite à des jugements hâtifs, à condition que les animateurs en soient les promoteurs et les garants. Chacun bouge alors intérieurement et advient, peu à peu, à l'image de cette Parole. Lorsque le groupe en prend conscience, les regards portés sur soi, sur les autres, sur le groupe, changent. Chacun prend une nouvelle place ou occupe nouvellement sa place ordinaire. Chacun comprend, du même coup, l'importance de l'absence de tout jugement comme ce qui lui permet justement d'assumer en toute liberté son style unique (sa destinée) en vue d'un vivre-ensemble enrichi et apaisé. La parole se libère et des liens plus profonds se tissent et se construisent peu à peu. Il est possible d'ouvrir plus largement et sans danger la parole dans les espaces dédiés : les jeunes peuvent livrer des paroles plus personnelles, raconter des situations délicates ou traumatiques parfois, mais sans plus aucunement se sentir écrasés par ce si puissant sentiment de fatalité. La vie reprend le dessus, le groupe s'accorde implicitement sur l'attention à porter les uns aux les autres, jusqu'à déconstruire toute forme de fatalité en son sein.

### ***Lecture et espaces de socialisation***

Il se trouve que les groupes de lecture, surtout s'ils sont régulés par une méthodologie précise et validée comme peut l'être la sémiotique, construisent de tels espaces où la parole mise en circulation entre tous encourage et soutient la liberté de chacun. Nombreux sont les lecteurs qui disent à quel point ce qui s'y vit s'avère savoureux, stimulant et vivifiant et ne trouve que rarement un équivalent ailleurs. Ce bonheur dans la lecture ne tient pas seulement au « sens » que les lecteurs auront tiré d'un texte souvent rebelle à toute élucidation définitive et qui laisse parfois ces derniers dans l'obscurité malgré des heures de lecture attentive. La qualité de l'écoute mutuelle entre les lecteurs et l'ouverture de chacun au point de vue de tous contribue pour une part importante au goût que tous y trouvent. Chacun repart nourri non seulement par le texte mais également par les paroles échangées.

---

144 Dans certains milieux, l'expression « cadre de sécurité » est employée pour désigner ce que le groupe se donne lui-même comme moyens pour fluidifier et apaiser les relations en son sein. Certains préfèrent parler de « membrane de sécurité » pour en souligner la souplesse dans son application, en rappeler l'évolutivité et en atténuer l'aspect normatif.

145 Dans la ligne de ce que Philippe Jeammet décrit du côté du travail éducatif, ainsi qu'évoqué dans une note à peine plus haut. Voir sur ce point les derniers paragraphes du dernier chapitre de son ouvrage déjà cité.

C'est ce qui va conduire à conclure ce paragraphe en invoquant la notion de synodalité. Même en tant que renvoyant à une démarche très pensée dans le contexte ecclésial catholique, elle vaut la peine d'être revisitée à la lumière de la présente recherche : tout espace pouvant être qualifié de synodal ne représente-t-il pas (du moins dans l'idéal ou dans son intention) l'opportunité d'une socialité bénéfique et libératrice pour l'être humain ? La suite du travail reviendra sur cette notion mais l'on peut au moins ici relever deux points rapides. Le premier : entrer dans une démarche synodale requiert de chaque participant qu'il ait suffisamment cheminé sur la question de la fatalité. S'il ne s'est pas dégagé de toutes les prisons internes dont il a déjà été plusieurs fois question, comment pourrait-il apporter le trésor d'une parole libre dans le jeu du discernement collectif ? Et comment un processus synodal pourrait-il prétendre rassembler des sujets libres et constituer lui-même un lieu de discernement<sup>146</sup> ?

L'on comprend par ailleurs très bien – c'est le second point –, en lisant le document synodal, fruit du Synode sur la synodalité lancé par le pape François, pourquoi l'écoute de la Parole y occupe une place si importante. Cette Parole, mise en circulation entre les participants d'un processus synodal, conditionne tout discernement qui désire vraiment sortir des sillons tous tracés du destin pour inventer des avenir encore inimaginés. Les groupes de lecture sémiotique (et sans doute tout groupe de lecture correctement régulé) constituent, de ce point de vue, de véritables petites cellules de synodalité.

### ***La posture de l'animateur***

On voit alors mieux la place stratégique qu'occupe l'animateur dans de tels groupes, autant pour soutenir une lecture sémiotique des textes que pour accompagner des adolescents. De fait, chaque groupe peut être ou une redoutable prison ou un immense pays de liberté. L'animateur qui parvient à assumer une posture, dans la parole, en laissant transparaître et agir la logique même de la Parole qui ne juge personne tout en déconstruisant toute forme de jugement, sécurise grandement le groupe qu'il accompagne et favorise la création d'un espace de liberté stimulant pour tous. Dans la manière dont il s'adresse au groupe, se perçoit très vite sa capacité à déjouer avec bienveillance les pièges de la fatalité tendues par les paroles échangées. Il sait « recadrer » avec douceur mais fermeté lorsque cela est nécessaire, ainsi que Jésus lui-même n'hésite pas à le faire lorsque le danger pointe le bout de son nez. Sans jamais juger, mais en nommant et désamorçant les paroles de jugement. L'animateur intervient et parle de l'intérieur de la conviction qu'un lecteur ou qu'un jeune peut toujours évoluer, qu'il peut s'affranchir de la fatalité de tel ou tel de ses comportements.

Si une parole comme : « *Ne jugez pas, afin de ne pas être jugés. Car c'est avec le jugement dont vous jugez que vous serez jugés* » (Mt 7,1-2) ou une autre parole équivalente a été explicitement formulée en tant que règle de parole à respecter par le groupe<sup>147</sup>, il revient à l'animateur de rester attentif à ce qu'elle demeure en mesure de réguler la parole de tous. Mais si, de surcroît, il la vit lui-même et l'incarne par son attitude, alors la confiance au sein du groupe grandit et la parole se libère d'autant. Le cadre explicite devient implicitement admis et intégré par tous, en étant en premier lieu intégré et incarné par l'animateur. En cela, lui-même fait cadre et sa parole, imprégnée par la Parole (comme celle que l'on entend en Mt 5-7), devient en elle-même cadre de sécurité pour le groupe. La vie de ce dernier en est profondément changée et la parole entre les jeunes peut atteindre des niveaux de qualité impressionnants.

---

146 François. XVI<sup>e</sup> Assemblée Générale Ordinaire du Synode des Évêques. *Pour une Église synodale : communion, participation, mission. Document final*. Voir notamment les §§ n° 6, 79 et 82.

147 Curieusement, c'est ce qui ressort le plus souvent et habituellement en premier lorsque les jeunes se donnent ainsi des règles de parole pour le séjour qu'ils s'approprient à vivre. Ce n'est certainement pas un hasard que cela rejoigne à ce point Mt 7,1-2.

## 9. Dieu ouvre les portes de la prison de la fatalité

### *Regard théologique*

Voici l'opportunité d'un premier contact avec Adolphe Gesché qui accompagnera plusieurs des réflexions théologiques émaillant la présente recherche. En effet, cette thématique de la fatalité apparaît à plusieurs reprises dans sa série d'ouvrages *Dieu pour penser* et plusieurs de ses propositions entrent étroitement en résonance avec celles qui ont été formulées dans ces pages. Ce sont d'ailleurs de telles résonances, réjouissantes, qui ont contribué à accorder confiance dans la solidité de la lecture ainsi proposée autour de Mt 24-25. Lorsque des convergences fortes apparaissent à l'issue d'approches et de démarches différentes, les chances s'accroissent d'avoir affaire à un vrai socle pour la pensée. Comment l'auteur aborde-t-il cette notion de fatalité ?

### *Une lutte contre l'imaginaire de la fatalité et la fatalité de l'imaginaire*

Dans son cinquième opus autour de « La destinée », l'auteur pose tout de go que celle-ci constitue un des obstacles majeurs à l'accomplissement du sujet humain<sup>148</sup>. Il en décrit deux modalités de manifestations : les épreuves que nous subissons et qui entravent le sentiment de liberté<sup>149</sup> ; les déterminismes<sup>150</sup> qui pèsent sur l'humain et que, notamment, la psychologie et la sociologie, ainsi que le structuralisme à sa manière, ont contribué à mettre en lumière. Il donne à entendre implicitement, au passage, qu'il peut s'agir également de ces formules toutes faites<sup>151</sup> qui affleurent spontanément dans le langage commun. Autant d'emprisonnements *intérieurs*<sup>152</sup> et extérieurs dont le poids est à la mesure du degré de réalité (imaginaire) qui leur sont accordés. Ce qui est, dans un premier temps, suggéré implicitement par l'auteur, est repris plus loin, dans son ouvrage, de façon explicite :

Aussi bien, le salut consiste-t-il en une libération (*eleutherôsis*), en un affranchissement (Rm 8,2.21 ; Ga 5,1) : la libération et l'affranchissement, non encore du mal lui-même (...), mais de sa tyrannie, de la peur qu'il exerce, auquel il conduit. En cela est la victoire du salut : que non seulement un jour le mal sera vaincu, mais que, dès maintenant, nous n'avons plus à en faire cette puissance qui nous tyrannise et nous ôte toute force. La figure du Démon, du tyran, du « prince » du péché (voir Ep ,12), bref de la *servitude* du mal et du péché, comme si nous en étions encore ses prisonniers<sup>153</sup>.

Les convergences étonnent. L'auteur souligne à quel point le « mal » n'est donc pas seulement tel de par sa capacité à détruire en tant que réalité objective *extérieure*, mais représente un danger *intérieur* à la mesure de la peur qu'il suscite imaginativement et dans laquelle les personnes sont emprisonnées. Telle est précisément la logique de la fatalité, a-t-il été dit plus haut, qui enferme ceux qui s'y laissent piéger. La parole que donne Jésus en Mt 24-25 et les décisions qu'il prend ont pour vocation de détruire cette peur et cet emprisonnement auprès de ceux qui l'écoutent et en contemplant les actions. Il redonne confiance dans la force indomptable de la Parole. Il sera vu plus loin, en lisant Mt 24,4c-14, que le propos de Jésus consiste précisément à forger cette

148 Adolphe Gesché, *Dieu pour penser*. V. La destinée. Paris, Les Éditions du Cerf, 1995, p. 37.

149 Écho limpide et direct avec ce qui a été mis en lumière concernant la réalité des jeunes !

150 Même remarque, en soulignant que par « déterminisme » on entend précisément ce qui est déjà-su-à-l'avance ou déjà tracé-à-l'avance et des rails duquel il semble impossible de sortir.

151 Ce qui constitue une des armes les plus redoutables pour briser les personnes, comme dit plus haut à propos des jeunes, eux-mêmes ne se privant pas d'en employer plus souvent que de raison.

152 Dans les chapitres suivants, et particulièrement lorsque nous lirons Mt 24,4c-14, nous reviendrons sur cette dimension intérieure de l'emprisonnement par la fatalité : tout se joue sur une question de regard et d'interprétation.

153 Adolphe Gesché, *ibid.*, p. 64-65. C'est l'auteur qui souligne le terme « servitude ».

résistance à la peur chez ses disciples. Identiquement, la figure du Démon, telle que construite sous la plume d'Adolphe Gesché, n'est pas sans lien avec ce qui a été sur elle au cours de la lecture.

### ***La prière et le sujet***

Plus parlant encore est le passage suivant, extrait cette fois du troisième volet de *Dieu pour penser*, qui explore plus largement la figure de « Dieu » :

Dire que le monde est dans les mains d'un Dieu conçu comme Sujet<sup>154</sup> consiste en revanche à apporter à l'homme le souffle, source lui-même d'espérance et de salut, de savoir que le monde et lui-même ne sont pas « nulle part », en « désorient ». Un monde posé par un Sujet, c'est un monde qui relève toujours et partout de la possibilité d'un salut, d'une reprise. Qui dit sujet, dit en effet que rien n'est irrémédiable, que tout peut toujours être repris. Un Dieu-Sujet (comme déjà le Dieu-Parole) peut en effet, par principe, être fléchi. Du coup, le règne de l'absolue nécessité est frappé au vif. Si on peut prier Dieu, puisque rien n'est anonymement fatal, voilà que se déchire le voile de l'inévitable et du nécessaire, comme aussi celui de la résignation stoïcienne, et que s'annonce le royaume clair de la liberté. Sur le plan de l'histoire de la pensée et de la culture, on peut d'ailleurs se demander si la pleine idée de liberté n'est pas née en ce lieu théologique de la prière, dans lequel l'homme a appris que tout n'était pas fatal<sup>155</sup>.

L'on ne sera pas surpris de voir apparaître de nouveau la figure de la prière, dont il a été vu plus haut toute l'importance que Jésus lui accordait. Et l'on comprend encore davantage pourquoi. Lieu d'émergence de la liberté, elle représente cet espace au sein duquel un véritable dialogue peut s'instaurer entre sujets, grâce auquel des ajustements deviendront possibles. C'est pourquoi rien n'est irrémédiable dès lors que l'on se trouve entre sujets qui se parlent : tout peut être infléchi, Dieu lui-même peut être « fléchi ». En amont de ce passage, l'auteur parlait du « geste spéculatif et salutaire rigoureusement inouï » posé par la révélation judéo-chrétienne. Tout aussi inouï est, pour les jeunes, l'expérience d'un dialogue collectif entre eux et avec les adultes, notamment lorsque ce dialogue est noué au cours d'un séjour tels que ceux évoqués plus haut, : brèche béante ouverte au sein d'une fatalité dont ils n'imaginaient même pas qu'ils pouvaient rêver d'en sortir. Les quelques moments plus personnels offerts durant les trois jours de leur présence prennent assez clairement la valeur de cette prière salutaire dont beaucoup disent combien ils n'ont pas l'habitude de s'en donner les espaces.

### ***Une logique de défatalisation de l'Histoire***

L'auteur rappelle ailleurs qu'un certain nombre de penseurs n'ont pas hésité à considérer le christianisme comme ayant « défatalisé l'histoire »<sup>156</sup>. Cela a été fait notamment en recourant à des notions théologiques comme celles de « salut » et de « péché », cette dernière ayant pour vertu de reconnaître la part de responsabilité que l'être humain a dans certaines formes de mal qui viennent obstruer sa vie. Voilà précisément ce qui a été mis en lumière dans la lecture de la focale 0 de Mt 24-25, en considérant la logique de jugement dans laquelle s'enferment les opposants à Jésus. Celui-ci, à l'inverse, par sa parole et son attitude, va détruire cette logique, en la laissant paradoxalement se refermer sur lui.

En cela, il se fait le témoin d'une logique de vie de grande ampleur, derrière laquelle il reconnaît et annonce un Dieu Père des humains. « Là où les dieux païens imposaient à l'homme la mauvaise nouvelle d'une fatalité insurmontable (...), les premiers chrétiens annoncèrent un Dieu qui libérait l'homme de ces fausses fatalités. » dit encore Adolphe Gesché<sup>157</sup>. Cette capacité à rompre la logique de la fatalité, la lecture montrera que Jésus la manifeste sur l'ensemble de Mt 24-25, et que c'est précisément ce qu'il s'attache à transmettre à ses disciples par son discours. Ces remarques donnent à comprendre combien ses paroles, qui

---

154 L'auteur vient de montrer que tel n'est précisément pas le cas des dieux païens, eux-mêmes soumis à la fatalité et au destin et incapables de s'en dégager.

155 Adolphe Gesché, *Dieu pour penser. III. Dieu*. Paris, Les Éditions du Cerf, 1994, p. 91-92.

156 Ibid., p. 37. Voir aussi p. 163-164.

157 Ibid., p. 163-164.

sonnent souvent étrangement à la première écoute, représentent en réalité un incroyable condensé de réalités théologiques et anthropologiques de grande portée.

### ***Une décision ultime du sujet***

Avec ces indications en guise de GPS, le texte matthéen commence à devenir un peu plus lisible. Ici, la fatalité prend la figure de quelque chose d'inéluctable contre quoi il est strictement impossible d'agir pour l'empêcher : pour Jésus, non seulement la mort mais encore les conditions de sa mise à mort semblent tracées à l'avance. Pire encore, au long de la lecture de l'Évangile selon Matthieu ne cessent de revenir des citations de l'Écriture qui insistent lourdement sur le fait que tout semblait écrit à l'avance et que ce qui arrive à Jésus n'est que l'accomplissement d'un destin prévu pour lui et auquel il n'a pas le pouvoir de se dérober. Du moins est-ce ainsi que nombre de lecteurs interprètent ou, plutôt, « ressentent » (c'est-à-dire de façon souvent très projective de leurs propres fantasmes) ce qu'exprime l'Évangile selon Matthieu. Mais il est une autre façon de voir qui retourne considérablement le point de vue.

Sur le fait que la fatalité soit une prison, il est facile de s'accorder. Mais cette prison présente la particularité d'être telle pour ceux qui, justement, lui accordent crédit. À ceux qui estiment que la fatalité a effectivement le dernier mot, celle-ci le leur rend bien : les voici enfermés dans leur propre conviction selon laquelle il n'est jamais possible de se sortir de ce qui est prévu à l'avance. Or cette position et cette conviction ont ceci de redoutable qu'elles sont auto-réalisatrices. Qui les adopte, dans la certitude où il se trouve qu'il n'est pas possible d'y échapper, n'imaginent même pas et, donc, ne cherchent même pas les moyens de le faire : pourquoi chercher à éviter ce qui est inéluctable ? Dans une telle perspective, seule la parole d'un autre (d'un Autre ?) est en mesure d'ouvrir une brèche dans cette forteresse de certitude<sup>158</sup>. En nommant celle-ci et en désignant la logique auto-centrée, en montrant et démontant la mécanique mortelle d'enfermement, la parole qui vient la contredire ouvre enfin sur autre chose, comme le fait Jésus pour les scribes et les Pharisiens. Elle incite le sujet ainsi interpellé à se positionner vis-à-vis d'elle. Ce faisant, elle remet le sujet en position de se déterminer lui-même : au moment de dire « oui » ou « non » à cette fatalité, fut-ce pour décider de s'y enfermer, le sujet dispose de lui-même de la possibilité de faire advenir ou non une destinée<sup>159</sup> différente et montre, ainsi, dans le fait même de se prononcer, que c'est bel et bien lui, sujet humain libre, qui tient les rênes de son existence et non pas la fatalité qui les tient pour lui. Si le sujet accepte de se positionner contre, voici qu'aussitôt ses liens se distendent. Et que se défait l'angoisse devant la perspective d'avoir à assumer cette liberté<sup>160</sup>.

### ***Un Dieu qui libère de toutes les prisons***

Or c'est ainsi qu'une parole, nourrie de la Parole, pourrait faire jugement. Ce n'est pas à la manière d'un jugement qui énonce le bien ou le mal, la liberté ou la condamnation, de façon arbitraire et péremptoire. Une telle parole fait jugement en plaçant le sujet dans la position d'avoir lui-même à se prononcer sur sa propre existence et l'invite à faire vérité : c'est sa propre parole qui s'applique à lui-même, c'est lui-même qui se fait jugement sur lui-même ou bien se libère définitivement de tout jugement. Cette qualité de parole, Jésus n'a de cesse de la cultiver dans les évangiles, et notamment dans les textes de Matthieu. C'est en cela qu'il guérit aveugles et boiteux.

Voici, au terme de tout ce parcours, la clé de lecture essentielle qu'il convient de garder bien à l'esprit en vue du moment où seront abordées les paraboles si sensibles des chapitres 24 et 25. Ainsi, d'un point de vue théologique, une telle approche incite à revisiter complètement les représentations que l'on peut se faire de Dieu et du jugement, souvent arbitraire, dont on le pense capable. Le considérer comme le président du tribunal qui énonce froidement ses sentences de vie ou de mort n'est pas en faire autre chose que la projection

---

158 Ce qui nécessite d'y croire. Mais considérer la fatalité relève aussi d'une croyance. La question n'est donc pas de croire ou ne pas croire : croire est une réalité anthropologique, comme d'ailleurs Adolphe Gesché l'exprime fort bien ailleurs. La question est de déterminer en quoi l'on dépose notre foi, ce qui nécessite un vrai discernement... et donc une liberté.

159 Pour reprendre le mot employé par Adolphe Gesché.

160 Écho au paragraphe #3. ci-dessus, et notamment le sous-paragraphe intitulé « La fatalité n'est pas où on la pense ».

fantasmatique de nos esprits contaminés par la prison de la fatalité <sup>161</sup>. Mais Dieu, pour les chrétiens, est on ne peut plus étranger à de telles visions. Tout au contraire, Il prend sans sourciller sur Lui les projections et les pré-jugés dont il se voit lui-même affublé. Il les retourne en une Parole qui n'a pas d'autre effet et visée que d'être libératrice de tous les enfermements dans lesquels les humains ont l'art de se complaire. Telle est la position de laquelle tente de s'approcher l'animateur de groupes de lecture comme l'animateur de groupes de jeunes. Si ces animateurs parviennent à entendre la parole qui s'échange autour d'eux, s'ils savent reconnaître et mettre en mots la vie qu'ils y discernent et qui ne demande qu'à se déployer, tout bascule pour les jeunes comme pour les lecteurs et même un séjour de seulement trois jours ou une séance de lecture de deux heures permettent des déblocages impressionnants.

### *Une toute-puissance et un jugement à questionner*

De la sorte la « toute-puissance » de Dieu n'a-t-elle rien à voir avec une puissance de jugement tel qu'on l'imagine. Elle est capacité de renoncement à soi au point d'accepter de se faire la cible de tous les jugements faussés, et de retourner ceux-ci en paroles qui déplacent, qui ouvrent, qui remettent du jeu dans les représentations toutes faites. La suite de la lecture reviendra en les affinant sur ces premières découvertes. Il est temps, désormais, d'entrer pleinement dans la lecture de Mt 24-25.

\*\*\*

La conviction du théologien qui s'exprime ici s'enracine ainsi dans ces multiples expériences de parole avec les jeunes<sup>162</sup> et avec les lecteurs des groupes sémiotiques. Étonnamment, il n'est nul besoin de parler de Dieu pour que Sa Parole les rejoigne et pour que quelque chose de son « Royaume » advienne. Et pour ceux qui ont la chance d'assister parfois à des dénouements renversants chez certains lecteurs des groupes sémiotiques ou certains jeunes s'ouvrant soudain à leur destinée, le sentiment de fatalité qui pouvait les contaminer s'évanouit comme par magie<sup>163</sup>. Il se pourrait que la lecture de Mt 24-25 conduise à faire vivre au lecteur, en direct, une expérience semblable. Il se pourrait aussi que cela même soit déjà une forme de discours théologique.

---

161 Jusqu'à un certain point, Freud avait bien identifié ce phénomène et toute une vision contemporaine de l'être humain lui en est largement redevable.

162 Dans cette articulation entre fine lecture de la Bible, travail théologique et pratique éducative auprès des adolescents, l'auteur de ces pages trouve une manière d'assumer aussi fidèlement qu'il le peut l'héritage pédagogique et spirituel laissé par Jean Bosco à la congrégation et à l'immense famille qu'il a fondées.

163 Il arrive bien souvent que des enseignants se retrouvent très fortement secoués par ce que leur racontent les jeunes. Eux-mêmes témoignent du profond sentiment d'impuissance et de fatalité qui les traverse à ce moment-là. Dans le rôle très simple de l'animateur, qui a pris le temps d'écouter la parole des jeunes et qui leur a renvoyé ce qu'il y discernait déjà de vie en germe, qui a pris aussi le temps de partager cela en simplicité avec leurs enseignants et éducateurs de son groupe, quelque chose peut aider les uns et les autres à se repositionner de l'autre côté de la porte de la fatalité.

# Chapitre 4

## L'irrépressible surprise de l'altérité<sup>164</sup>

*Jésus quitte le Temple pour le Mont des Oliviers*

Focale FI

24,1-2 ≠ 24,3-25,46

Une première posture de Jésus ≠ une seconde posture de Jésus

---

<sup>164</sup> En gratitude d'une belle surprise d'altérité, l'auteur souhaite remercier vivement Philippe Monot et Stéphanie Caët pour leur relecture fine de plusieurs passages de ce tome 1, contribuant à en enrichir l'écriture. Leurs multiples remarques et commentaires ont transformé la conduite de cette recherche en un quasi groupe de lecture par articles interposés !

## 0. Comme un enfant

### *Introduction*

La Parole aime surprendre. Et elle parvient toujours à le faire. Même s'attendre à être surpris ne suffit pas pour empêcher de l'être. Telle est son irrésistible puissance. Le lecteur assoiffé de la Parole ne s'en lasse pas. Aussi expérimenté soit-il, la Parole ne cesse jamais de le dérouter comme un débutant, mieux, comme un enfant. Elle joue avec lui, elle le prend à contre-pied de tout ce qu'il pourrait imaginer. D'ailleurs, il ne cherche même plus à imaginer : il se laisse emporter dans le jeu. Là est peut-être son « expertise » essentielle, acquise année après année : avoir appris à « changer et à devenir comme un enfant » (Mt 18,3), seule porte d'entrée dans le Royaume des Cieux... lequel n'est autre que celui de la Parole dans son irrépressible surprise. En écho lointain mais précis à Mt 5,3 (« Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le royaume des Cieux est à eux »), Mt 18,1-5 se relit, dans cette perspective, avec délectation :

A cette heure-là, les disciples s'avancèrent vers Jésus, en disant : « Qui donc est le plus grand dans le royaume des Cieux ? » Et, appelant à lui un enfant, il le plaça au milieu d'eux et dit : « En vérité je vous le dis : si vous ne changez pas et ne devenez comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. Celui-là donc qui s'abaissera comme cet enfant, c'est lui qui est le plus grand dans le royaume des Cieux. Et celui qui accueille à cause de mon nom<sup>165</sup> un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille<sup>166</sup>.

Un groupe d'« irréductibles amoureux de la Parole », comme on s'en souvient, s'est lancé le défi de lire Mt 24-25, en tentant de tirer parti de tout le potentiel offert par une lecture en focales. Avec pour objectif de répondre à cette question si importante : la Parole, telle qu'elle se laisse entendre dans les textes bibliques, peut-elle contribuer à construire un vivre-et-agir-ensemble dans le monde d'aujourd'hui ? Et, si oui, comment ? Acceptant par avance, non sans une certaine dose d'inconscience, de se laisser joyeusement surprendre par la Parole comme des enfants, voici le lecteur, à l'échelle de la toute première focale F1 que le présent chapitre se propose de lire, déjà confronté à une première et sérieuse étrangeté figurative. Grâce à l'approche globale autour de Mt 21-26 permise à la focale F0<sup>167</sup>, armé de l'assurance qu'il n'est nulle fatalité qui puisse entraver l'avancée de sa lecture, il s'apprête à entrer de plain-pied dans la rugosité de Mt 24-25.

Le moment est en effet venu de circonscrire plus strictement le regard dans les limites précises de ces deux chapitres. Dans un premier temps, le modèle du relief<sup>168</sup> prévoit de commencer par prêter attention à la dimension somatique<sup>169</sup> du texte : en particulier tout ce que celui-ci figure autour du corps de Jésus et de ses postures. Or cette dimension somatique, textuellement très limitée, ne concerne que les tous premiers versets du chapitre 24. En effet, le regard du lecteur est d'emblée frappé par ce phénomène textuel peu fréquent dans les évangiles synoptiques : Mt 24-25 rapporte essentiellement une très longue parole de Jésus, un peu à la façon des chapitres 5 à 7 dans le même évangile<sup>170</sup>. Par conséquent, ces quelques éléments somatiques qui

165 Le lecteur n'aura pas manqué de relever cette mention du « nom », figure que le chapitre méthodologique avait effleuré à titre d'exemple. L'on commence à soupçonner qu'il s'agissait de bien plus que d'un simple exemple.

166 Traduction Osty-Trinquet. Un lien sera bien sûr tissé, en son temps, avec Mt 25,31-46, parabole qui clôturera la recherche ici entreprise.

167 Voir chapitre précédent.

168 Voir Anne Pénicaud, *La lecture, chemin d'alliance. Des Philippiens d'hier à ceux d'aujourd'hui*, Les Éditions du Cerf, Coll. Lectio Divina n° 272, Paris, 2018.

169 La sémiotique énonciative distingue, d'une part, les figures d'énonciation qui qualifient les prises de parole (plus largement toutes les formes de débrayage) des différents acteurs, d'autre part les figures qui qualifient ceux-ci dans leur dimension corporelle. Celles-ci composent la dimension dite « somatique » du texte.

170 Lesquels chapitres commencent, on s'en souvient, par les étonnantes paroles des Béatitudes, dont celle de Mt 5,3 évoquée à l'entame du présent chapitre. Il a déjà été suggéré que l'écho entre ces deux passages pourrait constituer une clé de lecture majeure de l'ensemble de l'évangile matthéen.

introduisent ce discours n'en prennent que davantage de relief et il vaut alors la peine de les explorer minutieusement. C'est ce que le présent chapitre se propose d'entreprendre et que les deux tomes suivants se chargeront de poursuivre en en affinant la lecture.

Le lecteur se prépare donc à découvrir à quel point la surprise du texte n'est jamais où il l'attend... pour sa plus grande joie d'enfant.

# 1. Le texte<sup>171</sup>

## Proposition de traduction et de relief

- 24<sup>1a</sup>** **Et** sortant Jésus hors/loin du Temple (*Καὶ ἐξελθὼν ὁ Ἰησοῦς ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ*),  
<sup>b</sup> il routait, (*ἐπορεύετο*)  
<sup>c</sup> **Et** vinrent-auprès ses apprenants (*καὶ προσῆλθον οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ*)  
<sup>d</sup> **pour** lui **montrer** (*ἐπιδείξαι αὐτῷ*)  
<sup>e</sup> les bâtiments (Ost.)/constructions (Rad.) du Temple : (*τὰς οἰκοδομὰς τοῦ ἱεροῦ*)  
<sup>2a</sup> or lui, **répondant**, (*ὁ δὲ ἀποκριθεὶς*)  
<sup>b</sup> leur **dit**, (*εἶπεν αὐτοῖς*)  
<sup>c</sup> « Ne **regardez**-vous pas (*Οὐ βλέπετε*)  
<sup>d</sup> tout cela ? (*ταῦτα πάντα*)  
<sup>e</sup> Amen je vous **dis**, (*ἀμὴν λέγω ὑμῖν*)  
<sup>f</sup> il ne sera pas laissé ici pierre sur pierre qui ne sera pas détruite. » (*οὐ μὴ ἀφεθῇ ὧδε λίθος ἐπὶ λίθον ὃς οὐ καταλυθήσεται*)
- 
- <sup>3a</sup> **Or**, comme il était-assis sur le Mont des Oliviers (*Καθημένον δὲ αὐτοῦ ἐπὶ τοῦ ὄρους τῶν Ἐλαιῶν*)  
<sup>b</sup> les apprenants vinrent-auprès-de lui, à l'écart (en propre, en particulier), (*προσῆλθον αὐτῷ οἱ μαθηταὶ κατ' ἰδίαν*)  
<sup>c</sup> **disant** : (*λέγοντες*)  
<sup>d</sup> « **Dis**-nous (*Εἰπέ ἡμῖν*)  
<sup>e</sup> quand cela sera, (*πότε ταῦτα ἔσται*)  
<sup>f</sup> **Et** quel (est) le signe de ta parousie (*καὶ τί τὸ σημεῖον τῆς σῆς παρουσίας*)  
<sup>g</sup> **Et** de la fin (consommation, Rad.) du monde (des âges) ? » (*καὶ συντελείας τοῦ αἰῶνος*)  
<sup>4a</sup> **Et** **répondant** Jésus (*καὶ ἀποκριθεὶς ὁ Ἰησοῦς*)  
<sup>b</sup> il leur **dit** : (*εἶπεν αὐτοῖς*)  
<sup>c</sup> « Prenez garde (voyez à ce) (*Βλέπετε*)  
<sup>d</sup> que nul ne vous égare. (*μή τις ὑμᾶς πλανήσῃ*)  
[24,5 – 25,46] »

Deux utiles remarques de traduction permettront de démarrer en douceur. La première concerne le segment de texte 1b et le terme « *ἐπορεύετο* », issu du verbe grec « poreuô ». Jean Radermakers propose de le traduire par « allait » et Anne Pénicaud par le néologisme « routait ». D'après le dictionnaire Bailly, traduire par « marcher » voire « traverser » conviendrait également. Le verbe « poreuô » à la voix moyenne (« poreuomai ») évoque, dans les différentes acceptions rassemblées par le Bailly, une longue marche, une traversée, et donc le fait de franchir de grands espaces avec une certaine visée, autrement dit de voyager (autre acception retenue par le Bailly). Le terme « router » a le mérite, dans une oreille habituée au français, de pouvoir évoquer un peu tout cela à la fois : une aventure engagée avec ses surprises et ses retournements, dont le suspense ne cesse qu'avec son accomplissement. Et encore. Le tout, sans oublier toutefois les différentes acceptions de « poreuomai » évoquées à l'instant<sup>172</sup>.

171 La traduction proposée s'appuiera essentiellement sur celle de Radermakers (Rad.) avec, lorsque cela sera estimé utile, certaines variantes inspirées de la traduction d'Osty & Trinquet (Ost.).

172 L'on est bien d'accord sur le fait qu'aucune traduction ne peut prétendre à une perfection d'ailleurs totalement illusoire. L'essentiel réside dans la mise en perspective d'un certain nombre de potentialités offertes par chaque figure, afin de pouvoir en jouer par la suite avec, tour à tour, rigueur et souplesse.

La seconde remarque vise le segment de texte 1c et le terme « μαθηται », souvent rendu par « disciples ». Il s'agit du pluriel du grec « mathêtès », qu'il est proposé ici de traduire par « apprenant ». Nous tenons cette traduction également de Anne Pénicaud. Le terme semble de fait dériver du verbe « manthanô » qui signifie « apprendre », dans la première grande acception proposée par le Bailly. Ainsi, dire des disciples qu'ils sont des « apprenants » rappelle au lecteur qu'ils ne se contentent pas de jouer des seconds rôles en se calfeutrant dans la position de récepteurs passifs. Ils occupent plutôt, en principe du moins, la posture très active qui consiste à accueillir, par un mouvement de profonde appropriation, l'enseignement de celui qu'ils suivent. Envisager ce terme permet au passage un joli clin d'œil : « apprenant » est régulièrement utilisé dans d'autres champs de pensée et de pratique qui n'ont rien à avoir avec le paysage évangélique. L'on songe ici, exemple parmi d'autres, à la formation d'adultes, où « apprenant » désigne une posture d'apprentissage particulièrement dynamique et interactive. Pratique qui s'écarte justement des pratiques scolaires plus surplombantes encore trop souvent en vigueur.

Ainsi précisés, ces deux termes seront désormais employés en priorité dans la suite de la lecture. Quant au lecteur, avec ces deux remarques dans sa besace, le voici invité à se rendre apprenant et à router en compagnie... du texte.

## 2. Deux scènes sans transition<sup>173</sup>

### *Proposition de séquençage*

Le véritable aventurier ne fonce pas tête baissée vers son but. Il observe autour de lui, relève les indices qui lui permettent de discerner le meilleur parcours à emprunter, l'action ajustée à réaliser, la décision correcte à prendre. L'aventurier textuel, plongé sans crier gare dans la jungle figurative qu'il pensait à tort pouvoir dominer de haut, va devoir de même récolter les indices d'un chemin plus structuré à construire pas à pas, sans trop savoir ce qui l'attend au prochain virage. Des yeux de Sioux seront donc sa ressource favorite, et une âme d'enfant ou de contemplatif (ce qui est peut-être la même chose) le préparera, plus sûrement que n'importe quelle arme de guerre, à l'action trépidante de la lecture qui s'ensuivra...

### *Approche énonciative*

Du point de vue de la forme<sup>174</sup> du texte, deux moments se dégagent nettement, composés chacun similairement : à un comportement précis adopté par Jésus, suivi à chaque fois par une réaction en forme de questionnement de la part de ses apprenants, succède une de ses prises de parole fortes dont il a le secret. Ainsi, d'un côté, lorsque Jésus sort et route, ils montrent (quelque chose), à la manière d'une question muette ; leur regard déclenche alors une réplique courte mais tranchante de ce dernier. De l'autre côté, lui étant assis, une question complexe qu'ils lui adressent amorce un discours d'une longueur et d'une densité exceptionnelles. Malgré la dissymétrie d'un tel séquençage, un parallèle étroit se dégage qui devra prendre sens le moment venu. Simultanément est mis en lumière un impressionnant contraste visuel qui peut donner le vertige au lecteur : le premier moment ne s'étend que sur deux versets, 24,1-2, tandis que le second occupe tout le reste des deux chapitres. Une telle démesure interpelle tout aussi fortement et incite également à en questionner la signification. Ces deux effets, étroit parallèle et large dissymétrie s'inter-répondent pour donner au texte toute sa force.

Ainsi, chacune des deux prises de position des apprenants correspond, elle-même, à une posture physique de Jésus, à une certaine disposition ou une mise en mouvement de son corps. Tout se passe comme si chacune des manières dont Jésus se situait ou se mouvait dans l'espace engendrait un univers de parole spécifique, colorait l'échange qui s'enclenche ensuite avec ses apprenants d'une teinte bien particulière<sup>175</sup>. Or les deux moments ainsi délimités s'enchaînent sans aucune transition, mais sans contradiction non plus, provoquant un puissant effet de sens pour le lecteur du fait même de leur articulation. Une césure en focale 1 a toutes les chances de pouvoir être posée à cet endroit précis du texte.

### *Confirmation figurative*

Un regard sur les figures somatiques permet d'étayer cette proposition. Elles construisent cette rupture nette, ce hiatus particulièrement tranché qui sépare et distingue les deux moments et les deux espaces où se retrouve Jésus. Ceux-ci diffèrent du tout au tout. La première scène voit ce dernier sortir du Temple et « router ». La seconde le situe au Mont des Oliviers et le montre assis. Des verbes à l'imparfait (« routait », « était assis ») soulignent l'aspect duratif de chacune des deux scènes mais, paradoxalement, aucune figure, et en particulier aucune figure de temps ne marque la transition de l'une à l'autre. On ne voit, par exemple, jamais Jésus arriver à destination après qu'il eût quitté le Temple ; on le voit en train de router, puis on le

173 À partir du présent article, chaque fois qu'une focale sera choisie pour aborder une séquence de texte, une « proposition de séquençage » sera formulée et argumentée, cependant toujours sujette à discussion comme il se doit.

174 Pour rappel, la notion de « forme » du texte désignera, dans le cadre de notre présente recherche, la manière dont le texte « parle » visuellement, c'est-à-dire dont il parvient à « faire sens » pour un lecteur par un « simple » regard sur sa structuration, mise en évidence grâce au « vitrail ».

175 Les chapitres suivants s'attacheront, peu à peu, à décrire l'effet produit par chaque posture de Jésus sur ses apprenants.

retrouve immédiatement assis, mais sans que ne soient décrits aucun des mouvements qui, en toute logique, permettraient de passer d'un état à l'autre. Le cinéma contemporain est assez friand de ce type de transition qui incite le spectateur à construire par lui-même le passage entre deux scènes que rien ne semble relier.

### *Articulation*

Quel effet une telle transition, avec son côté plutôt brutal, produit-elle ? Seuls la succession textuelle des deux scènes et le fait qu'elles concernent les mêmes acteurs Jésus et ses apprenants donnent à entendre qu'une logique les articule. De fait, une durée les sépare, dont il est d'ailleurs difficile de se faire une idée exacte. Mais en même temps, du fait de leur succession immédiate, la seconde se présente comme un aboutissement de la première sans laquelle elle ne pourrait s'enclencher, du moins telle qu'elle est décrite par le texte. De même la première s'envisage-t-elle comme une condition de la seconde et trouve-t-elle son sens dans ce rôle de déclencheur voire de fondement. De la sorte, est suggérée une paradoxale continuité entre les deux qui incite le lecteur à rechercher comment la couleur de chacune d'elles est influencée par la couleur de l'autre.

L'on pourrait, bien sûr, tenter une reconstitution réaliste de leur articulation, par exemple en imaginant que la durée séparant l'une de l'autre représente le temps qu'il a fallu à Jésus pour se déplacer du Temple au Mont des Oliviers. Dès lors (pour peu que le lecteur décide de s'amuser un instant), un calcul savant permettrait de déterminer approximativement cette durée. Il suffirait de connaître la distance séparant ces deux lieux ainsi que la taille et la pointure de Jésus, et une belle équation mathématique donnerait la vitesse probable de son déplacement et, partant, sa durée. Laquelle devrait ensuite être pondérée par un coefficient lui-même fonction du nombre d'arrêts que lui imposeraient les multiples guérisons qu'il aurait à accomplir sur le chemin.

Ce trait volontairement un peu farfelu voudrait porter au plein jour une réaction fréquente chez les lecteurs, consciente ou non : chercher à savoir ce qui s'est exactement passé. Outre qu'aucune indication n'est donnée pour activer un tel point de vue « raz des pâquerettes », le lecteur doit surtout comprendre que ce genre d'explication réaliste n'intéresse absolument pas le texte. En revanche, l'« effet de sens » produit importe davantage : le passage direct du Temple au Mont des Oliviers crée un court-circuit saisissant entre ces deux éléments qui incite à l'audace d'une interprétation. Or l'un et l'autre étant, à sa façon, une certaine figure de « hauteur », un certain « déclic de sens » va pouvoir s'amorcer chez le lecteur. C'est ce « déclic de sens » que la lecture qui suit va tenter de mettre progressivement en lumière.

### 3. Où le vrai Temple se trouve-t-il ?

#### *Observations fines*

Toujours sans trop vite se laisser gagner par la démangeaison de l'interprétation, avant d'entrer dans la lecture proprement dite, le lecteur prend un temps de contemplation grâce auquel il cultive volontiers et de plus en plus aisément l'art de s'étonner. Tout semble évident à qui regarde sans regarder, tellement le cerveau s'y connaît pour réduire à rien l'inconfort de la surprise. Anticiper, prévoir, contrôler, sur-interpréter demeurent des forces indispensables dans le monde brutal qui est le nôtre... depuis la nuit des temps. Mais elles deviennent totalement contre-productives lorsqu'il s'agit de se mettre à l'écoute de la Parole. D'où un temps d'« observations fines » pour s'exercer à une salutaire naïveté.

#### ***Un basculement et une ouverture***

Ainsi que la proposition de séquençage l'a suggéré, un même acteur principal occupe le devant de chacune de ces deux scènes : Jésus ; et un même autre acteur, second mais absolument pas secondaire pour autant, l'accompagne à travers le passage de l'une à l'autre : ses apprenants. Ceux-ci, comme cela sera vu plus en détail aux focales suivantes, ont de la suite dans les idées. Quelque chose agite manifestement leurs cerveaux, les incite à interpeller Jésus et contribue ainsi à faire le lien entre les deux scènes. De la sorte, un axe de connivence ou une ligne de sens relie les versets 1-2 à toute la suite du texte : les préoccupations des apprenants puis leurs questions particulièrement profondes et complexes, en lien avec le « climat » que Jésus instaure par la posture ou le mouvement de son corps. Jésus, de son côté, prend chaque prise de position de ses apprenants très au sérieux et en profite pour les éclairer en retour, en deux étapes successives, par une parole puis par un discours puissants.

Sur le fond de cette ligne de sens, un premier contraste net oppose les deux scènes : Jésus y occupe des postures pour ainsi dire contraires. D'un côté il est « sortant loin du Temple » et il route. Un mouvement est lancé, à partir d'un lieu qui est quitté, mouvement qui ne semble plus devoir s'arrêter et qui l'en distancie inexorablement. De l'autre côté, il est assis sur le Mont des Oliviers, comme disposé à y demeurer et à y parler longuement. Le passage brutal d'une scène à l'autre tisse paradoxalement la profonde cohérence entre deux postures à première vue incompatibles : sortir, router et aller de l'avant, d'un côté ; être assis et parler, de l'autre, représentent pour Jésus les deux faces d'une même pièce. Au lecteur de retrouver cette cohérence. La suite de la lecture l'y aidera.

En écho à ce premier contraste, un second réside dans la grande dissymétrie opposant la scène de la sortie du Temple à celle du Mont des Oliviers : leurs ampleurs textuelles apparaissent visuellement extrêmement inégales, comme il a été dit. Dans la seconde scène, Jésus y prend très longuement la parole : l'effet de basculement est maximal entre le départ du Temple et l'arrêt sur le Mont des Oliviers, lointain écho au Mont des Béatitudes. Dans le Temple il ne peut en effet plus parler, la Parole y rencontre de sévères obstacles, quasiment insurmontables<sup>176</sup>, comme emprisonnée entre les quatre murs du bâtiment. Au Mont des Oliviers, à l'inverse, comme sur la « montagne » des chapitres 5-7, Jésus se trouve hors du Temple, dans un espace grand ouvert où sa Parole ne trouve pas de limite spatiale à sa diffusion. La dissymétrie des deux scènes trouve là une raison d'être : à la restriction succède l'étendue<sup>177</sup>, à l'empêchement de parler succède la décision de tourner une page et de retrouver la liberté du grand large, une aisance que plus rien n'entrave.

---

176 Voir le chapitre précédent de la présente recherche.

177 Cela peut se dire de la Parole que Jésus donne à entendre, aussi bien que du texte lui-même dans la dissymétrie de son séquençage. Une belle illustration de la manière dont la « géographie » du texte reflète fidèlement le fonctionnement de la Parole qui s'y donne à voir, ou dont la « forme » du texte peut impacter puissamment le lecteur qui « visualise » soudain ce qu'il lit.

## ***Le lieu du nouveau Temple***

Or Jésus avait fait du Temple le *sommet* de son parcours d'enseignement, soucieux d'y faire résonner cette Parole de Dieu entendue dans les Écritures, si bénéfique pour la vie des humains : le Temple ne représentait-il pas précisément l'endroit idéal pour cela, que Dieu lui-même nomme « ma maison » ? Le Temple se voulait également être le signe de Sa présence, lieu ouvert à tous pour Le trouver. Mais il n'est plus possible de l'y rencontrer, les scribes et les Pharisiens en ont confisqué l'accès (23,13) par leur loi qui a perdu toute son inspiration divine. Quant à la Parole, elle n'y est pas reconnue lorsqu'elle sort de la bouche de Jésus, son enseignement se trouvant désormais rejeté. Le lieu de la rencontre avec Dieu par la médiation de la Parole devient ainsi un lieu d'exclusion et de fermeture.

À partir de là, le Temple n'a plus de raison d'être : autant le quitter et aller là où se trouvent des oreilles pour entendre. Le Mont des Oliviers, avec son humble manière de représenter également une certaine « hauteur », à ce moment-là, figure le lieu du nouveau Temple : là où Jésus parle se trouve désormais le lieu où la Parole se laisse entendre et où Dieu se laisse rencontrer. C'est ainsi que commence à se dessiner le « déclic de sens » pour le lecteur que l'on évoquait un peu plus haut : une rupture brutale est consommée, les digues s'ouvrent et la Parole se met à se déverser sans plus aucune restriction, mais non sans avoir commencé par se faire entendre là où elle aurait dû être accueillie en premier. Ou encore, Dieu lui-même manifeste son immense proximité et sa permanente disponibilité, sans limitation d'espace, mais non sans avoir commencé par se laisser approcher dans des lieux spécialement dédiés à sa rencontre avec les humains.

## ***Une qualité de parole très spéciale***

Ce nouveau Temple se reconnaît désormais non plus à la beauté de pierres harmonieusement disposées mais à la qualité d'une parole particulière que Jésus ne cesse de faire résonner. Lorsqu'il était au Temple, Jésus parlait déjà la Parole<sup>178</sup> sur le mode d'un langage divin par excellence : celui de la parabole. Ce langage accompagne de nouveau une grande partie des chapitres 24-25, écho et accomplissement de ce qui se passait dans le Temple.

Mais cette parole se reconnaît également à la liberté qui la sous-tend. D'une part, parcourir en continu les deux chapitres 24 et 25 fait ressentir une liberté de ton inégalable : la parole de Jésus sort totalement des sentiers battus et rien ne peut l'empêcher de la faire résonner. D'autre part, celui qui la prononce s'est rendu libre de toute forme d'attachement et, au nom de la Parole, n'a pas hésité à quitter ce qui représentait pourtant son port d'attache dédié. La manière particulièrement laconique (à la charnière de Mt 23 et de Mt 24) qu'emploie le texte pour évoquer sa motivation à quitter le Temple exprime à merveille une décision prise en dehors de toute forme d'interférence ou de pression, dans la simple lucidité de ce qui est en train de se jouer autour de lui et pour lui. De la sorte, le nouveau Temple qu'il incarne désormais préfigure l'accomplissement du sujet humain, de tout sujet humain, appelé à cette même liberté et à ce même détachement, à la fois pour entendre *et* pour faire entendre la Parole. Or il se pourrait que, précisément, le discours apocalyptique, qui côtoie le discours parabolique en Mt 24-25, soit celui qui se prête le mieux à une parole aussi libre. La suite de la lecture permettra de le montrer.

La « structure de sens » qui se donne ainsi à lire et qui organise la « forme du texte » tient alors en cette formule ramassée et percutante : la liberté d'un sujet qui sait se détacher de tout lieu où sa parole risque de se stériliser fonde la posture, l'*assise*, d'une parole par laquelle il se manifeste comme nouveau Temple, nouveau lieu de la Parole, signe de la présence et de la disponibilité sans limite de Dieu dans ce monde.

## ***Une parole et des oreilles pour l'entendre***

Sur la ligne de sens dégagée plus haut reliant les deux scènes (une posture de Jésus, provoquant une prise de position des apprenants, conduisant à son tour à une prise au sérieux de cette prise de position par Jésus et une réponse de sa part) un second contraste fort émerge : il concerne cette fois les apprenants. Il ne se perçoit pas si facilement au premier regard, puisque les deux scènes décrivent conjointement ces derniers « venir-auprès » de Jésus (« ...προσῆλθον οἱ μαθηταί ») et l'interpeler. L'écart se dévoile pourtant très vite à un regard

<sup>178</sup> Cette expression est empruntée à Jean Delorme à qui nous rendons hommage au passage. Elle provient de sa traduction si juste et judicieuse de Mc 2,2 « ... et il leur parlait la parole » (« ...καὶ ἐλάλει αὐτοῖς τὸν λόγον »).

plus affûté : si en 1c le texte se limite à un sobre « venir-auprès », en 3b, il se déploie en un « viennent-auprès de lui à l'écart » (« ...προσῆλθον αὐτῷ οἱ μαθηταὶ κατ' ἰδίαν ») très... parlant. Plus encore, alors que, dans la première scène, les apprenants se contentent de montrer quelque chose à Jésus (sans parole explicitée), dans la seconde, ils prennent cette fois ouvertement la parole pour l'interroger sur des réalités d'un tout autre niveau.

Dans la continuité de ce qui a été observé concernant la parole de Jésus, deux hypothèses peuvent être formulées pour nourrir la lecture. La première consiste à suggérer une corrélation étroite entre la manière (différente) avec laquelle les apprenants « viennent-auprès » de Jésus et la posture que Jésus a adoptée, comme si celle-ci avait pu « déclencher » celle-là. Cette hypothèse sera testée lorsque seront lues les focales suivantes, au moment de regarder de plus près la relation très spécifique qui s'instaure entre Jésus et ses apprenants et le cheminement qu'il leur fait faire.

La seconde hypothèse part du constat que les apprenants semblent surgir dans le texte précisément à ce moment où Jésus ouvre de nouveaux espaces à la Parole. Au début du chapitre précédent, en 23,1, Jésus est montré s'adressant à des foules et à des apprenants plutôt passifs, afin de les mettre en garde contre les scribes et les Pharisiens. Aucune réaction des apprenants n'est rapportée à la suite de l'alerte qu'il leur adresse. À partir de 23,13 les apprenants s'effacent et, ainsi qu'il a été revu au chapitre précédent, Jésus cible cette fois directement les scribes et les Pharisiens et ses paroles se font d'autant plus dures qu'il leur reproche, en bref, de ne pas avoir pris en compte la Parole venue jusque à eux qui en étaient pourtant les principaux destinataires. Que les apprenants se manifestent activement, pour la première fois depuis de longs versets, lors de ce tout début du chapitre 24, témoignerait ainsi au moins de ceci de primordial : les choix et postures que Jésus y assume, préparés par les prises de position fermes qu'il a adoptées envers les scribes et les Pharisiens, les ont directement impactés et fait réagir. Des oreilles, même encore peu ouvertes au départ<sup>179</sup>, se sont soudain réveillées à cette Parole mise en mouvement. Reste à en voir les conséquences pour la suite du récit.

### *Un éclairage vers le chapitre 26*

Ces éléments permettent d'apporter un nouvel éclairage au texte dans sa plus grande largeur. En effet, la décision de Jésus de quitter le Temple, au nom d'une Parole que rien ne peut enfermer et au nom d'un Dieu qui ne peut pas renoncer à accompagner la vie humaine, représente un signal puissant qui porte loin : la vocation de la Parole n'est-elle pas de rayonner et d'emmener vers les hauteurs quiconque l'écoute ? Or, il semble que Jésus, lorsque s'achève le chapitre 25 et s'ouvre le moment d'aller résolument vers la Passion, ait fini de parler. Il ne fera plus entendre de longs discours, ne parlera plus en paraboles ni en mode apocalyptique. Sa voix finira par se taire sur la Croix.

Or l'écart entre les deux scènes de 24-25 vient briser l'effet de fatalité qui s'insinue au détour du chapitre 26. L'abîme qui à la fois sépare et relie la mise en mouvement libre et déterminée de Jésus, d'une part, et un surgissement inattendu de la Parole, d'autre part, ont pour fonction de maintenir ouvert un horizon qui menaçait de se boucher. Au-delà de cet abîme, mais puisant aussi son énergie en lui, Jésus s'apprête, au détour du verset 24,3, à livrer cette Parole impétueuse, inarrêtable et inoxydable qui lui survivra une fois lui parti. Les apprenants, baignés et puissamment enseignés par celle-ci, s'en feront les relais.

Dès lors, à partir de 26,1, après la longue parole de 24-25, s'ouvre une ligne de sens inédite : puisque les apprenants savent, désormais, que rien ne peut arrêter la Parole, ils parviendront à l'entendre (même s'il leur faut encore un peu de temps pour y parvenir) aussi dans l'enchaînement des événements qui emportent Jésus vers la destinée que lui promettait les Écritures. À partir de leur écoute, l'Histoire va pouvoir commencer à basculer et le Temple, désormais, aura l'étendue de l'étendue du monde.

---

<sup>179</sup> Ainsi que cela sera montré dans les tout prochains chapitres.

## 4. Le sujet humain comme lieu du Nouveau Temple

### *Lecture (première partie)*

Le temps de la lecture est souvent considéré comme le plus savoureux. Il se nourrit pourtant du patient travail d'observation et de repérage auquel le lecteur a consenti jusque-là. Sa qualité en dépend étroitement. En même temps, il ne s'agit pas d'aboutir à la « bonne » lecture, celle qui serait parfaite et définitive, comme la réponse que l'on attend souvent d'un élève à l'école. Il n'y a pas de résultat exact ; il y a des hypothèses de lecture qui produisent un effet de « vérité » pour ceux qui les formulent et qu'ils tentent de partager au mieux. La subjectivité de celui ou celle qui s'y engage n'est pas effacée. La « vérité » d'une lecture concerne aussi celle du sujet qui a pris de vrais risques d'interprétation, reconnaissant à un moment donné la vie se glissant entre les lignes du texte... puis cachée pour être à nouveau cherchée (Mt 13,44-46). Cette vérité-là ne se mesure pas : elle se « lit » et se reconnaît aux fruits qu'elle produit chez le lecteur.

Or les deux scènes qui viennent d'être délimitées, dans la manière même dont elles sont accrochées ensemble par le texte, semblent *faites pour* susciter et stimuler un risque interprétatif à leur lecture. Elles incitent en effet à rendre compte de leur articulation là où le texte ne fait que les juxtaposer. Le lecteur s'interroge inévitablement sur la manière dont la première se fait le fondement de la seconde et la seconde l'accomplissement de la première. Il en vient aussi à explorer ce que provoque du côté du « faire sens » leur juxtaposition sans aucune transition.

### ***Enseigner dans le mouvement***

En lui proposant ainsi d'accepter de se laisser dérouter par ce qui se manifeste là, le texte l'incite déjà à admettre cette conclusion à laquelle il n'aurait pas spontanément pensé : puisque Jésus n'est jamais figuré en train de parvenir et de s'arrêter au Mont des Oliviers, puisqu'il passe sans transition du Temple à ce nouveau lieu de la Parole, c'est donc que, lorsqu'il se retrouve assis sur le Mont des Oliviers, il demeure néanmoins comme toujours entraîné dans l'élan de la sortie du Temple et du « faire route » vers de plus larges paysages<sup>180</sup>.

Pour le dire autrement, le mouvement même de sortir du Temple dans un élan de liberté<sup>181</sup> puis de se mettre à router résolument teinte, soutient et façonne la parole que Jésus livre désormais à ceux qui l'écoutent. On l'imagine volontiers comme ces enseignants qui, passionnés par ce qui les habite, passionnent et réveillent leurs auditoires. Un « quelque chose d'autre » irrigue leurs propos, y distille de la vie et du mouvement. Parfois le corps suit et on les voit déambuler auprès ou au milieu de ceux qui les écoutent, avec une liberté de ton et de déplacement qui parle aussi fort que leur discours, comme pour mieux accrocher l'attention de chacun. Ils vivent ce qu'ils disent et ils font bouger ceux qui les entendent. Sans nécessairement sortir du programme qui leur a été assigné, ils distillent néanmoins une sorte de hors-programme et d'ouverture qui donne à lui seul tout son sel à un enseignement dont beaucoup se souviendront longtemps.

### ***La Parole s'est mise en route***

À plus forte raison en est-il ainsi pour Jésus. Il demeure en lui-même continuellement en mouvement et cela même se perçoit lorsqu'il ouvre la bouche. Voilà ce que la forme du texte mettrait ainsi en lumière pour le lecteur. En figurant Jésus assis, il suggère que, *là* où il se trouve désormais, se fait entendre la Parole de Dieu. Mais en figurant simultanément ce même Jésus sorti du Temple et s'étant mis à router, il donne à voir que

<sup>180</sup> Avec les mots qui lui sont propres, François de Sales décrit une réalité semblable aussi bien pour Jésus que pour tous les êtres humains : il y va de leur nature profonde. La logique de la charité ou de la vie en Dieu est de croître continuellement, la vie durant, à l'infini. Qui ne progresse en ce chemin régresse n'hésite-t-il pas à ajouter, reprenant Saint Bernard : demeurer en un état stable n'existe tout simplement pas.

<sup>181</sup> Confère ce qui vient d'être dit dans la section « 3. Où le vrai Temple se trouve-t-il ? Observations fines ».

*c'est le jeu même de s'être mis en route, dans un élan de liberté*, qui le porte ainsi à enseigner ce qu'il va enseigner maintenant, au point de mettre à leur tour, résolument, ses auditeurs en mouvement. Une façon de dire que la Parole s'est mise elle-même en route, que rien ne peut l'emprisonner et qu'elle transpire en permanence de ce mouvement, de cette impulsion de vie. Voilà qui donne à la parole de Jésus une nouveauté, une portée unique, à nulle autre pareille. Peut-être est-ce d'ailleurs précisément cette portée unique de la Parole qui constitue la matière même de son enseignement<sup>182</sup>.

### ***Un Temple qui se construit au milieu des humains.***

Les observations opérées dans le paragraphe précédent montrent donc comment la première des deux scènes qui viennent d'être délimitées fonde et lance la seconde. En montrant Jésus quittant résolument le Temple et routant, elle inscrit le fait d'être en perpétuel mouvement dans le cœur même de la Parole. Elle en fait une irrésistible voyageuse dont rien ne saurait freiner l'élan. Elle en déploie même à ce point la puissante fluidité que le lecteur en voit en direct la capacité de circulation et de « faire sens » au-delà de tout ce que les mots et la « parole verbale » peuvent exprimer. Un corps, et les événements qui semblent converger vers sa mise à mort se mettent à parler haut et fort. Et de même un Temple que ces mêmes événements contribuent à détruire se construit désormais au beau milieu des humains et au cœur de leur existence. Et aucune force ne saurait l'empêcher.

Ainsi la première scène marque-t-elle la seconde de son empreinte en suggérant que dès qu'un sujet se pose pour faire entendre la Parole, le mouvement même de la vie s'en échappe et s'empare de tous ceux qui l'entendent effectivement. Les apprenants s'en feront les témoins, presque à leur corps défendant, après la Résurrection. À partir d'un simple point d'ignition, la Parole circule sans aucune entrave parmi les humains et le monde lui-même devient Temple vivant.

### ***Une logique d'accomplissement***

Mais les mêmes observations mettent également en lumière la manière dont la seconde scène accomplit la première, voire esquisse en elle-même une figure d'accomplissement : la Parole ne parvenant plus à se faire entendre dans le Temple dont c'était pourtant la fonction essentielle, elle s'en est échappée pour rencontrer des oreilles prêtes à la recevoir. C'est ainsi que la lecture dessine progressivement la figure d'un Temple Nouveau, lequel fait éclater les limites de l'ancien : non pas anéantissement mais transfiguration. En effet, désormais ouvert à tous les vents, il n'est plus circonscrit à l'intérieur de quelques murs. Il rejoint tous les humains partout où ils sont, sans exiger d'appartenance préalable à quelque courant religieux que ce soit là où, jusque-là, tout le monde ne pouvait pas y entrer comme il l'entendait. De plus, n'étant plus bâti à partir de matériaux issus de diverses ressources naturelles, il n'est plus sensible à l'usure du temps ou à la destructivité des humains : il devient pour tous l'inattaquable refuge où entendre pleinement la Parole.

Or telle était bien la vocation de la Parole dès toujours, ainsi que celle du Temple qui en était la caisse de résonance. D'un côté, une radicalement nouvelle conception des relations entre Dieu et l'humanité émerge et s'apprête à bouleverser le cours de l'Histoire ; cependant, et d'un autre côté, tous les événements relatés dans les Écritures témoignaient déjà de ce à quoi ils étaient destinés. Ils annonçaient et préparaient ce basculement de l'Histoire. De là provient qu'il soit possible de parler d'accomplissement : c'est au cœur même de l'existence humaine et des paroles qui s'y échangent que Dieu et les humains se rencontrent. Telle était la volonté de Dieu depuis toujours<sup>183</sup>.

### ***Entre rupture et accomplissement***

C'est ainsi qu'apparaît toute la finesse de l'articulation entre les deux scènes : celle-ci permet de dire *à la fois* la rupture et l'accomplissement. D'un côté, une rupture a bel et bien été consommée lorsque Jésus a quitté le Temple pour se mettre à router. Or toute rupture signifie inmanquablement une surprise et un inattendu : elle n'était pas prévue, il aurait même été préférable, par un certain côté, qu'elle n'ait pas eu lieu. Mais, d'un

<sup>182</sup> Ainsi que cela sera revu beaucoup plus loin dans la lecture. Dire cela ainsi laisse déjà affleurer le principe d'intransitivité sur lequel il a été dit que la présente recherche comptait s'appuyer.

<sup>183</sup> Parcourir Jr 7,1-20 à cette lumière produit un effet saisissant de relecture des Écritures à la lumière de l'événement Jésus.

autre côté, cette rupture-ci s'inscrit dans la continuité d'un projet qu'elle contribue à accomplir. Toutes les Écritures laissent entendre que la préoccupation de Dieu concerne tous les humains et pas seulement le peuple d'Israël, même s'il témoigne d'une grande prédilection à son égard. Il aurait donc été bien étonnant que la Parole restât cloisonnée entre les quatre murs du Temple et ne finisse pas par trouver des chemins de traverse afin de rejoindre chaque personne, d'une manière ou d'une autre. De ce point de vue, il était difficilement envisageable que cette Parole restât strictement cloisonnée dans un espace restreint. Et pourtant, la vocation du Temple n'était-elle pas de la faire entendre ?

C'est pourquoi l'on s'autorise ici à parler de « transfiguration » du Temple. Une logique d'élargissement, d'étendue s'opère, à partir d'un rétrécissement (des oreilles) dans le Temple : la Parole aurait en effet dû rayonner partout *à partir* du Temple. Comme le Temple ne peut plus remplir ce rôle, et que pourtant il faut un Temple qui signifie la présence de Dieu *à partir* duquel la Parole rayonne, la solution magnifique qui est trouvée est de construire ce Temple... partout au milieu des humains, à partir de leurs corps même. Et non plus à partir de quelques cailloux, quand bien même on les appellerait du noble nom de « pierres ». Voilà la lecture qu'il est proposé de construire pour rendre compte de la logique de successivité des deux scènes.

### *Une articulation parlante*

Il est donc désormais possible de contempler ces deux scènes comme on contemple un tableau et regarder ce qu'elles construisent lorsqu'elles sont ainsi mises l'une en regard de l'autre. Or elles font voir, comme annoncé, un effet réciproque de coloration : être assis ne peut l'être que dans le mouvement, et se mettre en mouvement a pour vocation de fonder l'assise du monde. Elles disent ensemble combien Jésus incarne à merveille cette Parole en la montrant au principe de la vie humaine, à son *fondement*, dans le fait même d'être perpétuellement en mouvement. Ou, pour le dire de façon presque oxymorique, en la montrant comme « rupture d'accomplissement ». Et c'est ce que le texte a bien fait vivre au lecteur, témoignant ainsi de son effet d'anamorphose et d'intransitivité : où celles-ci riment avec transfiguration.

À partir de là pourra être regardé le hiatus en lui-même et le vide interprétatif qu'il ouvre : lieu d'émergence de la Parole dans sa souveraine liberté, lieu d'implication de l'acte interprétatif dans sa liberté propre.

### *Un saut dans le vide*

Et en effet, après avoir noté le déplacement impressionnant que le texte fait déjà faire à la figure du Temple, un retour sur l'étrange hiatus entre les deux scènes inégales qui structurent Mt 24-25 s'impose. Ce hiatus consiste en un basculement brutal et sans préavis entre deux positions : d'une part, une décision de sortir qu'accompagne un mouvement (router) et, d'autre part, la position stable et déterminée de qui a trouvé son « lieu », son emplacement, son socle. Le lecteur a de quoi s'en trouver décontenancé.

C'est ici que la forme du texte prend toute sa valeur et qu'elle se met à parler haut et fort. Le hiatus intrigant, le basculement brutal et sans préavis entre les deux scènes, et plus spécialement entre les deux postures de Jésus, porte d'autant plus à la lumière l'émergence inattendue de sa longue parole qui va occuper deux chapitres entiers de l'évangile de Matthieu. Rien ne laissait prévoir qu'il se mettrait à parler ainsi. L'on objectera que sa parole ne vient pas de nulle part puisqu'il répond à un questionnement de ses apprenants. Il est vrai, mais ce questionnement lui-même, comme le montre la forme du texte et comme cela sera déployé dans les focales suivantes, naît de la posture même de Jésus, en tant qu'il « *était-assis sur le Mont des Oliviers* », sans qu'aucune raison ni cause ni explication ne puisse en rendre compte. Dans ce moment précis où il signifie le Nouveau Temple, *assis* dans un espace où la Parole peut désormais porter large, nourri par un perpétuel mouvement de sortie, le moment est venu de poser les fondements, les *assises* de ce qui restera après lui une fois lui parti. C'est cela même, selon ce que les observations suggéraient plus haut, qui motive la prise de parole des apprenants et non l'inverse : ils ont bien compris, en questionnant sur la *fin* du monde, que le moment était venu pour Jésus d'en dévoiler les soubassements.

## ***Une parole que rien ne cause***

C'est pourquoi l'on peut dire de la Parole qu'elle n'a pas de cause. Elle s'adapte, certes, au contexte où elle se déploie, ici la préoccupation des apprenants quant au « sens » ou à la direction que prend l'histoire humaine. Mais elle surgit là sans préavis, juste parce que, ainsi que le pressentent peut-être eux-mêmes les apprenants en voyant Jésus « être-assis », c'est le bon moment à l'échelle cosmique du temps de Dieu dont lui seul détient la clé (« *Quant à ce Jour et à cette Heure, personne ne les sait, ni les anges des cieux, ni le Fils ; il n'y a que le Père seul.* » dira Jésus en 24,36). Elle advient, au final, depuis l'ailleurs inaccessible de la souveraine liberté du Père.

Tel est exactement ce que traduit la forme du texte : elle se met à parler depuis un creux, un vide, un hiatus figuratif, d'un saut incommensurable entre deux scènes d'où surgit l'imprévisible, l'« irréprouvable surprise de l'altérité ». Indomptable, elle ne provient d'aucun endroit assignable, elle déborde de tous les programmes établis, elle s'invente et s'improvise continuellement. Le mouvement de liberté qui la caractérise et que Jésus, par sa décision souveraine de quitter le Temple, contre toute vraisemblance, incarne si bien, en est le fondement, l'impulsion ; elle ne se revendique pas d'une cause au sens d'une explication ou d'une raison logique qui permettrait d'en comprendre l'advenue. En cela s'appréhende l'articulation très spéciale entre les deux postures de Jésus, c'est-à-dire entre les deux scènes du texte : le passage de l'une à l'autre ne supporte aucune lumière ; aucune explication ne peut en rendre compte<sup>184</sup>. Du fait même que la Parole est mouvement, elle surgit par surprise et par inattendu. Sa vocation est effectivement d'être enseignée, mais son enseignement même reflète sa nature profonde et provoque la même mise en mouvement chez ceux qui lui prêtent leur oreille.

## ***Le nouveau lieu du Nouveau Temple***

Cette double posture ainsi articulée autour d'un hiatus insondable et pourtant si aisément franchissable provoque un basculement profond de portée historique. Désormais, en tout lieu où un auditeur se met à l'écoute attentive de la Parole, frappé par la force de son mouvement libre que rien n'arrête, à tout moment où un lecteur se trouve atteint par cette Parole indomptable qui ne cesse jamais de router et de surprendre, le Temple est là. Celui-ci advient ainsi à la fois partout et à tout instant, et plus seulement à Jérusalem en ce temps-là. Un tel renversement atteint le lecteur en profondeur, même si celui-ci ne s'en rend pas nécessairement compte : ce ne sont plus des pierres savamment agencées qui délimitent un espace nommé « Temple » et qui valident la possibilité de rencontrer Dieu, spécialement dans la prière et dans l'écoute de la Parole. C'est là où se trouvent des oreilles pour entendre une Parole de Dieu toujours en partance et en transhumance, incitant elle-même au voyage, qu'un Temple advient, surgit, est bâti. Là où un sujet lecteur sort de la logique de l'explication et de la cause pour reconnaître la surprise d'une nouveauté radicale, un Nouveau Temple s'érige. Rien ne peut assigner la Parole à résidence, aucun temple ne peut finalement l'encapsuler, mais chaque fois qu'il se trouve quelqu'un pour se mettre à son écoute et pour se laisser entraîner dans son mouvement irréprouvable<sup>185</sup>, un « Temple éphémère » (un peu comme l'on parle d'« art éphémère ») naît. Éphémère, mais pourtant en mesure de reconfigurer le monde.

Une autre façon de le dire consiste à reconnaître à tout auditeur, attentionné<sup>186</sup> de/par la Parole, un statut de Temple vivant : c'est-à-dire le statut d'un Temple en continuelle édification, puisque la Parole ne se pose nulle part et ne cesse de modeler le sujet humain sa vie durant. Le renversement opéré par Jésus (il est le Nouveau Temple par excellence, celui par lequel tout nouveau temple s'édifie) se propage ainsi jusqu'à chaque lecteur, nouveau lieu qui irrigue et modèle le paysage humain qui l'entoure.

---

184 À bien y regarder, c'est à cela même que se reconnaît la liberté d'un sujet : aucune cause n'est en mesure de le déterminer.

185 Ce pourrait être un sens possible du « venir-auprès » des apprenants, au verset 1 comme au verset 3, toujours à recommencer : le mouvement par lequel le lecteur (et tout sujet) accepte d'entrer dans ce lâcher-prise fondamental qui consiste à se mettre à l'écoute de ce que l'on sait très bien ne pas pouvoir être « encapsulé » dans quelque représentation que ce soit.

186 On pourra parcourir, à ce propos, le livre du philosophe sud-coréen Byung-Chul Han *Parler de Dieu. Un dialogue avec Simone Weil*, Actes Sud, 2026. Il y développe une réflexion sur l'attention, assez proche de celle qui sera conduite dans cette recherche autour de la figure de la vigilance, bien que dans un langage assez différent. Le rapprochement avec la figure de la contemplation dans son ouvrage produit un effet de résonance avec l'emploi de ce terme auquel nous avons recouru au début de ce chapitre.

## ***Le sujet de la Parole comme signe de Dieu***

La rupture est phénoménale : elle représente celle d'un sujet humain qui assume pleinement son être-au-monde né d'un hiatus insondable, espace dédié à une Parole en perpétuel voyage, caisse de résonance de la Parole de Dieu. Jésus en montre dans son être même de parole l'accomplissement, mais tout sujet est appelé à advenir de même. Dès qu'il sort de lui-même, quitte des attachements anciens et se met en mouvement ; dès que, franchissant le hiatus d'une liberté émergente, il cesse de s'accrocher à une logique de cause et laisse advenir la nouveauté dans sa parole ; dès que, ancré dans ce mouvement il se retrouve, posé, à entendre et dire à son tour la Parole ; dès que, percevant ce basculement en lui, il se reconnaît lieu d'émergence de cette Parole et s'en émerveille ; dès qu'il s'autorise un libre pas de côté dans son jeu interprétatif pour rendre compte des ruptures de scènes et de sens qui émaillent sa vie<sup>187</sup>... en tout cela, tout lecteur devient lui-même ce sujet advenant. Il assume une lecture hors catégorie qui sort des sentiers battus, il se met au diapason d'une Parole qui a la bougeotte et qui le fait sortir pour router.

Il manifeste alors, par lui-même, non seulement que la Parole se fait entendre désormais ailleurs que dans tous les temples faits de pierres que la Terre peut porter, mais il atteste également que, de surcroît, c'est en lui-même que celle-ci fait advenir sa surprenante surprise et qu'elle accomplit son opération d'édification, de construction du sujet humain lecteur. La forme du texte souligne donc le geste inouï de Jésus : ce n'est pas seulement qu'il s'approprie et personnalise le Temple mais, bien plus encore, il décrète, par le double mouvement de sortir et de se poser, que tout humain est potentiellement un Temple vivant et mouvant, fondé sur l'assise solide que constitue l'écoute de la Parole, elle-même émergente depuis le hiatus d'une libre surprise. Autrement dit, cet humain devient effectivement la maison fondée sur le roc que Jésus annonce à la fin du chapitre 7 de Matthieu, désignant par là précisément ceux qui « *entendent ces paroles-ci, les tiennent, et les font* » (Mt 7,24-27, Radermakers). Par suite, du fait même que la fonction du Temple est de jouer le rôle d'un signe renvoyant à Dieu, il vient que tout sujet humain assumant pleinement sa condition d'indomptable sujet de la Parole *devient* signe de Dieu. Ce point capital fonde la perspective de l'anthropologie de la Parole et de la parole visée par la présente recherche.

---

187 Dire cela ainsi est une façon discrète d'ouvrir la porte en direction d'une sémiotique de la vie quotidienne, en tant qu'acte de lecture auquel tout sujet humain se livre plus ou moins régulièrement pour discerner, précisément, les élans inattendus qui ont façonné le fil de sa vie.

## 5. À Temple Nouveau, oreilles nouvelles<sup>188</sup>

*Lecture (seconde partie)*

Le lecteur voit facilement à quel point quelques observations, bien ciblées c'est-à-dire situées au niveau précis de lecture qu'engendre la focale retenue, construisent déjà un parcours aux effets de lecture puissants. Ceux-ci se démultiplient lorsque les figures s'ajoutent aux figures, s'entrelacent et s'enrichissent mutuellement. À l'échelle de l'ensemble des deux chapitres 24-25, vient-il d'être vu, l'attitude et les postures successives de Jésus ainsi que leur apparent contraste impressionnent et conduisent à contempler la Parole sur le vif de son émergence. Mais la posture des apprenants et leur cheminement à son contact ajoutent une dimension supplémentaire à ce jeu de la Parole qui pourrait être traduite par cette formule ramassée : partout où la Parole advient, au-delà des résistances qu'elle fait naître inmanquablement, des oreilles surgissent pour l'entendre et se laissent enseigner à son contact. Il en est de sa nature même.

### ***Le cheminement des apprenants***

Que les apprenants évoluent, en passant de 24,1-2 à 24,3-25,46, se remarque aux deux traits importants soulignés un peu plus haut. D'une part, ils s'approchent de Jésus de manière différente : dans un premier temps, au plus simple, ils « viennent-auprès » tandis que, dans un second temps, ils « viennent-auprès de lui, à l'écart ». D'autre part, alors qu'au verset 1 ils se contentaient de lui montrer quelque chose sans autre commentaire ni attente exprimée de leur part, le verset 3 les voit plutôt en train de lui parler et, surtout, de se disposer à recevoir une parole de sa bouche. Des oreilles semblent s'être ouvertes, une relation assurément plus profonde s'est nouée entre Jésus et ses apprenants, ces derniers acceptant de se laisser toucher, impacter, remuer par ce que celui-ci leur répondra.

Chacun de ces deux moments sera détaillé avec la lecture des focales les plus fines, mais leur articulation se révèle déjà parlante. Il sera vu en effet, en son temps, que la première réponse de Jésus pourrait bien avoir provoqué un véritable tsunami dans la façon de voir de ses apprenants, leur ouvrant les oreilles de façon spectaculaire. Mais ce que le texte montre à l'échelle de cette première focale est un peu autre : il n'y a pas de Parole sans des oreilles, comme il n'y a pas d'oreilles qui s'ouvrent sans la Parole qui vient les titiller. Il faut des oreilles pour entendre la Parole, mais celle-ci ne manque jamais d'en ouvrir et telle est sa raison d'être essentielle. La Parole se découvre ainsi foncièrement créatrice, nul ne saurait l'arrêter dans son élan. Si des oreilles se ferment quelque part, d'autres s'ouvriront ailleurs, mettant d'ailleurs d'autant plus en évidence celles qui ne se seront pas ouvertes... comme pour les inciter à le faire au-delà de leur résistance. Ainsi, quoi qu'il puisse arriver, rien ne peut empêcher que des oreilles s'ouvrent.

### ***Une Parole toujours elle-même en étant autre***

La forme du texte met alors en lumière, à cette focale 1, la corrélation entre, d'une part, l'émergence de ces oreilles et, d'autre part, la double posture de Jésus, elle-même articulée de façon signifiante. La succession d'un départ et d'une mise en mouvement, d'un côté, puis d'une position assise et d'une large ouverture de l'espace, de l'autre, ainsi que le hiatus entre ces deux moments, soulignent que cette émergence des oreilles ne s'opère pas n'importe comment.

En effet, ainsi que suggéré plus haut, la Parole dispose par nature d'une inspiration, d'une liberté de mouvement, d'un élan qui en font le moteur de la vie même des humains. Cette Parole devait se faire entendre dans le Temple, lieu de disponibilité à cette écoute. De la sorte, le Temple représente par excellence l'espace paradoxal où, justement, doit se faire entendre la Parole dans ce double mouvement de mise en route *et*

188 Un merci spécial à Stéphanie Caët qui a attiré mon attention sur ce point de lecture particulièrement important.

d'assise, de séparation radicale *et* d'ouverture maximale à destination du plus grand nombre. Bref, de présence fécondante de la vie même de Dieu parmi le monde des humains, de tous les humains. Or le Temple est plutôt devenu, sous l'impulsion de quelques caciques religieux, un lieu où l'on a cherché à saisir la Parole, à se l'approprier, à la manipuler, à l'enfermer, à l'encapsuler dans une doctrine sclérosée. Autrement dit, des humains ont tenté d'en briser le mouvement et l'élan naturels, d'en empêcher l'écoute par tous, en imaginant la retenir à l'intérieur de murs de pierre (cf les chapitres 21-23 de Mt, comme souligné au chapitre précédent). Ces caciques ne lui ont plus reconnu son inaltérable surprise et sa liberté à ouvrir des oreilles partout et en quiconque elle l'estimait juste.

Impossible à régenter ou à placer sous tutelle, fidèle à elle-même, la Parole n'en a pas moins poursuivi son activité, à la recherche de la moindre brèche où elle pourrait s'infiltrer. Le comportement même de Jésus dans sa double posture l'a mise en actes, et l'on peut formuler l'hypothèse que c'est cela même qui a *parlé* aux apprenants, corps parlant déjà par lui-même, à la manière d'une impulsion originelle, provoquant leur cheminement et l'ouverture progressive de leurs oreilles. Et en même temps, la Parole ne pouvait susciter leur ouverture sans leur propre complicité et adhésion, sans leur consentement à l'entendre et l'accueillir.

### ***Une connivence complexe***

L'on peut ainsi contempler avec davantage de finesse le jeu subtil de la Parole. Les oreilles sont-elles fermées quelque part, comme les oiseaux de la parabole de Mt 13 qui ont mangé tout le grain semé au bord du chemin ? Qu'à cela ne tienne. La Parole part en voyage. Or elle ne change pas de nature en quittant le Temple : au contraire, elle reste égale à elle-même. Elle aurait dû y trouver des oreilles préparées à l'accueillir, elle était venue pour cela. Des oreilles préparées, il y en avait bel et bien. Mais ailleurs que dans le Temple : dans ce vaste espace du monde, celui qu'on considère si souvent comme profane, soudain devenu le lieu du nouveau Temple. Des oreilles autrement ouvertes peuvent recevoir ce que ceux qui ont confisqué l'espace du Temple ne pouvaient pas ou plus entendre.

Les apprenants deviennent ces oreilles autrement ouvertes, entrant en relation plus intime avec la Parole. Or c'est bel et bien la double posture de Jésus qui permet le cheminement des apprenants et par laquelle se tisse cette relation avec celui qu'ils ont décidé de suivre dans ses pérégrinations. La Parole recherchait ces oreilles et n'avait cessé de partir en voyage pour les trouver. Sans ces oreilles, la Parole ne peut donner cette vie pour les humains qu'elle a pour nature de communiquer. Mais en même temps, elle provoque leur émergence partout où elle passe et le texte montre, par sa construction, que quoi qu'il arrive, partout où elle passe, des oreilles émergent immanquablement. La double posture de Jésus et le hiatus<sup>189</sup> entre les deux en sont la raison et le moteur. Ainsi n'est-il de nouveau pas possible de relier la Parole et les oreilles par un lien de causalité mécanique, l'une étant la cause des autres ou réciproquement. Il faut des oreilles pour que la Parole produise son effet, mais il faut la Parole pour que des oreilles émergent.

---

<sup>189</sup> Pour rappel, ce hiatus prend la valeur, dans notre lecture, de l'espace nécessaire au jeu d'interprétation qui fait l'essence même de l'existence humaine et le lieu d'émergence de sa liberté la plus essentielle.

## 6. La surprise de l'inattendu

### *Parallèles et éclairages*

Si la lecture a été suffisamment bien conduite à l'échelle de cette première focale, la « structure de faire sens » dégagée devrait pouvoir trouver des échos dans d'autres endroits au sein de l'Évangile selon Matthieu, voire dans les autres évangiles. Or identifier de tels échos enrichirait beaucoup la lecture. Plusieurs fruits pourraient en être attendus : 1. en venant en appui de la structure dégagée, la conforter dans sa valeur heuristique ; 2. apporter un éclairage supplémentaire au texte de Mt 24-25 ; 3. apporter en retour un éclairage peut-être nouveau sur le texte qui aura ainsi fait écho ; 4. mettre en lumière la profonde unité d'un évangile comme celui de Matthieu voire, plus largement, celle de l'ensemble que constituent les quatre évangiles.

Il est assez rare que des lecteurs soient mis en contact avec la globalité d'un évangile, plus rare encore qu'ils soient en mesure d'envisager les quatre évangiles à la fois dans leurs différences significatives et dans leur profonde cohérence. Il faut bien, en effet, délimiter des « péricopes » si l'on désire lire avec suffisamment de précision et de rigueur. Plus encore est-il nécessaire de « découper » le texte pour le service de la liturgie qui représente pour beaucoup le seul endroit où l'Évangile est entendu : il est difficile d'imaginer les paroissiens ordinaires se concentrer de longues heures pour embrasser par la lecture un chapitre entier, voire la totalité d'un évangile. Or, comment peuvent-ils appréhender cette cohérence profonde dans ces conditions ? Prendre le temps de quelques allers-retours au sein du texte évangélique peut précisément contribuer à le faire.

### ***La parabole de la semence qui pousse toute seule***

En soulignant cette surprenante transition de scène entre les versets 24,1-2 et toute la suite de l'ensemble 24-25, a été mise en lumière une posture profonde, complexe mais très unifiée, de Jésus. Cette posture *fait* parole, puis rejaillit sur la parole qu'il donne : en cela est révélée simultanément la puissance de la Parole comme assise de toute parole. La lecture a ainsi dégagé le hiatus insondable qui sépare les deux scènes et leur donne en même temps tout leur sens : la Parole naît et se met à circuler à partir d'un lieu que nul ne peut explorer. Telle est la marque de l'immense liberté dont Jésus fait preuve et qui donne à sa parole sa couleur si spéciale.

Précisément, un premier lien étroit devient soudain évident avec un autre passage des évangiles, ouvrant le jeu d'éclairage réciproque évoqué à l'instant. Cet autre passage se trouve dans l'Évangile selon Marc, en une toute petite parabole (Mc 4,26-28) qui se situe dans la continuité presque immédiate de la grande parabole du semeur :

Et il disait : « Il en est du royaume de Dieu comme d'un homme qui aurait jeté la semence sur la terre. Qu'il dorme ou qu'il se lève, de nuit et de jour, la semence pousse et grandit, comment, il ne le sait. D'elle-même la terre produit du fruit, d'abord une herbe, puis un épi, puis du blé plein l'épi.

Un même hiatus, un même espace d'inconnaissance s'observe dans cette simple évocation de la semence qui pousse par elle-même. Les figures en sont fort différentes, mais l'effet produit ressemble fort : d'un côté un mouvement de sortie (la semence jetée sur la terre depuis un espace non défini mais situé « ailleurs »), de l'autre la manifestation, la mise au jour de ce qui en résulte (le fruit produit). Entre les deux, le phénomène de croissance qui relie le fruit à la semence demeure inaccessible : « (...) *comment, il ne le sait* ». Ce n'est pas forcer le texte que reconnaître, dans la figure du fruit, la Parole qui vient au jour, puisqu'il s'agit précisément de la Parole dont Jésus vient de parler clairement par le biais de la parabole du semeur et de la relecture qu'il en propose : « *Le semeur sème la Parole* » (Mc 4,14). Le parallèle est alors limpide avec Mt 24,1-3 : d'un côté un mouvement de sortie (Jésus qui quitte le Temple), de l'autre la manifestation, la mise au jour de ce que ce

mouvement a induit (la Parole va désormais couler longuement de la bouche même de Jésus, fruit particulièrement fécond pour la suite).

### ***L'obscurité de la naissance de la Parole et de la parole***

Ce hiatus prend alors un sens crucial : il représente l'espace de « non-maîtrise » qu'il est nécessaire de préserver afin que naisse une parole unique, encore jamais entendue. Une sorte de boîte noire résiste à l'investigation, pour une raison toute simple : il n'y a rien à y trouver. Ce gap n'est autre que celui de la liberté humaine et de la présence paradoxale de l'Autre, réductibles l'un et l'autre à rien de connu <sup>190</sup>. Cette liberté, ouverte par le retrait respectueux de l'Autre, permet précisément à un sujet humain de porter une parole (ou de prendre une décision) qu'il n'est strictement pas possible de programmer à l'avance, quoi qu'en disent les neurobiologistes <sup>191</sup>. La difficulté provient de ce que cette liberté ne se prouve pas, à part par les fruits qu'elle permet. Elle nécessite d'y croire et de lui accorder sa juste place. À partir du moment où l'être humain se considère lui-même comme une machine programmée qu'il est possible d'imiter voire de surpasser, c'en est fait de la liberté.

Cette liberté-là correspond à la maturation qui s'opère au sein du sujet humain, entre ce qui a été reçu et entendu (la semence reçue qui prend racine, c'est-à-dire la Parole entendue) et le fruit qui est redonné (la parole ou la décision insondable assumées par le sujet). Il n'est pas possible de savoir comment une parole donnée va s'enraciner, pousser, grandir, et les fruits qu'elle va produire. Telle est exactement la situation de la semence jetée sur la terre par l'homme de la petite parabole. Il est juste possible d'en découvrir, souvent non sans surprise, un fruit qui déjoue tous les pronostics. C'est en cela que la surprise demeure indépassable et pourquoi aussi l'on disait, à l'amorce de ce chapitre 4 de notre recherche, que même en s'attendant d'être surpris, on ne peut qu'être encore surpris au-delà de l'imaginable.

### ***Le double hiatus de la nouveauté radicale***

Ce premier écho éclaire à son tour le cheminement des apprenants. Si le hiatus inhérent au mouvement même de la Parole est celui où peut éclore la liberté du sujet se risquant à l'enjamber par le jeu de l'interprétation, c'est-à-dire par un acte de lecture, alors tel est bien le sens du cheminement vécu par les apprenants. Leur propre évolution témoigne d'un véritable saut qualitatif opéré entre les deux moments. L'écart se révèle lui-même assez abyssal entre « venir-auprès » et « venir-auprès de lui à l'écart » et il n'est évidemment pas anodin qu'apparaisse précisément à ce moment-là la figure de l'écart <sup>192</sup>. Ce saut représente, dans la lecture ici proposée, le risque pris par les apprenants, une fois entendue la première réponse de Jésus, d'ouvrir en grand leurs oreilles pour entendre cette seconde parole que, déjà au chapitre précédent de la présente recherche, nous avons remarquée être souvent « inaudible » par les lecteurs.

Or ce saut qualitatif risqué par les apprenants, la nouveauté radicale qui en découle pourrait tout à fait se ramasser dans cette formule : « à Temple Nouveau, oreilles nouvelles ». Une telle formule tente de rendre compte de cette sorte de co-émergence de la Parole et des oreilles, dans leur nouveauté radicale, même si

190 Et pourtant, la notion de liberté, comme celle de « présence de l'Autre », ne cessent d'être chahutées par le rêve scientifique de maîtriser l'intégralité de ce qui se passe dans le cerveau humain

191 Des recherches dans ce domaine ont effectivement permis de montrer que nombre de décisions que nous prenons sont en réalité déjà anticipées par le cerveau quelques centaines de millisecondes avant même que nous en prenions conscience. Nous ne ferions ainsi qu'acter des décisions prises sans nous. Ces découvertes semblent tout à fait avérées et sont donc parfaitement recevables. La question est de savoir ce qu'on en fait. Il est correct, de fait, d'en conclure que la liberté de l'être humain est en réalité bien mince, infiniment plus limitée que ce que l'on pense. Des sciences sociales comme la psychologie, la sociologie et même la philosophie ne sont pas privées de le démontrer. Mais certains chercheurs pensent possible d'accomplir un pas de plus en contestant l'existence même de cette liberté. L'hypothèse selon laquelle la liberté n'est qu'une illusion peut toujours et à juste titre être formulée. Quant à la démontrer, c'est une autre paire de manches. Outre que tout dépend de la définition que l'on donne aux termes de « liberté » et de « décision », il semble qu'il faille distinguer les petites décisions de tous les jours, qui relèvent de la routine et des réflexes, de ces grandes décisions qui viennent de loin, comme celle que Jésus acte en quittant le Temple. Ces décisions-là ne peuvent être le fruit de simples mécanismes neuronaux. Ou alors, les neurobiologistes qui, eux-mêmes, prennent la décision de mener leur recherche et de proposer telle ou telle hypothèse fondamentale pour rendre compte de leurs résultats ne sont... que de simples paquets de neurones fonctionnant en mode automatique et sans aucune liberté !

192 Sera proposé, le moment venu, d'entrer en dialogue avec François Jullien à propos de cette figure autour de laquelle il a pu écrire de si belles pages.

l'initiative en revient toujours à la Parole. Les deux s'enroulent dans un mouvement de mutuelle stimulation, la Parole donnant toujours davantage à mesure que les oreilles s'ouvrent, ces mêmes oreilles s'ouvrant elles-mêmes davantage par la grâce de ce que la Parole leur offre de meilleur : l'espace de la prise de risque libre dans le jeu de la lecture.

### ***À vin nouveau, outres neuves***

Or cette formule n'a pas été non plus tout à fait frappée par hasard. Elle suggère un écho direct avec cette autre formule, que Jésus exprime lui-même en Mt 9,17 : *« On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres ; sinon, certes, les outres crèvent, et le vin se répand et les outres sont perdues. Mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et tous deux se conservent. »* Cette courte parole parabolique vient juste après une altercation entre Jésus et les Pharisiens, lesquels reprochent à ses apprenants le fait que leur maître mange avec les publicains et les pécheurs. Il commence par leur répondre en leur renvoyant la figure de la miséricorde, qu'il oppose à celle des sacrifices. Dans la foulée, apparemment sans aucun lien, les disciples de Jean le Baptiste viennent l'interroger à propos du jeûne qu'eux-mêmes pratiquent comme les disciples des Pharisiens, mais que les apprenants de Jésus semblent ignorer. Il leur répond en posant cette question : les invités à la noce peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est présent ? L'ensemble paraît bâti de bric et de broc, mais un lien profond et puissant relie pourtant ces différents passages : le critère de tout comportement n'est pas la conformité à une pratique ritualisée mais la relation instaurée avec les personnes et la miséricorde exercée à leur égard. C'est ici que Jésus ajoute cette formule frappée de 9,17 dont, à première lecture, on ne voit guère le lien avec le contexte qui la porte.

Or, elle exprime, selon l'hypothèse proposée, la radicalité d'un saut herméneutique voire épistémologique : il ne s'agit plus d'interpréter la réalité selon un point de vue ritualiste, mais selon un point de vue relationnel, précisément celui que suppose l'écoute d'une Parole qui suscite elle-même les oreilles pour l'entendre : à parole nouvelle, inspirée par la Parole, oreilles nouvelles ; à vin nouveau, outres neuves. Les Pharisiens ne disposent pas de cette oreille et c'est cela même qui leur est signifié par ce langage parabolique destiné à creuser l'espace de leur interprétation. Non pas pour les condamner ou les enfoncer, justement, mais pour leur offrir une nouvelle chance d'entendre et de se risquer dans le jeu de la Parole. Le décalage et la nouveauté mêmes d'une telle parole produisent l'effet de hiatus nécessaire à l'ouverture des oreilles : aux Pharisiens il revient d'entendre ou non cette nouvelle perche tendue.

### ***Et les oreilles s'ouvrent***

Le texte prend alors beaucoup de plaisir à conduire son lecteur vers la fine pointe de ce jeu de la Parole. À peine Jésus a-t-il dit cela que des oreilles s'ouvrent en grand en Mt 9,18 : *« Tandis qu'il leur disait cela, voici qu'un chef, s'avançant, se prosternait devant lui, en disant : "Ma fille est morte à l'instant, mais viens poser ta main sur elle, et elle vivra". »* Ce « chef » a parfaitement entendu et compris, lui, où était la source même de la Parole de vie : Jésus lui-même, qu'il vient trouver directement. Il ne va pas chercher Jésus dans la synagogue ou le Temple, et le soin apporté par Jésus le sera dans une maison, tout ce qu'il y a de plus profane. La demande de cet homme répond parfaitement à cette formule : *« À Temple nouveau, oreilles nouvelles »*. Jésus prend alors la main de la fille qui se lève. Le père a joué son rôle en mettant sa fille en contact avec la Parole de Vie. Celle-ci prend son envol, comme les adolescents dont on parlera plus loin.

Ce n'est évidemment pas fortuit si, juste avant Mt 24-25 dont nous entamons la lecture, au chapitre 22, Jésus « ferme la bouche » aux Sadducéens à propos de la résurrection. Pas un hasard non plus s'il traite les Pharisiens, au chapitre 23, de sépulcres blanchis : tous sont comme morts parce que fermés à la Parole dont la force de vie réside dans la nouveauté d'un hiatus. Dans ce sens, croire en la résurrection<sup>193</sup> et croire en la Parole apparaissent comme équivalents, ainsi qu'il en est pour le chef venu à la rencontre Jésus en Mt 9. C'est ce qu'on peut appeler devenir une outre neuve. Ou des oreilles nouvelles.

Curieusement, la formule laisse entendre le souci de la part de Jésus de prendre soin aussi des vieilles outres, afin qu'elles ne soient pas perdues. Ce qui revient à dire que n'importe qui ne peut pas se permettre de

---

<sup>193</sup> La Résurrection apparaît alors comme un formidable hiatus, ouverture de nouveauté dans le flux trop programmé de la vie humaine.

donner sans discernement le vin nouveau : le risque est celui d'une violence destructive en retour. Jésus recommandait déjà, en Mt 7,6, de faire preuve de ce discernement : « *Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré et ne jetez pas vos perles devant les cochons, de peur qu'ils ne les piétinent avec leurs pattes, et que, se retournant, ils ne vous déchirent.* » Il sait les Pharisiens mal partis. C'est une parole de guérison qu'il leur offre. Parole paradoxale car elle va effectivement se retourner contre lui au moment de la Croix, laquelle deviendra elle-même une Parole ainsi que déjà évoqué. Mais lui seul pouvait le faire : soigner les Pharisiens en protégeant les autres. Les échos avec la question du jugement au chapitre précédent sont puissants.

### ***La Parole ne manquera jamais. Les oreilles pour l'entendre non plus***

Ces multiples échos donnent ainsi consistance à ce jeu de surgissement de la Parole et d'émergence d'oreilles pour l'entendre tel que déployé jusqu'à présent. Les réactions des apprenants en 24,1.3 laissent entendre que, eux, ont des oreilles neuves, sont autrement dit ces outres neuves dont Jésus parlait naguère. La Parole a pour propriété de susciter et d'ouvrir des oreilles pour l'entendre. Et si ces oreilles sont prêtes à cela, elles se laissent enseigner de sorte qu'elles s'ouvriront de plus en plus jusqu'à pouvoir entendre pleinement Mt 24,4-25,46<sup>194</sup>. Sans oreilles, la Parole ne peut pas résonner et faire son office. Cependant, elle ne s'éteint pas avec la surdité de certains, de même que Jésus recommande à ses apprenants de changer de ville s'ils ne sont pas reçus et entendus. La Parole reprend la route, inlassablement, jusqu'à ce que des oreilles soient prêtes à l'entendre. Quitte à les susciter elle-même. Et il semble inexorable que des oreilles s'ouvrent lorsqu'elle passe. Et jamais la Parole ne s'éteint. Et que des oreilles s'ouvrent quelque part devient une alerte de la Parole proposée à ceux qui n'ont pas su les ouvrir.

Il est maintenant possible de revenir sur l'impressionnante dissymétrie que révélait le contraste entre les deux scènes 24,1-2 et 24,3-25,46 : la liberté en mouvement de Jésus (24,1-2) fait s'effriter des attachements viscéraux chez les apprenants (on verra par la suite comment), ouvrant soudain en eux l'espace nécessaire à l'écoute du flot impétueux de la Parole que Jésus leur livre à la manière d'une assise pour la vie (24,3-25,46). Autrement dit, la Parole qui parle par le corps de Jésus se mettant en mouvement prépare les oreilles des apprenants à une véritable submersion (on dirait presque un baptême) de et dans la Parole. À l'exact opposé des scribes et des Pharisiens que Jésus vient de quitter en quittant le Temple.

### ***La fille du chef de synagogue***

Il est maintenant possible de revenir à Mt 9 et au récit de la rencontre de Jésus avec le « chef » dont la fille est arrivée à toute extrémité : un nouveau clin d'œil du texte consolide encore la lecture proposée, en même temps qu'il éclaire ce texte plutôt étrange. Après que le chef ait demandé à Jésus de venir auprès de sa fille, Jésus le suit. Arrivé à la maison, il annonce que la fille n'est pas morte mais qu'elle dort. Tout se monde se moque de lui. Qu'à cela ne tienne, il fait justement sortir tout ce beau monde qui n'a pas le regard d'enfant de Mt 18,1-5 ou l'âme de pauvre de Mt 5,3, prend la main de la fille et celle-ci se lève : elle avait, elle, les oreilles d'un enfant.

Ce passage gagne en limpidité dès que l'on considère l'action de Jésus comme l'aide qu'il apporte à la jeune fille pour franchir ce fameux saut qui conduit à advenir à soi-même. Tout le monde reste coincé à l'idée de sa mort. Personne n'est en mesure d'envisager qu'elle ait pu quitter un espace devenu effectivement stérile à la Parole et mortel pour elle, pour partir en voyage vers l'espace promis de l'advenue à elle-même<sup>195</sup>. Jésus, seul – avec le père qui, en Matthieu, semble y croire jusqu'au bout –, discerne déjà cette seconde scène et le voyage qui y conduit : « *Elle n'est pas morte, elle dort* ». Le passage vers la rive d'une nouvelle vie demeure risqué, mais Jésus, qui sait la force de la Parole, exprime sa pleine confiance dans la réussite de cette traversée en prenant la main de la jeune fille. Et celle-ci se lève effectivement. Seule la Parole faite chair est en mesure de soutenir un tel passage et Jésus se prête ainsi sans aucune réticence à ce service.

---

194 François de Sales, dans son *Traité de l'Amour de Dieu* au Livre III notamment, exprime quelque chose de très proche au sujet de la grâce que Dieu donne sans cesse à ses créatures. Il suffit, sous la plume de ce grand spirituel, de remplacer « grâce » par « parole » pour avoir l'impression de lire le même texte.

195 Dans les évangiles de Marc et Luc, la jeune fille a douze ans, précisément l'âge de l'entrée dans l'adolescence. Voici une perche magnifiquement tendue en direction de la suite de ce chapitre !

On ne saura jamais la *cause* ni de la mort ni de la guérison de la jeune fille, comme pour mieux orienter le regard vers ce surgissement sans cause que seule la Parole permet.

## 7. À l'écoute de l'énonciation

*Du côté de la Parole*

### *Écouter la Parole dans la parole de l'autre*

Voilà qui apporte des éléments importants en vue de l'élaboration d'une anthropologie de la parole. La Parole peut être considérée comme ce qui, dans la parole quotidienne de chacun, témoigne de la présence d'un sujet s'assumant comme tel : réductible à rien d'autre qu'à la surprise de ses paroles uniques, aussi imprévisibles que posées avec assurance, émergence incontrôlable d'une scène nouvelle et d'un Temple nouveau. Cette Parole ne peut pourtant se faire entendre qu'à travers ces paroles de tous et de tous les jours. Même ce que les chrétiens nomment la « Parole de Dieu » s'édifie à partir des matériaux les plus simples du langage ordinaire. Se fondre dans l'humus de la banalité langagière n'empêche pourtant en rien la Parole d'y faire entendre sa musique à nulle autre semblable, engendrant un tout autre monde, celui de l'Autre, auquel elle renvoie.

Ainsi, dire qu'il y a de la Parole de l'Autre dans la parole de l'autre, quelles que soient les représentations que l'on attache (ou pas) à cette figure de l'« Autre », c'est offrir à l'autre le cadeau d'une écoute inhabituelle, comme celle que l'on accorderait à un texte ou à une lecture partagée, toutes oreilles grandes ouvertes, dans le temple d'une rencontre. C'est reconnaître à l'autre le statut de signe, c'est s'émerveiller de le voir si vivant une fois franchi le saut de la libre décision. C'est presque l'écouter sous la modalité de la prière : voilà qui changerait considérablement les rapports sociaux si une telle vision pouvait être appliquée partout où tente de se construire du vivre-ensemble.

### *Écouter l'énonciation pour devenir un Temple vivant*

Le chemin qui vient d'être accompli permet ainsi de concevoir la parole, lorsqu'elle émane d'un sujet libre et accompli, comme ce qui « sujettit » sans assujettir celui qui l'écoute, c'est-à-dire le rend sujet sans l'emprisonner dans des représentations ou des jugements<sup>196</sup>. Cette parole, écho de la Parole, donne avec elle-même tout le processus par lequel un sujet advient à sa parole, par l'effet « méta » évoqué plus haut, en s'apercevant advenir soi-même con-formé à la forme même de la Parole que ce sujet a entendue dans la parole reçue de l'autre. Ce processus constitue à lui seul un des plus beaux signes de l'Autre et une marque d'intransitivité.

De ce point de vue, la Parole est donc ce qui habite nécessairement un Temple, en ajoutant que ce Temple est vivant, c'est-à-dire en perpétuelle déconstruction-reconstruction<sup>197</sup>. Est ainsi digne d'être appelé Temple tout lieu où la Parole se fait entendre dans la parole échangée entre humains, lorsque celle-ci ne craint pas de s'affronter aux constantes déconstructions que provoque et nécessite la rencontre de l'autre. Exprimer cela ainsi suppose un geste épistémologique précis : renoncer à assimiler la parole au simple contenu informationnel ou notionnel auquel elle est souvent réduite, pour l'entendre plutôt dans les mouvements d'énonciation qui portent ces mêmes contenus et se glissent parmi eux<sup>198</sup>. C'est en effet dans l'énonciation que s'entend la surprise de la liberté humaine.

### *Pour une autre anthropologie de la parole*

Cette approche fait de la parole une réalité qui ne peut se limiter à quelque analyse que ce soit, car elle est portée par une énonciation dont la caractéristique est précisément de véhiculer ce qui fait l'originalité

---

196 Est volontairement tissé, ici, un lien avec tout le cheminement vécu au chapitre précédent.

197 Cette fois, c'est un lien vers les chapitres suivants qui est ici posé en filigrane.

198 Ainsi que nous avons proposé de la considérer en développant ce point de vue dans notre thèse *La Parole et ses chemins*.

irréductible du sujet. Qui dit « originalité irréductible » dit quelque chose qui ne peut décidément pas se modéliser puisque ne pouvant être réduit à rien de déjà connu ni à quelque catégorie que l'on pourrait concevoir. Par la même occasion, le Temple devient la métaphore d'un espace invisible où de la parole se fait entendre et permet à d'autres sujets de la parole de prendre la parole à leur tour. En cela, une anthropologie de la parole originale pourrait être élaborée, plutôt éloignée de celle que développe Philippe Breton<sup>199</sup>, bien que l'on puisse se sentir à l'aise dans l'humanisme que cette dernière dégage. Son anthropologie semble devoir être considérée comme une anthropologie du contenu et de l'énoncé<sup>200</sup>, là où l'anthropologie qui pourrait être construite ici serait plutôt une anthropologie de l'énonciation. En cela, un auteur comme André Sirota<sup>201</sup>, à partir d'un tout autre domaine, celui de la psychanalyse, s'en approcherait davantage.

Une telle anthropologie insisterait ainsi sur l'écoute, en amont de la parole. Pas n'importe quelle écoute, mais une écoute conduite par des oreilles convaincues d'avoir affaire à de l'Autre dont on écoute la Parole comme dans un Temple, ou comme lorsque l'on lit Mt 24-25 et spécialement le hiatus des versets 1-3. Une anthropologie qui place l'écoute au devant de la scène, qui sait s'émerveiller de l'éveil de l'autre à sa liberté (comme Jésus pour la jeune fille ou, comme cela sera dit dans un instant, pour les adolescents que nous accueillons) permettrait de favoriser une autre forme de dialogue social, que nous aimons à qualifier de « dialogue discernant »<sup>202</sup>, dont la lecture sémiotique en groupe paraît pouvoir fournir un paradigme convaincant et inspirant. Une telle anthropologie de la parole mériterait pour cela de s'appeler « anthropologie de la Parole et de la parole » et pourrait devenir l'arme secrète, bien qu'en même temps très concrète, des acteurs éducatifs, notamment ceux qui se mettent au service des espaces d'éducation citoyenne dans lesquels des jeunes apprennent à se parler. Elle permettrait – elle permet déjà – de créer les conditions dans lesquelles des adolescents parviennent à oser le pas de s'assumer chacun soi-même comme signe de l'Autre (ce qui peut d'ailleurs complètement changer leur vie). Elle permettrait aussi de créer les conditions d'échange au sein des groupes de telle sorte que l'on pourrait finir par s'y sentir accueillis comme des êtres infiniment sacrés dans les temples les plus majestueux. Voilà qui, en cela aussi, changerait considérablement la vie des groupes et des sociétés qu'ils composent.

### ***Partir et revenir sans sortir de chez soi***

Avec des mots très différents et dans le contexte autre d'une réflexion sur les crises dans les communautés<sup>203</sup>, Luigino Bruni décrit pourtant une réalité très semblable qui résonne fort avec ce qui a été dégagé jusqu'à présent. Voici ce qu'il écrit :

Les crises les plus fréquentes et les plus graves sont donc provoquées par un syndrome d'enfermement, car n'importe quel lieu n'est rien d'autre qu'une variante d'un seul et même lieu. Souvent, quitter la communauté apparaît comme la seule issue possible pour pouvoir recommencer à respirer et rester en vie.

En réalité, ces situations si fréquentes sont la manifestation de quelque chose de bien plus profond et important. La vie adulte à l'intérieur d'une communauté identitaire où l'on est entré jeune, au temps de la merveilleuse ignorance providentielle de cet âge, prend presque toujours la forme d'un départ de la première communauté, même lorsque l'on reste exactement dans la même chambre et à la même table.

Pour comprendre cette affirmation qui peut sembler paradoxale ou excessive, il convient d'examiner attentivement la nature de la relation entre une vocation et la communauté dans laquelle une personne naît,

---

199 Lire par exemple *Éloge de la parole*, La Découverte, Paris, 2007. Les pages finales de *La parole manipulée*, La Découverte, Paris, 1997, ouvrent de façon très intéressante des fenêtres en direction de l'énonciation.

200 Ce point pourrait tout à fait être discuté. Philippe Breton se montre très sensible à des dimensions importantes de l'énonciation, mais son approche plus rhétorique donne à sa recherche une tout autre couleur.

201 André Sirota. *Des groupes pour penser*. Paris, Éditions Le Manuscrit, coll. « Savoirs », 2018. André Sirota est professeur émérite et chercheur en psychopathologie sociale clinique – Université Paris Nanterre. Dans cet ouvrage, des liens très nets apparaissent entre certaines postures de parole qu'il propose pour réguler les échanges en groupe et des aspects de la parole qui seront mis en lumière au cours de notre propre recherche. Des extraits de cet auteur viendront régulièrement faire écho à nos réflexions autour de l'énonciation.

202 À nos yeux, c'est dans cette direction-là qu'il convient de chercher ce en quoi pourrait consister la synodalité chère au pape François.

203 Luigino Bruni, *La destruction créatrice. Affronter les crises dans les mouvements et communautés*, Nouvelle Cité, 2021 pour la traduction française.

grandit et mûrit forcément. La communauté, toute communauté, y compris la plus libre et la plus ouverte, exerce une fonction de *pédagogue* (saint Paul). Par conséquent, le jour vient où une personne ayant reçu une vocation sent l'urgence de se séparer de son pédagogue, tout en lui étant reconnaissante, pour parvenir à vivre enfin en adulte, autrement dit, à quitter sa première communauté pour devenir quelque chose de différent, que ni elle ni personne ne connaît encore. Parfois, on la quitte en *restant*, d'autres fois on la quitte en *sortant*. Cependant, dans tous les cas il faut la quitter si l'on veut *revenir*. On peut très bien la quitter (tout en restant dans la même maison) pour ne jamais revenir, mais on peut aussi revenir ; beaucoup le font, et ils nous sauvent chaque jour en réintégrant nos maisons alors que nous ne les espérons peut-être plus<sup>204</sup>.

Se reconnaissent les deux scènes dont il a été question dans ce chapitre, lesquelles, à bien lire l'auteur, ne sont pas géographiques (on peut être parti et revenu tout en étant resté au même endroit) mais d'un autre ordre. Quelque chose a largement muté chez telle personne entre son départ et son retour, sans que l'on ne sache exactement quoi (« ...devenir quelque chose de différent, que ni elle ni personne ne connaît encore. »), mais qui fait que l'on n'est décidément plus du tout dans les mêmes dispositions qu'avant le voyage. Le même saut nécessaire à toute maturation et à toute assumption à soi-même apparaît ici comme le moteur de la vie de chaque membre d'une communauté. Et l'on comprend que la vie même de la communauté en dépend.

---

204 P. 107-108.

## 8. La sémiotique comme révélateur de sujets humains

### *Éclairer le geste de lecture sémiotique*

Ainsi qu'il en était déjà au chapitre précédent et conformément au projet détaillé dans le chapitre méthodologique, si la lecture s'est montrée suffisamment fidèle au texte, elle a permis de rendre lisibles certaines structures aptes à éclairer à leur tour d'autres champs de l'expérience humaine. C'est par ce biais qu'est espéré un regard approfondi sur la sémiotique en tant que geste de lecture et en tant que compagne, attentive aux lecteurs qui se risquent à interpréter, afin de les guider dans les voies périlleuses de l'approche des textes. Ou encore : la sémiotique comme soutien de l'effort du sujet pour naître à lui-même, en tant que lecteur de la vie qui s'écoule en lui et autour de lui, par l'entremise de la Parole qui résonne au sein de cette parole spéciale en quoi consiste les textes.

### ***Pourquoi interpréter ? Pour qu'il y ait des lecteurs. La sémiotique lit la « forme » des textes***

La lecture sémiotique s'appuie sur une méthodologie patiemment élaborée et longuement éprouvée, comme c'est le cas pour bien d'autres types d'approche des textes. Toutes ces approches, d'une manière ou d'une autre, et toutes les méthodologies qu'elles proposent<sup>205</sup>, dans leur souci de respecter la Parole, conduisent à faire advenir des lecteurs. À sa façon, Paul Ricoeur l'exprimait en répondant à la question : « Pourquoi faut-il lire la Bible ? », « Pour qu'il y ait des lecteurs »<sup>206</sup>.

Quelle serait la particularité de la lecture sémiotique ? Comment la sémiotique s'y prendrait-elle, de son côté, pour réaliser une telle opération ? Il n'est jamais si évident de répondre à une question de ce genre, car une comparaison fine devrait être opérée avec chacune des autres méthodologies disponibles. Cependant, ce qui vient d'être remarqué dans le paragraphe précédent peut aider et mettre sur la voie : la lecture sémiotique donne « forme » à un sujet lecteur en aidant celui-ci à lire la « forme » du texte. Ou, plutôt, elle le fait advenir comme sujet de la Parole en l'aidant à se *con-former* à elle. La « forme » du texte, en effet, pour un sémioticien, figurée par l'arrangement fin et précis des focales, alimente et représente non pas son « sens », inaccessible ou teinté par l'histoire de chaque lecteur, mais son « faire sens » ou sa signifiante : la manière dont elle va provoquer tel ou tel type d'effets chez les lecteurs. Elle comporte une dimension « visuelle »<sup>207</sup> dans la mesure où c'est la « géographie » de ces focales qui provoque certains « effets de lecture » spécifiques<sup>208</sup>. Grâce à sa « forme », un texte peut reproduire un « effet de sens » n'importe où et n'importe quand, de façon certes différenciée, du moment qu'un lecteur se risque à le lire.

### ***Forme et interprétation***

Or, la « forme » du texte est composée et est la résultante des multiples césures qui distinguent les différentes scènes figuratives et que le « vitrail » met patiemment en lumière. Chacune de ces césures fonctionne à la manière de celle que le présent chapitre a explorée et qui en constitue comme le modèle. Celle-ci, comme cela a été vu, sollicite fortement le lecteur : comment rendre compte de ce saut que le texte lui fait

205 À condition, bien sûr, de s'être dotées d'une épistémologie sérieuse, capable de se remettre régulièrement en question et d'entrer en dialogue vivant avec les autres.

206 Louis Panier rapporte que cette parole ne provient pas d'un ouvrage mais d'un échange oral, dont nous n'avons pas réussi ici à retrouver la trace.

207 Dans le sens que Daniel Arasse donne à ce terme, à partir de la lecture sémiotique qu'il fait de la peinture. Lire *On n'y voit rien. Descriptions*, Essais Folio, 2003. Il ne s'agit pas d'un « visuel » mesurable en mètres ou millimètres. Il recouvre plutôt le « voir », si spontanément exprimé lorsque l'on renvoie à un interlocuteur : « Ah, je vois ce dont tu veux parler... ».

208 La suite de la lecture de Mt 24-25 fournira bien des occasions de nous en rendre compte, à l'image de ce qui vient d'être mis au jour quant à ce séquençage entre Mt 24,1-2 et le reste du texte.

faire, en passant directement de Jésus sortant du Temple et routant, à ce même Jésus se retrouvant assis sur le Mont des Oliviers ? Comment l'interpréter le mieux possible ? Le texte, particulièrement condensé et elliptique, exige du lecteur ce patient travail de reconstitution du « tissu conjonctif » ou « lien de cohérence » qui les sépare.

Que le lecteur soit invité à franchir l'espace entre deux scènes par un acte personnel de lecture, à se risquer dans ce saut interprétatif, représente à merveille l'*élan décisionnel insaisissable* qui le porte, le mouvement ou le « router » qui le mène en avant. Simultanément, la confiance en la Parole sur laquelle il s'appuie pour tenter cet incertain geste de lecture représente son assise, cela même qui rend consistante et crédible la parole qu'il en tirera lui-même. La double posture que Jésus occupait se retrouve ainsi *chez le lecteur* et représente désormais une marque essentielle de l'acte de lecture et de l'émergence du sujet humain.

Tel est le travail d'interprétation en vue duquel le lecteur se voit ainsi sollicité par la Parole qui en est la source. Ces ruptures que le lecteur doit sans cesse chercher à traverser par sa lecture, à ses risques et périls, stimulent sa recherche et sa créativité, tout en maintenant celle-ci dans le « climat » de ce que la Parole désire lui faire vivre. Ce faisant, elles finissent par s'inscrire profondément en lui, à la mesure de l'expérience de lecture que chacune lui fait faire, contribuant ainsi à le « conformer » à la Parole qui s'y est faite entendre. De même que cette Parole, ainsi qu'évoqué plus haut, n'a rien d'un objet à saisir mais représente plutôt un évidement et une purification opérés dans le langage, de même le sujet lecteur apprend-il à laisser place, en lui, à cet espace non figurable, cet évidement intérieur, à partir desquels il se hasarde à lire, à ses risques et périls. Tel serait un des apports importants de la sémiotique biblique et particulièrement la sémiotique énonciative, lorsqu'elle met en lumière l'organisation du texte en une complexe architecture de scènes figuratives finement délimitées et hiérarchisées, soutenant ainsi l'inépuisable jeu interprétatif du lecteur.

### ***La forme du texte passe par des corps***

C'est alors dans le corps<sup>209</sup> même du lecteur que la « forme » du texte résonne. Or ce corps est bien différent et très éloigné dans le temps et l'espace de celui de Jésus qui, par sa parole, a mis la Parole en circulation. Cette parole a ensuite inspiré les récits (corps scripturaire) que les évangélistes en ont tiré, de telle sorte que la Parole a pu continuer à y résonner et se faire entendre par des lecteurs d'autres époques et d'autres régions du monde. La « forme » du texte en est précisément la trace, susceptible de toucher n'importe quel lecteur, n'importe où et n'importe quand. Lorsque ce lecteur, prenant la mesure de ce qui lui arrive dans et par la lecture, s'aperçoit être le fruit de cette Parole malgré un décalage spatio-temporel aussi immense, il en acquiert la conscience aiguë d'être, désormais et à son tour, un corps où celle-ci résonne mystérieusement : Parole qui a résonné un jour, dans les synagogues et sur les routes de Galilée et de Judée, jusque dans le Temple de Jérusalem. Par delà les siècles, la position follement audacieuse d'un homme actant la « fin du Temple » et incarnant le « Nouveau Temple » se répercute jusqu'à son ici et maintenant de lecteur, pour devenir l'idée tout aussi follement audacieuse selon laquelle n'importe qui peut, à son tour, advenir Temple.

De ce point de vue, c'est la « forme » du texte qui « agit » le plus efficacement sur le lecteur et le conforme, c'est-à-dire lui donne « forme » de sujet écoutant. La sémiotique n'a pas le monopole pour faire faire au lecteur ce chemin de découverte de soi en tant que lecteur. En revanche, elle présente la particularité de se donner pour tâche de rendre cette forme la plus manifeste possible, de façon à mieux prévenir ou mieux réguler les dérives imaginaires toujours susceptibles de perturber la lecture. Par exemple, lorsque le lecteur effectue une telle « prise de conscience » de cette réalité abyssale<sup>210</sup> ouverte en lui, le choc peut être si violent pour lui que, s'il n'y prête pas garde, il pourrait se croire le lieu d'une révélation divine unique et exceptionnelle, qui le rendrait à ce point différent de tous les autres humains<sup>211</sup>, qu'il aurait le sentiment de

---

209 « Corps » est ici entendu plutôt du côté du « corps à venir » de Jean Calloud, ou encore de ce qui fait qu'un corps biologique devient un « corps de sens » exprimant au plus près le sujet qui l'habite.

210 C'est vraiment le cas de le dire.

211 Nous penserions volontiers que cet effet de choc se produit très souvent chez bon nombre de personnes parce qu'il correspond à un *donné anthropologique*. Il se trouve que certains, moins prudents et moins enclins à entrer dans la juste régulation en quoi consiste une lecture collective, en viennent à se considérer comme des sujets visités par Dieu (ce qu'ils sont, certes, comme tous les humains) mais à ce point exceptionnels qu'ils n'ont plus rien à voir avec le commun des mortels. C'est là que tout dérape. Et malheureusement, le phénomène n'est pas si rare que l'on penserait, que ce soit au sein du christianisme ou ailleurs.

disposer de *la* vérité (alors qu'il s'agit de l'effet assez banal bien que toujours extraordinaire d'un « faire vérité » en soi ») : c'est le péché des origines. Valider son expérience par l'observation de la forme du texte, et le faire en communauté de lecture, lui rendent le service inestimable de ne pas s'égarer au moment de se risquer dans l'interprétation de ce qui lui arrive. En cela, la sémiotique offre une aide précieuse au discernement du chemin d'humanité que chacun est amené à accomplir en lien avec les autres.

### ***La Parole fait du lecteur un signe***

Mais la sémiotique apporte aussi une contribution par sa théorisation même. En parlant d'« instance d'énonciation » pour décrire cette sorte de source secrète de parole qui donne vie à la « forme » du texte, elle exprime précisément à quel point la Parole dispose d'une force de jaillissement et de propagation qui fait de tout texte littérairement reconnu un « appel à lecteur ». L'« instance d'énonciation » est ainsi placée du côté de l'origine et fait écho à cette question récurrente qui taraude chaque être humain : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ». Question à laquelle nul ne peut répondre en tant que telle mais qui, pour chaque lecteur, devient : « Pour quoi (en deux mots) y a-t-il un « faire sens », dans ce texte, qui m'attire, plutôt qu'un chaos de mots sans signification ? ». De fait, on ne remonte pas vers l'origine car personne ne peut rejoindre le point de départ de sa propre création. En revanche, la question devient abordable lorsqu'elle regarde le « en vue de quoi » il y a des textes à lire. Pour qu'il y ait des lecteurs, disait Paul Ricœur. Pour qu'il y ait des sujets d'énonciation qui fassent signe à leur tour, dirait la sémiotique énonciative.

Ainsi, cette instance d'énonciation, inaccessible, n'est pas faite pour être retrouvée, mais pour mettre le lecteur en mouvement, grâce à la « forme » du texte qu'elle lui a donné à lire, vers ce qu'il doit devenir. Elle le fait en figurant le hiatus non explicable qui conduit à ce qu'un texte advienne, c'est-à-dire que de la parole vienne à manifestation. Ainsi en était-il de Jésus quittant le Temple<sup>212</sup>. Présupposée pour rendre compte précisément de la manière dont cette « forme » comporte un fort pouvoir signifiant pour le lecteur, elle donne à penser que le texte et sa « forme » constituent un signe de cette instance, conduisant le lecteur à devenir à son tour un texte à lire, et donc un signe pour ceux qu'il rencontrera. Plus encore, par le phénomène nommé « débrayage », elle théorise cette sorte de « sortie de soi » de la Parole, ce passage par un hiatus que nul ne peut explorer, qui fait advenir la nouveauté d'une parole encore jamais entendue et pourtant portée par cette même Parole.

L'on remarquera au passage qu'un tel langage théorique développé par la sémiotique a la vertu d'être audible de tous, sans aucune acception d'adhésion religieuse, et peut concerner à peu près n'importe quel texte.

### ***Reconfiguration énonciative***

Il n'est cependant pas difficile à un chrétien d'établir un certain parallèle avec cette « Parole de Dieu » qu'il lit, dont l'évangéliste Jean disait qu'elle était au commencement, et qu'au commencement elle était auprès de Dieu et qu'elle était Dieu. La sémiotique tente alors de décrire comment la Parole peut irriguer la vie humaine à partir d'une source secrète, faisant de chaque lecteur un signe pour les autres. L'écho avec les versets qui suivent immédiatement les Béatitudes (nouvel écho avec Mt 5-7) n'en est que plus flagrant : « *Vous êtes, vous, le sel de la terre. Mais si le sel s'affadit, avec quoi sera-t-il salé ? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et piétiné par les hommes. Vous êtes, vous, la lumière du monde. Une ville ne peut être cachée quand elle est située sur une montagne. On n'allume pas non plus une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le lampadaire ; et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi brille votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient vos belles œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux.* » (Mt 5,13-16). Autrement dit, l'Évangile selon Matthieu avait déjà posé, dès le départ, grâce à ce montage figuratif d'à peine 4 versets, tout ce à quoi renvoyait ce Nouveau Temple !

Voilà ce qui avait été désigné comme « reconfiguration énonciative » dans le chapitre méthodologique : celle-ci advient lorsque la lecture offre au lecteur la possibilité de lire « en direct », à partir des figures du texte, la manière dont le texte lui a permis d'advenir lui-même lieu de la Parole.

---

212 Autrement dit, est suggérée ici l'idée selon laquelle la sortie de Jésus du Temple représente une magnifique métaphore de ce que la sémiotique énonciative a nommé « débrayage », marque de l'instance d'énonciation.

## 9. Se reconnaître lieu d'écoute de la Parole

*Du côté du lecteur*

### ***Se reconnaître lieu d'écoute de la Parole***

On voit alors à quel point la forme du texte construit un niveau « méta » de la « prise de conscience » de cette position de Temple pour le lecteur. En effet, au moment où, contemplant par son âme le paysage textuel qui s'est ouvert sous ses yeux, méditant sur ce qu'il a lu et goûtant ce qui l'a touché, il se découvre être le *lieu même* où Dieu se donne à rencontrer, le lecteur vit *en lui-même* cet identique effet de changement de scène, avec la même brutalité ou avec la même radicalité que celles observées dans le texte. Jésus sort, route *et* se pose en créant, là même où il est assis, un lieu de résonance de la Parole et de son écoute nécessairement interprétative. Le lecteur sort de lui-même, quitte ses certitudes, route dans sa lecture *et* se retrouve soudain posé, sans savoir d'où cela lui vient, en tant que sujet libre où se manifeste cette résonance dynamique de la Parole qu'il a choisi d'assumer pleinement. Ayant lu, le texte devient à ses yeux un ensemble de pierres, un amas de figures, desquelles il peut s'extraire et s'exiler, par sa lecture interprétative, et router intérieurement, jusqu'à se découvrir soudain lui-même assis, à l'écoute d'une Parole qu'il entend comme si lui-même entendait celle de Jésus, et qui le transforme à son image et ressemblance. En cela, justement, il devient signe de cet Autre que les chrétiens choisissent d'identifier au Dieu de Jésus. Il a alors changé de scène, basculant vers la posture d'un sujet assumant, humblement mais pleinement, sa valeur de signe.

Ainsi l'intransitivité du texte se manifeste-t-elle à cette focale F1. Son énonciation très spéciale (ce qu'on appelle aussi avec Jean Delorme la « voix du texte »), tient au hiatus marqué qui articule les deux scènes 24,1-2 et 24,3-25,46. Cette énonciation exprime en elle-même cette « irrépressible surprise de l'altérité », figurée *dans le texte* par les postures de Jésus et leur articulation, et donnée à vivre au lecteur *par le texte* et sa forme.

## 10. L'adolescent comme « nouveau Temple » d'une parole nouvelle

*Du côté du monde de l'adolescence*

La lecture qui a été faite à cette focale peut devenir, comme au chapitre précédent, aussi surprenant que cela puisse paraître, une riche source d'inspiration pour penser le monde de l'adolescence, ainsi que la délicate mission de les accompagner. Le passage fondamental que représente cette étape de la vie, on l'a dit, a la valeur d'un des plus difficiles – mais combien essentiels – défis que le sujet humain ait à relever. En témoignent les aléas que les jeunes rencontrent dans leur cheminement et qu'ils racontent parfois : pas si simple de se prendre en main, de quitter ses lieux d'attachement et de devenir cet adulte capable de prendre les décisions parfois radicales par lesquelles seules on devient ce qu'on est.

### *L'adolescence : partir en voyage vers la Parole*

Entrer dans l'adolescence implique d'apprendre à quitter des espaces où l'on a vécu. Ces espaces, un temps, ont porté et nourri celui ou celle qui s'apprête à partir, mais c'était pour, un jour, se mettre en route sans retour possible. Car l'être humain, et donc particulièrement l'adolescent, est destiné à franchir des abîmes s'il aspire à se retrouver sur ses vraies terres d'assise<sup>213</sup>. Dans son lieu d'origine, des paroles y ont été entendues, des enseignements reçus, une certaine Parole a pu circuler et commencer à faire advenir un sujet humain. Mais, pour beaucoup de jeunes, il n'est souvent pas si facile d'y faire à son tour entendre une parole propre<sup>214</sup>, parole nouvelle qui souvent dérange, déconcerte, déstabilise des adultes lorsque ceux-ci ne sont pas préparés à l'accueillir. Dans bien des cas malheureux, ces lieux natifs représentaient fidèlement le Temple, espaces dédiés à la parole vivante (comme le sont les familles, les écoles, les quartiers), mais qui ont fini par se stériliser, par devenir suffisamment étouffants<sup>215</sup> pour ressembler davantage à des « assignations à résidence » qu'à des planches d'appel en vue de la vie.

Il faut alors sortir, router, trouver d'autres endroits où de la Parole puisse se dire et se faire entendre. C'est à l'adolescence que s'opère progressivement cette prise de conscience salutaire et fondatrice selon laquelle de la parole, traversée par une Parole autre, peut surgir en soi et à partir de soi. C'est également à l'adolescence que se réveille avec une acuité et une urgence nouvelles ce qui était déjà là mais s'était assoupi durant le temps de latence : la quête impérative, irréprensible (au prix d'abîmes à franchir, de ruptures à vivre), de lieux où la parole propre et unique de chacun puisse se faire reconnaître et être accueillie comme telle. L'on peut y lire la marque de la Parole. Comme il en était pour Jésus lorsqu'il parlait dans le Temple, il *faut* que ce qu'il y a d'inouï<sup>216</sup>, de jamais encore entendu, d'immensément dérangeant et de perpétuellement surprenant, dans l'irréductible altérité d'une parole nouvelle, puisse jaillir du plus profond pour être porté au jour. Dans le cas de Jésus, il s'agit d'une Parole que l'on dit être de Dieu pour en exprimer la capacité à procurer le goût de la vie.

---

213 On songe aux paroles de Luigino Bruni rapportées un peu plus haut.

214 Et il n'est pas rare d'entendre un adolescent raconter les difficultés qu'il éprouve à se faire entendre chez lui. Si l'on s'en souvient, c'est une lecture semblable qui a été proposée du « réveil » qui s'opère chez la jeune fille du chef qui vient voir Jésus en Mt 18. Nous pensons ce phénomène finalement assez normal, bien qu'il représente un vrai défi pour les jeunes.

215 Philippe Jeammet (*op. cit.*, p. 191s) ne craint pas de porter sur ce qui est ordinairement appelé l'« amour » un regard très critique, estimant qu'il est trop souvent synonyme d'emprise familiale. François de Sales l'appellerait, quant à lui, amour de « convoitise », pour en dire la valeur très intéressée, à la différence de l'amour de bienveillance qui évacue tout intérêt personnel pour ne se préoccuper que du bien de la personne (*TAD*, I, 13). Pour Philippe Jeammet, le bien d'un jeune (que désire l'amour de bienveillance, justement) se joue dans le travail de séparation qui le conduit à entrer pleinement dans *l'échange*... au prix d'une sorte d'arrachement de soi de tout ce qui représente l'enfance. La différence des langages et des époques n'empêchent ainsi pas certaines connivences plus profondes.

216 Au sens que François Jullien, notamment, donne à ce terme.

## ***À la recherche du lieu où l'on sera entendu***

Seulement voilà, partir en voyage, prendre le risque de l'aventure en quête de sa propre parole n'est pas chose aisée pour l'adolescent ou l'adolescente, pas plus de nos jours que par le passé. L'advenue des réseaux sociaux pourrait laisser penser le contraire : il n'a jamais été aussi facile de dire ce que l'on veut, quand on le veut, à qui on le veut. Et pourtant, cela ne rend pas les jeunes plus heureux ni ne soigne la détresse profonde que beaucoup disent éprouver<sup>217</sup>. De fait, si personne n'est en mesure de reconnaître ce qu'il y a de Parole dans la parole de chacun, à quoi bon parler ? Et, parallèlement, si parler se limite à répéter les mêmes litanies à longueur de temps, colportées de pages en pages sur Facebook, Instagram ou ailleurs, comment parvenir à entendre cette Parole dans la parole de l'autre ?

L'adolescent part donc en quête de ces lieux où sa parole sera entendue pour ce qu'elle est dans sa nouveauté radicale, sans même savoir si de tels lieux existent. Il lance continuellement des perches à droite ou à gauche et sa légendaire provocation n'a peut-être pas d'autre sens que cette désespérée tentative de trouver enfin quelqu'un qui entende ce qu'il a d'unique à dire et le lui révèle par son écoute, tant lui-même est dans l'incapacité de le deviner<sup>218</sup>. Car la Parole est autre chose que *quelque chose* à communiquer. Elle est *la circulation même de la vie*, dans son infinie et perpétuelle nouveauté. Il reste que cette mise en mouvement est sa chance : demeurer sur place est sa mort assurée.

## ***Un opaque et mystérieux changement de régime***

En fait, entreprendre de voyager avec l'espoir de nouveaux horizons demeure sujet à toutes les chances comme à toutes les déconvenues. Les périls que comporte toute aventure sont nombreux dans la quête de la parole propre, et le jugement téméraire, tel qu'il en a été question dans le chapitre précédent, en est l'un des plus sérieux. À tout moment, tout peut basculer d'un côté comme de l'autre, l'adolescent peut voir s'ouvrir des portes comme se dresser des murs infranchissables. La lutte est rude pour trouver son chemin et bien malin serait celui qui pourrait dire à l'avance de quel côté penchera l'aiguille de la balance.

À bien regarder, cette sorte de tunnel ou de trou noir dans lequel l'adolescent est tenu de passer pour trouver sa parole, où rien ne se contrôle ni ne se prévoit, ressemble à s'y méprendre au changement brutal de scène qui a été lu plus haut à la première focale. Un jeune se lance dans son voyage de l'adolescence, on le voit se débattre, mais l'on ne discerne strictement rien de ce qui se déconstruit et se reconstruit à l'intérieur. Et voici que, un beau jour, on le retrouve en mesure de *parler*, d'assumer une parole propre qui ne ressemble à aucune autre. Impossible de retrouver le chemin par lequel il est passé, cela restera irrémédiablement de l'ordre du mystère. Il est devenu cet homme, cette femme, posant sereinement une parole elle-même traversée et marquée par le mouvement impétueux de la vie qui les a emportés : à la fois en route et assis, saisis par l'irrépressible rythme de l'altérité et assurés en eux-mêmes de reposer sur le roc de la Parole. Il s'agit bien d'un changement de scène : on a vu le départ, on découvre le point d'arrivée, l'on ne sait absolument pas comment il a été possible de passer de l'un à l'autre, mais il est sûr que le passage s'est fait<sup>219</sup> et la parole qui en sort soudain illumine tous ceux qui l'écoutent, nouveau Temple de la Parole.

## ***Un saisissant changement de scène***

Il est vrai, cela ne se fait pas en un jour. Ce qui vient d'être décrit traduit moins une transformation brutale qu'une structure à l'œuvre qui se décline incessamment, parole après parole, année après année. Un pas après l'autre, l'adolescent ou l'adolescente devient un ou une adulte. La lecture de Mt 24-25 à cette focale laisse deviner qu'il s'agit d'un travail continu de sortie d'un Temple devenu factice et d'assomption de soi comme « nouveau Temple », sujet capable de tenir sa parole propre. En réalité, ce cheminement ne cesse pas avec

---

217 L'on songe à nouveau à cet article paru dans *La Libre Belgique* en date du 19 novembre 2025 et surtout au rapport du Défenseur de l'Enfant auquel il faisait allusion. Voir note 119 au chapitre précédent.

218 C'est tout à fait dans cet esprit qu'a été écrit cet ouvrage à la fois pratique et très inspirant de Adele Faber et Elaine Mazlich, *Parler pour que les ados écoutent, écouter pour que les ados parlent*, aux Editions du Phare pour la traduction française, Cap-Paul (Canada), 2014.

219 Tout en n'oubliant jamais que, justement, ce passage ne se fait parfois pas. Mal soutenus par leur environnement pour de multiples raisons, bien des adolescents ne trouvent pas la porte de sortie vers le plein jour et décident d'arrêter là leur voyage.

l'adolescence : il s'entame à ce moment-là, mais c'est pour la vie, sans bouleversement spectaculaire, dans les humbles rencontres de chaque jour.

Parfois, pourtant, un tel changement s'opère de façon suffisamment rapide et soudaine pour émerveiller et toucher aux entrailles ceux à qui il est donné de l'observer. Dans nos « Séjours Citoyens », deux moments particulièrement propices favorisent l'émergence de ces paroles soudain neuves et impressionnantes de vérité. Le premier, une activité en forme de « speed dating »<sup>220</sup>, permet aux participants et aux participantes de se rencontrer en duos, quelques minutes, autour de questions plus profondes et personnelles, judicieusement choisies, les incitant à sortir d'eux-mêmes pour apparaître en vérité devant chacun.e de ceux et celles qu'ils rencontrent. Le second, une veillée animée selon un dispositif longuement expérimenté<sup>221</sup>, leur donne la possibilité d'une parole de même qualité que dans la rencontre en duos : livrée cependant non plus à une seule personne en face-à-face, mais à l'ensemble du groupe. En l'espace de trente-six heures, grâce à un parcours d'activités à l'agencement éprouvé, des murs ont pu tomber (ceux du vieux Temple qui ne demandait qu'à s'écrouler jusqu'à ce qu'il n'en reste pas pierre sur pierre) et un nouvel espace de parole a pu s'ouvrir, aux dimensions tellement plus larges. Chacun se retrouve de la sorte assis, posé en vérité et capable d'assumer, devant les autres, une parole extraordinaire de sincérité, surtout lorsqu'il s'agit de s'exposer dans le récit d'événements particulièrement violents et perturbant de la vie. L'écoute de chacun est alors primordiale et, lorsque le groupe a bien cheminé, il parvient à jouer un rôle précieux, celui de reconnaître ce qu'il y a de Parole dans la parole de chacun. Il arrive alors que le groupe s'en trouve à ce point transformé qu'il repart de notre Centre avec l'impression de démarrer vraiment quelque chose de neuf.

À ce moment-là, où tout un groupe de jeunes se livrent en vérité, les animateurs, saisis par la beauté de paroles neuves qui jaillissent soudain et qui n'avaient encore jamais été entendues, peuvent s'en trouver bouleversés aux larmes. Ils se font les témoins des incroyables évolutions de chacun, ils soutiennent et manifestent leur admiration auprès de chaque jeune qui s'est risqué dans sa parole, ils attestent des liens nouveaux qui unit le groupe désormais. Chaque jeune devient plus explicitement encore signe de l'Autre pour les autres et pour lui-même<sup>222</sup>. Les animateurs savent *alors* que leur mission est accomplie.

### ***Du côté de la psychologie de l'adolescent***

Le psychiatre et psychanalyste belge Philippe van Meerbeek écrit ceci dans son ouvrage *Dieu est-il inconscient ? L'adolescent et la question de Dieu*<sup>223</sup> :

Pour comprendre cet enjeu, il est utile de relire l'histoire de l'arbre de la connaissance. Le fruit de cet arbre est interdit à Adam et ce, avant l'arrivée d'Ève. C'est le premier interdit dans la genèse : l'interdit du cannibalisme. En empêchant de manger le fruit de l'arbre de la connaissance, Dieu pose, entre les deux premiers humains, la loi fondamentale pour que la parole soit possible : ne pas manger l'autre.

Le petit d'homme renonce à téter, avec souvent des sentiments de manger le sein, au moment où il commence à prononcer ses premiers phonèmes. L'adolescent est celui qui se met à parler en son nom propre !

Dans la clinique de la psychiatrie juvénile, on rencontre des ados délirants qui nous montrent comment un esprit humain peut en manger un autre, en le faisant disparaître à l'intérieur de soi. Marie Balmary utilise, pour décrire cette dévoration, une formule frappante : le meurtre d'une âme. Ce meurtre de soi est invisible. Celui qui n'a pas été reconnu comme autre se trouve mangé en tant qu'être parlant.

Les échos avec ce que la présente lecture a déployé sont frappants. Or l'auteur fait plonger son lecteur informé de psychologie et de psychiatrie, non sans étonnement de la part de ce dernier, dans un langage qui n'a

220 Le nom souvent donné à cette technique d'animation. Une merveilleuse façon de provoquer de l'ouverture et de l'écoute au sein d'un groupe.

221 Déjà évoqué au chapitre précédent.

222 Ce qui a été exprimé ici sous l'angle de l'entrée dans le monde de la Parole rejoint assez bien ce que Philippe Jeammet exprime avec l'aide d'un discours délibérément psychologique et psychanalytique. Nous montrerons, le moment venu, les passerelles qu'il est possible de poser entre ces deux sortes de discours : une manière indirecte de soutenir l'approche ici proposée.

223 De Boeck, Bruxelles, 2012. Conclusion, p. 5-6/12 dans l'édition numérique. Remarque au passage : rares sont les applications de lecture de livres numériques qui permettent d'accéder à la pagination réelle des ouvrages. D'où cette façon hybride de renvoyer au texte que nous utiliserons de temps à autre.

rien à voir avec les discours psychiatriques ou psychanalytiques plus classiques que l'on s'attendrait à trouver sous sa plume. Plus surprenants encore les liens qu'il n'hésite pas à établir avec le texte biblique. La lecture en est, certes, un peu sommaire, mais elle présente la vertu de poser la place de la parole en lien direct avec la vie de l'autre. Pour qu'il y ait parole, l'autre ne doit pas être dévoré : c'est ainsi que Ph. Van Meerbeeck interprète l'interdit originel posé par Dieu. Il n'est pas très difficile de comprendre dans ce passage que dévorer l'autre revient, métaphoriquement, à dénier voire dissoudre son originalité, ce qu'il est en lui-même et qui le rend irréductible à qui que ce soit d'autre. Ce qui fait une personne, vue ainsi, n'est autre que sa parole. L'auteur le confirme lui-même : « L'adolescent est celui qui se met à parler en son nom propre ».

Or ne pas se trouver ainsi anéanti par la dévoration de l'autre, dit l'auteur, représente la condition *sine qua non* pour qu'une parole soit possible. Ce point est aisé à comprendre dès le moment où l'on voit combien la parole suppose un minimum de distance et de séparation, donc de distinction entre les personnes qui se parlent. Mais l'on pourrait envisager la réciproque : la parole représente aussi bien la condition *sine qua non* pour ne pas être dévoré. « Celui qui n'a pas été reconnu comme autre se trouve mangé en tant qu'être parlant. », ajoute l'auteur. Précisément, comment reconnaît-on quelqu'un si ce n'est par la parole ? Et une personne advenue à sa parole propre et unique peut-elle être mangée et anéantie ? En lien avec le chapitre précédent qui évoquait la force indestructible de la Parole, en regardant la manière par laquelle Jésus fait de son anéantissement même la source de cette Parole que rien n'arrête, on se prend à voir vraiment l'adolescence comme une aventure de la parole, absolument fondatrice pour la vie humaine<sup>224</sup>.

### ***Quels lieux pour entendre les adolescents ?***

En se remettant en tête tout ce qui a été dit au sujet des apprenants dont la Parole ouvre grandes les oreilles qu'elle ne pourrait cependant pas ouvrir si elles n'étaient déjà en partie ouverte, on pourrait de même poser la délicate question : existe-t-il des lieux où les adolescents ont de vraies chances d'être entendus lorsqu'ils exposent à grands cris leur quête d'une parole propre ? De tels espaces existent, heureusement, et nombreux sont les écoutants, psychologues, psychiatres, psychanalystes, mais aussi nombre d'adultes de confiance, qui n'hésitent pas à mettre leur énergie au service de l'écoute des jeunes. Et ceci, même s'ils restent encore trop peu nombreux pour satisfaire toutes les demandes ou toutes les soifs.

À partir de là, il faudrait pouvoir dire aux adolescents (et c'est parfois ce qu'il nous est arrivé de dire à la fin d'une de ces « veillées objets » mémorables : il faut que des oreilles vous soient ouvertes pour entendre votre parole. Nous allons tout faire pour. Mais sachez que si, du fait de l'énorme surdité de nous autres adultes, nous ne parvenons pas à entendre ce que vous dites, votre parole résonnera toujours quelque part. » Or se hasarder à exprimer cela n'est pas que parole sympathique qui ne coûte rien. Elle s'appuie sur du solide, et même sur le roc : « *Car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve, et à qui frappe on ouvrira. Ou quel est l'homme d'entre vous à qui son fils demanderait du pain et qui lui remettrait une pierre ? Ou encore, s'il demandait un poisson, lui remettrait-il un serpent ? Si donc vous, mauvais que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux en donnera-t-il de bonnes à ceux qui [les] lui demandent !* » (Mt 7,8-11). Il convient donc d'éduquer nos adolescents dans cette confiance que leur parole sera, quoi qu'il en soit, entendue quelque part. Si nous, adultes, ne sommes pas en capacité de leur offrir cette confiance fondatrice, nous ne devons pas être surpris de les voir devenir violents, très violents.

---

<sup>224</sup> Ce qu'à notre avis des grands éducateurs chrétiens comme Marcellin Champagnat, Jean Bosco et tant d'autres avaient fondamentalement compris.

# 11. Le groupe comme Temple de la Parole

*Du côté de l'animation et de la dynamique des groupes*

## ***Un même basculement de scène, à l'échelle collective***

Le changement de scène si caractéristique de la présente focale peut aussi s'envisager sous un angle de vue plus collectif. Dans la première scène, en effet, tandis que Jésus quitte le Temple, les apprenants, eux, ne parviennent pas à le faire ; leur regard demeure irrémédiablement coincé vers l'arrière. Ce faisant, ils laissent leur maître, seul, aux prises avec sa destinée. Dans la seconde scène, inversement, tandis que Jésus enseigne, ses apprenants se sont rendus présents et ils l'écoutent. Dès lors, une écoute collective de la Parole<sup>225</sup> se déclenche, prélude à la constitution d'un peuple.

Le lien avec les groupes d'adolescents, tels que l'on en voit l'évolution en quelques jours de séjour dans le Centre déjà évoqué, s'avère de nouveau très parlant : le basculement d'un simple collectif désarticulé voire chaotique vers ce qui s'apparente à un organisme vivant, où l'écoute mutuelle est presque devenue la règle, s'opère de façon aussi imprévisible et touchante que celui qui fait d'un adolescent maladroit un sujet accompli de la Parole. Le même sentiment d'émerveillement voire de bouleversement saisit l'animateur ou l'animatrice<sup>226</sup> lorsque, à la fin des quelques jours d'accompagnement, tel groupe se reconnaît soudain plus uni et conscient de constituer un ensemble de personnes plus étroitement liées les unes aux autres<sup>227</sup>.

## ***Le groupe comme espace pour la Parole***

Or, a déjà été pressentie la place importante du groupe dans l'expérience de vie de l'adolescent. Il peut lui apporter le meilleur, il peut aussi le conduire au pire. Dans la ligne de ce qui a été décrit jusqu'à présent, le groupe peut à son tour constituer une belle métaphore du Temple. En tant que construction, le groupe s'y apparente facilement. Par « construction », ne pas seulement entendre l'agglomération de différents éléments – ses membres –, par simple effet de juxtaposition : il convient également – voire surtout – d'envisager tout le travail relationnel qui se tisse et se noue progressivement entre eux. De ce point de vue, le groupe peut être vu comme une entité agile, souple, mobile, évolutive, bien que courant en permanence le risque de se rigidifier, au point de réclamer parfois un nécessaire travail de recadrage voire de déconstruction en profondeur.

Lorsque, dans le meilleur des cas, elle est offerte et entendue par des sujets qui ont accepté de se laisser marquer par la Parole, la parole en groupe se déploie et s'enrichit comme les notes de musique dans la caisse de résonance d'un instrument de musique. Le groupe devient le lieu où la Parole se multiplie à l'infini, tissant des liens de parole forts entre les jeunes, les confortant au passage dans leur position fraîchement acquise de sujets d'une parole personnelle et unique. La Parole constitue alors le ciment du groupe, ce qui le fait tenir au-delà de ces (ses) nécessaires déconstructions<sup>228</sup>. Tout un travail a dû être réalisé afin de créer le

225 Typique d'une démarche de synodalité, aspect sur lequel la lecture reviendra plus avant en temps voulu.

226 Encore récemment, un animateur racontait l'accompagnement très énergivore d'un groupe de jeunes, pas méchants pour deux sous, mais particulièrement agités, bruyants, incapables de s'écouter. À un moment très précis du séjour, qu'il était totalement impossible de prévoir au départ, tout a basculé et les membres du groupe ont vraiment commencé à s'écouter, prenant conscience du même coup du basculement en train de s'opérer en eux et entre eux. L'animateur n'hésitait pas à témoigner à quel point ce soudain revirement et cette prise de conscience du groupe l'avaient profondément remué.

227 Les animateurs se posent souvent la question de la « durabilité » de cette cohésion nouvelle créée à la fin d'un séjour. Il reste très difficile de mesurer si ce sentiment de cohésion partagé par un groupe reflète une évolution en profondeur ou ne reste qu'un phénomène de surface. Les retours après coup demeurent l'exception. Néanmoins, nous avons eu personnellement l'opportunité de retrouver un groupe-classe, un an après son passage dans notre Centre. Un temps d'échange avec les élèves a permis de constater qu'ils avaient gardé certains réflexes acquis, en parvenant notamment à régler, avec une belle maturité et par eux-mêmes, un conflit interne au groupe qui, dans d'autres circonstances, aurait certainement dégénéré.

228 De même qu'il y a des paroles échangées en groupe qui « dé-cimentent » celui-ci, et qui démolissent, détruisent, anéantissent, dispersent, disloquent les liens patiemment tissés.

climat d'écoute nécessaire à ce que la parole soit libérée et que la Parole puisse se faire entendre. Activité après activité, ce travail passe par un apprentissage du fonctionnement de la parole en groupe, souvent long et difficile à assimiler pour des jeunes qui découvrent, ouvrant de grands yeux étonnés, combien il est possible voire nécessaire d'échanger de la parole ensemble et d'*apprendre* comment le faire. Par exemple, en expérimentant qu'« on ne parle bien et l'on est écouté des autres que lorsque que l'on a d'abord écouté soi-même la parole des autres »<sup>229</sup>.

### ***Construire ensemble un nouveau Temple***

Dans un tel fonctionnement, chacun devient pour les autres celui ou celle qui s'autorise à devenir un nouveau Temple, osant s'exprimer suffisamment librement devant les autres, se faisant ainsi lieu de résonance de la Parole. En écoutant l'autre parler ainsi, chaque membre d'un groupe entend en l'autre un sujet qui s'exprime en tant que signe de l'Autre, qui s'assume en tant que tel, se laissant découvrir en tant que tel. Cette perspective conduit à cette règle majeure de la parole et de l'écoute des autres au sein d'un groupe : construire un lien durable, c'est savoir entendre ce qu'il y a d'irréductiblement autre dans la parole de l'autre, ce qu'il y a de Parole dans sa parole. En recevant cette parole de l'autre si différent, celui qui accepte d'y reconnaître la Parole en circulation se voit être le siège de ce décalage ou de ce changement de scène dont il était question plus haut : « Comme lui, comme elle, je peux, moi aussi, devenir sujet de ma parole »<sup>230</sup>. Ces paroles profondes, entendues dans chaque parole qui parle en vérité, se construisent les unes les autres. En se faisant nouveau Temple de la Parole, chacun contribue à l'édification d'une modalité relationnelle particulière où chaque personne trouve une place unique et indispensable. En cela, le groupe devient Temple à son tour : en quelque sorte, il devient Temple de temples.

Cela exige de la part de l'animateur beaucoup de vigilance, car la moindre parole mal posée et destructrice, le moindre propos vécu comme jugeant, peut décomposer les liens qui se tissaient peu à peu et rompre le cercle vertueux qui s'installait entre les participants. Rien de plus fragile en effet que cette confiance mutuelle qui s'instaure ; un rien peut en briser le mouvement et lui faire perdre sa dynamique, plongeant le groupe dans le soupçon, la méfiance, la crainte. Toute parole s'en trouve irrémédiablement bloquée. Le tissu relationnel instauré se désagrége alors très vite. C'est pourquoi l'animateur s'efforce d'intervenir sans tarder pour déconstruire en douceur les mots jugeants<sup>231</sup> qui empêchent les paroles aussi vulnérables que nouvelles d'émerger. En cela même il se fait accompagnateur.

---

229 Il arrive qu'une formulation de ce type émerge de la part des jeunes lorsqu'ils se donnent les « règles » de vie commune, ou leur « cadre de sécurité ». S'y décèle déjà des traits d'une anthropologie de la Parole et de la parole.

230 Effet de contagion qui survient régulièrement au cours de la « veillée objet personnel » déjà évoquée.

231 Nouveau clin d'œil au chapitre précédent.

## 12. Comment Dieu crée-t-il par sa Parole ?

*Point de vue théologique*

### ***On ne fait pas le tour de la Parole***

À partir de quand un adolescent décide-t-il de se mettre à parler, d'une parole personnelle, qui n'est pas simple répétition ou conformité à ce qui se dit (« c'est pareil que lui ou elle » entend-on trop souvent dans les groupes de jeunes à qui l'on demande un avis *personnel* sur telle ou telle expérience vécue) derrière lesquelles se retrancher afin de se protéger ? Impossible de le dire à l'avance, et c'est ce qui fait à la fois l'aspect stressant, impuissant et incroyablement beau du travail qu'accomplissent les animateurs en éducation citoyenne. Quand Jésus prend-il la décision de sortir du Temple et de router ? Nul ne le sait, le texte n'en dit rien et nul ne le saura jamais : c'est ce qui fait la noblesse, la grandeur, la force, mais aussi l'aspect déroutant de ses décisions. La liberté ne s'attrape pas. Qu'en est-il de ce Dieu dont le Temple est le lieu de la Parole et dont la Parole est le Temple, mais qui ne cesse d'en sortir pour créer d'autres temples et d'autres paroles à l'infini ? Quand décide-t-il d'offrir à chacun ce cadeau d'altérité qui rend celui ou celle qui le reçoit unique aux yeux de tous ? Impossible non plus de le dire, impossible de faire le tour de ce Dieu qui ouvre à la Parole et que la Parole ouvre : tel est d'ailleurs ce qui en fait l'indescriptible beauté.

Or le Temple de Jérusalem, ce Temple que Dieu avait pourtant choisi comme signe de Sa présence, s'est dégradé en un lieu de possessions mercantiles et d'emprise sur les consciences. Les personnes qui en assuraient le fonctionnement institutionnel n'ont pas voulu entendre cette Parole, pourtant capable de faire de n'importe quel lieu ou de n'importe quel sujet humain un Temple encore plus grand que celui de Jérusalem. Qu'en est-il donc de ce Dieu qui se laisse découvrir dans cette facétie ou ce bon tour qu'il joue aux caciques religieux ? Et qui, en même temps, ne se laisse pas désigner, qui disparaît au moment même où l'on essaie de le nommer, y compris lorsque l'on dit de lui que l'on ne peut le nommer ? Qu'en est-il de ce Dieu pour qui toute déconstruction de ce que l'humain voudrait bâtir dans les limites étroites de ses représentations, se révèle opportunité de construire à nouveaux frais des Temples vivants, tout le temps et partout ?

### ***Dieu crée de l'insaisissable***

En adéquation avec ce qui en est dit dans le livre de la Genèse, Dieu non seulement crée par sa Parole, mais sa Création se reconnaît dans le fait même que des sujets humains en viennent à pouvoir prendre la parole. À travers celle-ci, la Parole est mise en circulation jusque dans les tréfonds de la Création. L'imprévisibilité en est la « marque de fabrique », une imprévisibilité née d'une liberté totalement ouverte, constituant le meilleur et le plus paradoxal signe de la présence de Dieu.

Mais parvenir à cette liberté représente déjà en soi-même tout un chemin : il est impossible de dire quand un adolescent naît ou s'apprête à naître pour la première fois à sa propre parole. Sans doute est-ce là la plus grande beauté de ce qui advient. Mais cela permet aussi de mieux voir ceci : il n'y a pas *un* moment qui soit la naissance de la parole, mais tous les moments le sont, chaque fois qu'une parole est tentée, plus ou moins maladroite, tout au long de la vie *et* chaque fois que cette parole est reçue comme telle, c'est-à-dire comme signe de la Parole. Voici ce qui permet d'entendre que la vie entière est acte de création de Dieu.

### ***Être « une parole prononcée par Dieu »***

Il est alors possible d'ajouter ceci pour rendre compte des raisons pour lesquelles l'on peut dire de Dieu qu'il crée par sa Parole : il est celui qui parle au plus intime de chacun et lui donne de faire jaillir du fond de lui-même une parole nouvelle et non encore entendue. Mais il le fait par retrait, grâce auquel s'évide l'espace d'une liberté qui seule peut franchir le saut d'une imprévisible décision. Il permet aussi à chacun d'apprendre

cette langue si spéciale qu'est la langue de Dieu, laquelle se découvre et s'apprend dans l'écoute de la Parole<sup>232</sup>. Celle-ci est « de Dieu » lorsqu'elle témoigne justement de la surprise d'un sujet qui se retrouve ailleurs que tout ce qui était attendu, exactement à la manière d'un adolescent qui se cherche et finit par se trouver, à l'étonnement de tous. Alors le sujet parlant à d'autres sujets, s'écoutant parler aux autres et se parlant à lui-même comme à un autre, signe de l'Autre, entend cette autre langue, comme il l'entend chez l'autre qui l'aide aussi à prendre la parole. Cette idée d'être à soi-même et pour soi-même signe de Dieu se trouve exprimée, chez François de Sales, de très belle manière. Un de ses disciples, Bill Gallagher, fondateur de ce qui s'est appelé *Retraites Salésiennes Accompagnées*, s'inspirant précisément de cette belle théologie de l'évêque de Genève, n'hésite pas à inviter les retraitants à se considérer eux-mêmes, avant toute autre considération, au démarrage de leur retraite, comme étant « une parole prononcée par Dieu ». Comment dire mieux et davantage l'infinie et incernable noblesse de tout sujet humain ?

---

232 Un peu de la même manière qu'un enfant apprend sa langue « maternelle » par toutes les personnes de son entourage qui prennent soin de lui.

# Chapitre 5

## Déconstructions

### *Jésus sort du Temple*

Focale F2  
Lecture de Mt 24,1-2

À la suite de cet ample tour d'horizon panoramique, se dégage déjà une première « péricope ». Même très courte (elle se limite aux deux premiers versets du chapitre 24), du fait de sa cohérence interne, fruit du séquençage à la focale F1, elle pourra être regardée pour elle-même, comme un texte en soi, avant d'être ensuite replacée dans une perspective plus large. La lecture se situe désormais au niveau de focale F2 par rapport au texte global que constitue Mt 24-25. En s'attachant, pour un temps, aux seuls versets 24,1-2, elle ouvre donc la focale f0 de ce micro-texte, regardé à son tour dans sa logique globale interne.

À cette échelle, le regard du lecteur se focalise donc sur une minuscule mais signifiante péricope. Prise en elle-même dans sa globalité propre, l'on discerne aisément une certaine attitude ou un certain comportement des disciples, lesquels présentent la particularité de déclencher immédiatement une parole énigmatique de la part de Jésus<sup>233</sup> qu'il s'agira de regarder de plus près. Au verset 1, les apprenants s'approchent, comme pour

---

233 Jean Calloud et François Genuyt ne s'attardent pas sur ces deux versets, dans leur lecture de Mt 24-25. À peine mentionnent-ils la parole de Jésus au verset 2 : « L'exposé tout entier est amorcé par la question des disciples avertis par Jésus de la destruction prochaine du Temple. C'est donc dans cette question qu'il faut chercher le principe d'organisation de ces deux chapitres. » Nous suggérerons, quant à nous, que ces deux premiers versets apportent à l'ensemble une couleur spéciale que nous tâcherons de préciser. Il nous semble que les deux auteurs fonctionnent volontiers sur le mode « clé de lecture », élément particulier du texte apportant de la clarté à l'ensemble. Par différence, nous fonctionnons plutôt sur un autre mode, où le global régit le local en même

combler un écart d'avec leur maître ; un phénomène semblable se passera d'ailleurs, un peu plus tard, au verset 3. Au passage, ce parallèle entre le verset 1 et le verset 3 se redouble d'un second, comme déjà vu précédemment : dans les deux cas, une interpellation des disciples déclenche une réponse de Jésus. La prise de parole de Jésus est donnée, dans les deux situations, *en fonction de ce que* le contexte ou les acteurs expriment, même silencieusement (24,1). D'où le poids spécial et le grand intérêt de cette parole énigmatique renvoyée aux apprenants.

Voilà qui permet de voir à quel point Jésus s'ajuste à ce/ceux qui se manifeste/nt à lui. Cependant, en même temps, comme déjà vu, il s'apprête à offrir, à qui a les oreilles pour entendre, des enseignements nouveaux et majeurs : à la fois ajustement et réponse à ceux qui se présentent à lui, et à la fois mise en lumière et explicitation d'une logique souterraine plus vaste qu'il lui faut exprimer à ses apprenants, ceux-ci ne la percevant pas, ou pas encore. Ou, pour le formuler autrement : à travers la réaction de ses disciples, Jésus perçoit chez eux une ouverture les rendant aptes à entendre quelque chose d'inouï et de plus grand. Ils n'en soupçonnent pas la teneur, mais Jésus a à cœur de la leur partager. Ainsi, dans cet espace de texte 24,1-2, alors que Jésus vient de prendre résolument la direction d'une sortie, d'un éloignement du Temple, c'est justement à propos de ce Temple *laissé* derrière (cf 23,38) que, comme en se retournant, les apprenants réagissent. C'est ensuite à cette situation précise – la réaction des apprenants – que Jésus « répond ».

Quelle est donc cette logique souterraine qui affleure déjà, dès le début de ce départ du Temple ? Pourquoi l'attitude des disciples déclenche-t-elle une telle réaction de la part de Jésus et quelle est la portée de cette prédiction vraiment étrange ? De tout cela il sera question dans le prochain épisode, soit le chapitre 6 qui inaugure la deuxième grande partie de la saga de la lecture de Mt 24-25.

---

temps que celui-ci lui apporte sa couleur propre et rétroagit sur le global. Jean Calloud, François Genuyt, *L'Évangile de Matthieu (III). Lecture sémiotique es chapitres 21 à 28*. Centre Thomas More/Centre pour l'Analyse du Discours Religieux, 1998.

# Table des matières

|                                                                                             |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Chapitre 0 .....                                                                            | 4  |
| 1. Avant de démarrer. <i>Liminaire</i>                                                      | 5  |
| 2. Et sortant Jésus hors/loin du Temple. <i>Le texte</i>                                    | 6  |
| 3. Autour de l'emploi du mot « parole » dans cette recherche. <i>Glossaire</i>              | 15 |
| Chapitre 1 .....                                                                            | 17 |
| 1. Lire Mt 24-25. Une décision... <i>Au commencement</i>                                    | 18 |
| 2. ... lourde de conséquences. <i>Onde de choc</i>                                          | 19 |
| 3. Un projet à longue portée. <i>Les contours d'une recherche</i>                           | 22 |
| Chapitre 2 .....                                                                            | 26 |
| 0. Se donner une méthode. <i>Introduction</i>                                               | 27 |
| 1. Le sens, entre ressemblance, différence et écart. <i>Un point théorique</i>              | 28 |
| 2. Le repérage précis des focales. <i>Pratique du séquençage</i>                            | 32 |
| 3. L'avantage d'une approche qui tient compte de la globalité. <i>Fractales</i>             | 34 |
| 4. Reconfiguration énonciative. <i>Rapide point théorique autour de l'intransitivité</i>    | 35 |
| 5. Retour sur la sémiotique. <i>Travaux pratiques</i>                                       | 37 |
| 6. Éducation et éducation à la citoyenneté. <i>Transposition militante</i>                  | 38 |
| 7. Vers l'accompagnement des groupes comme éducation à la citoyenneté. <i>Élargis.</i>      | 40 |
| 8. Pour une anthropologie de la Parole. <i>Vers le cœur de la présente recherche</i>        | 41 |
| 9. Vers une relecture théologique. <i>Ouverture</i>                                         | 43 |
| Chapitre 3 .....                                                                            | 46 |
| 0. Destin et destinée. <i>Introduction</i>                                                  | 47 |
| 1. Une brèche dans la fatalité. <i>Lecture large autour de 24-25. Observations</i>          | 49 |
| 2. Sortir d'un Temple qui n'est plus. <i>Focale 0 de Mt 24-25. Observations</i>             | 53 |
| 3. Quand la Parole libère du destin. <i>Lecture</i>                                         | 57 |
| 4. La parole qui crée par elle-même un cadre de sécurité. <i>Anthropologie de la Parole</i> | 63 |

|                                                                                     |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 5. La sémiotique comme pratique du renversement de tout jugement. <i>Sémiotique</i> | 66  |
| 6. La Parole transforme un symptôme en parole. <i>Le travail du lecteur</i>         | 68  |
| 7. Aider les jeunes à défataliser leur histoire. <i>Du côté de l'adolescence</i>    | 70  |
| 8. Le groupe qui soutient et apprend le non-jugement. <i>Groupe et animateur</i>    | 77  |
| 9. Dieu ouvre les portes de la prison de la fatalité. <i>Regard théologique</i>     | 80  |
| Chapitre 4 .....                                                                    | 84  |
| 0. Comme un enfant. <i>Introduction</i>                                             | 85  |
| 1. Le texte. <i>Proposition de traduction et de relief</i>                          | 87  |
| 2. Deux scènes sans transition. <i>Proposition de séquençage</i>                    | 89  |
| 3. Où le vrai Temple se trouve-t-il ? <i>Observations fines</i>                     | 91  |
| 4. Le sujet humain comme lieu du Nouveau Temple. <i>Lecture (première partie)</i>   | 94  |
| 5. À Temple Nouveau, oreilles nouvelles. <i>Lecture (seconde partie)</i>            | 99  |
| 6. La surprise de l'inattendu. <i>Parallèles et éclairages</i>                      | 101 |
| 7. À l'écoute de l'énonciation. <i>Du côté de la Parole</i>                         | 106 |
| 8. La sémiotique comme révélateur de sujets humains. <i>Le geste sémiotique</i>     | 109 |
| 9. Se reconnaître lieu d'écoute de la Parole. <i>Du côté du lecteur</i>             | 112 |
| 10. L'adolescent comme « nouveau Temple » d'une parole nouvelle. <i>Adolescence</i> | 113 |
| 11. Le groupe comme Temple de la Parole. <i>Animation et dynamique des groupes</i>  | 117 |
| 12. Comment crée-t-il par sa Parole ? <i>Point de vue théologique</i>               | 119 |
| Chapitre 5 .....                                                                    | 121 |